



3 1761 11971378 2

R. FRITH

RAPPORT FINAL

Auteur: Marcel Trudel

Titre: Etude de la conception
de l'histoire canadienne

Div. VI Contrat no 2



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

Mr. Royce Frith
Commissioner

Royal Commission on
Bilingualism and
Biculturalism

ACCOPRESS

GENUINE PRESSBOARD BINDER

CAT. NO. **BP 2507 EMB**

ACCO CANADIAN COMPANY LTD.
TORONTO

OGDENSBURG, N.Y., CHICAGO, LONDON

CATALOGUE No. 3522

CAL 21

-63 B 500

Division VI

INTRODUCTORY NOTE

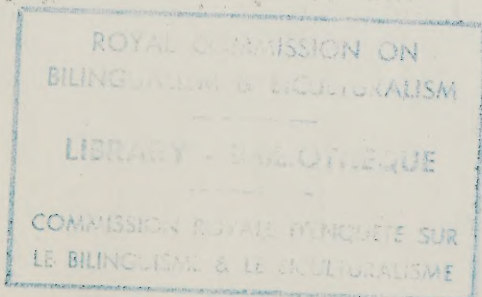
TITRE: ETUDE DE LA CONCEPTION DE L'HISTOIRE CANADIENNE

NOTE:

The different versions of Canadian history in English and French language textbooks are summarized in the conclusion. The report should be read in full to appreciate Trudel's careful scholarship and his sensitivity to nuances as well as to get the full flavour of history as propaganda.

Trudel is collaborating on un manuel multiple, which he believes will eliminate many of the distortions. He hesitated to suggest this solution in his report but did so with my approval.

Supervisor H.B. Neatby
October 21, 1965.



R A P P O R T

D'UNE ENQUETE SUR LES MANUELS

D'HISTOIRE DU CANADA

par

Marcel Trudel, d. ès L.

et

Geneviève Jain, L. ès L., M.A.


SEPTEMBRE 1965

AVANT-PROPOS

Au début de ce rapport, je dois des remerciements à mon collègue Léon Dion, de l'Université Laval, pour les conseils utiles qu'il m'a donnés et pour l'intérêt qu'il a constamment manifesté; comme je tiens aussi à remercier Madame Louise Dechêne, licenciée en histoire et archiviste du Québec à Paris, de la part déterminante qu'elle a eue dans les premières démarches de notre enquête.

Je veux, enfin, exprimer ma profonde gratitude à la collaboratrice, Madame Geneviève Jain, professeur d'histoire : c'est elle qui a fait le gros de la recherche dans les manuels et assemblé les éléments nécessaires à la rédaction; ce rapport est son oeuvre autant que la mienne.

M. T.



Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761119713782>

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS	I
TABLE DES MATIERES	II
INTRODUCTION	1
PREMIERE PARTIE : <u>Orientation générale de l'enseignement</u>	22
CHAPITRE PREMIER : <u>Répartition de la matière</u>	25
Divisions de l'histoire	26
La part faite au Canada et aux autres nations	30
Histoire nationale et histoire provinciale	32
Autres préoccupations	33
CHAPITRE II : <u>Exposition de la matière</u>	35
Traduttore tradittore	38
On sait à quelle enseigne chacun se loge	44
Les illustrations révélatrices	46
Un ton français et un ton anglais	48
DEUXIEME PARTIE : <u>Thèmes</u>	51
CHAPITRE PREMIER : <u>Thèmes généraux</u>	53
Survivance nationale	54
Survivance du groupe ethnique	60
La "frontière" ou l'esprit d'aventure	66
a) l'aventure et la Nouvelle-France	68
b) l'aventure aux 19e et 20e siècles	73
Les préoccupations religieuses	78
a) le moteur Providence	80
b) l'importance de l'Eglise	82
c) un rôle omniprésent	86
d) l'Eglise et l'éducation	92
e) la survivance religieuse	97
f) le protestantisme vu par les catholiques	102

Les préoccupations économiques	107
a) l'économie et le gouvernement	108
b) ces vils marchands	112
c) les difficultés du Bas-Canada	116
d) thèmes économiques	118
L'idéal de vie proposé	120
a) les qualités de l'individu	121
b) les qualités sociales	127
Le héros	133
La race	136
 CHAPITRE II : <u>Thèmes spéciaux</u>	 141
 I - <u>Les hommes-problèmes</u>	 142
Jean Cabot	143
Jacques Cartier	143
Samuel de Champlain	144
Monseigneur de Laval	146
Radisson et Des Groseilliers	148
Iberville	149
Vaudreuil-Cavagnial	150
Montcalm	151
James Murray	152
Guy Carleton	153
Monseigneur Briand	154
James Craig	155
Louis-Joseph Papineau	156
William Lyon Mackenzie	159
Joseph Howe	160
Hippolyte LaFontaine	161
Robert Baldwin	164
Lord Elgin	165
Lord Selkirk	166
James Douglas	167
George-Etienne Cartier	167
John A. Macdonald	169
George Brown	174
Wilfrid Laurier	175
Henri Bourassa	179
William Lyon Mackenzie King	180
 II - <u>Les événements-crisis</u>	 184
La déportation des Acadiens	184
La conquête	189
Les invasions américaines	193

Les troubles de 1837-1838	195
Le rapport de lord Durham	199
L'Union	203
La Confédération	204
L'affaire Riel	207
Les écoles séparées du Manitoba	211
La conscription de 1917	214
La dépression économique de 1929	215
La révolution du Québec	217
 III - <u>Les institutions discutées</u>	220
Les institutions du régime français	221
Le Conseil Souverain	223
Le régime seigneurial	223
L'ordre social	225
L'intégration à l'empire anglais	227
Le régime parlementaire	231
La responsabilité ministérielle	234
La Confédération	234
Le Statut de Westminster	238
 TROISIEME PARTIE : <u>Thèmes d'un intérêt particulier à la</u> <u>Commission d'Enquête</u>	243
 <u>Le Nationalisme</u>	245
a) loyauté envers la province et loyauté envers la nation	246
b) les fondements du nationalisme canadien	248
c) le nationalisme canadien en face de la France	252
d) le nationalisme canadien en face de l'Angleterre	255
e) le nationalisme canadien en face des Etats-Unis	259
f) le sentiment national	261
 <u>Les relations entre les deux cultures</u>	265
a) l'assimilation	267
b) la coopération	271
 CONCLUSION	276
Répartition de la matière	277
Exposition de la matière	278
Thèmes généraux	280
Thèmes spéciaux	285
Thèmes d'un intérêt particulier à la Commission	291
La grande misère des manuels français	294
Un manuel multiple, rédigé par des historiens anglais et français	296

INTRODUCTION

INTRODUCTION

Cette étude, patronnée par la Commission royale d'enquête sur le biculturalisme et le bilinguisme, a pour objet l'enseignement de l'histoire du Canada aux niveaux élémentaire, secondaire et collégial. Si l'on avait voulu la faire complète, il eût fallu une revue des objectifs poursuivis par les diverses maisons d'enseignement, une analyse des programmes officiels, un examen approfondi des manuels en usage, une évaluation des méthodes, une appréciation de la qualité de l'enseignement et, enfin, un sondage scientifiquement exécuté sur les résultats obtenus, auprès des élèves au terme de leur formation. Mais ce serait là une tâche considérable que la Commission ne pourrait mener à bonne fin, dans le peu de temps dont elle dispose et avec les fonds limités qu'on lui a alloués.

La Commission s'est donc fixé un objectif plus restreint : "une étude comparative des manuels d'histoire du Canada en usage à travers le pays", c'est-à-dire l'étude de seulement un des points plus haut énumérés. Ce qui ne veut pas dire pour autant, que les autres seront tout

à fait négligés : ils lui sont reliés d'une façon ou d'une autre et nous devrons à l'occasion en tenir compte.

Quoi qu'on ait dit du manuel, le rôle qu'il joue est essentiel; il est au centre de tout enseignement : c'est son contenu, plutôt que les commentaires du maître, que l'élève retient le plus souvent; et, à plus forte raison, si l'élève ne poursuit pas ses études au-delà des dixième et onzième années. Or nous constatons encore aujourd'hui que c'est le petit nombre qui accède aux études universitaires : en restreignant notre enquête aux niveaux élémentaire, secondaire et collégial, nous devrions pouvoir mieux voir comment la formation historique est procurée à la masse et, en ce sens, l'objectif de la Commission est bien fondé.

Toutefois, l'influence que peut exercer tel ou tel manuel, est difficile à cerner dès son point de départ. Dans bien des cas, en effet, les vues poursuivies par les autorités scolaires dépassent celles du manuel d'histoire. Les directeurs du programme prennent d'ordinaire de grandes libertés avec le manuel, en décidant, par exemple, du temps qu'il faut consacrer à telle partie ou à tel chapitre, allant jusqu'à modifier totalement les proportions établies entre les diverses parties du texte adopté. Cette tendance est souvent renforcée par des notes explicatives qui présentent le "point de vue officiel" de tel ou tel département, point de vue qui n'est pas nécessairement celui que présente le manuel. Ainsi, très souvent, les autorités scolaires ne se contentent pas de choisir un

texte : elles recommandent les méthodes appropriées et ces dernières tendent à délivrer le professeur et l'élève de la tyrannie du manuel. Par ailleurs, le professeur est à même de modifier et d'interpréter à sa façon la matière que lui fournit le manuel et, ainsi, il peut imposer à ses élèves une tout autre pensée que celle du manuel. Certes, pour des raisons qu'il ne nous appartient pas de discuter ici, les historiens chevronnés sont très rares parmi les professeurs d'histoire, aux niveaux qui nous intéressent; il en résulte que beaucoup d'enseignants, par timidité, par ignorance ou par négligence, s'en tiennent étroitement au manuel; et même il arrive que les plus compétents de ces professeurs sont forcés d'agir ainsi, pour que leurs élèves aient de meilleures chances de réussir à l'examen : en effet, dans les examens qu'il nous a été donné d'observer, il est d'usage d'indiquer aux correcteurs que la réponse de l'élève doit reproduire la matière de telle page du livre, système qui a été poussé à l'extrême limite dans la province de Québec. Dans ces conditions, comment pourrait-on évaluer l'influence d'un manuel d'histoire ?

Le choix même d'un manuel ne répond pas toujours à une idéologie. La plupart du temps, quand une administration provinciale ou une commission scolaire décide d'adopter un manuel nouveau ou de garder l'ancien, c'est parce qu'il répond à certaines commodités ou qu'il jouit de certains avantages financiers; ou encore parce qu'il se trouve corres-

pondre de plus près au programme établi par la haute administration scolaire. Il serait intéressant de pousser plus loin ces remarques sur les préoccupations qui amènent le choix de tel manuel plutôt que de tel autre, mais ce n'est pas là notre propos, et nous n'en faisons mention que pour montrer un aspect insaisissable de notre problème. Ce sont là des considérations qui donneront à nos conclusions un caractère beaucoup plus hypothétique qu'affirmatif.

Quant au travail même de notre enquête, il se butait sur une difficulté fondamentale : la prolifération des manuels dans un pays, comme le Canada, où l'éducation est, en général, décentralisée. Pour mener notre travail à bonne fin, il fallait donc d'abord faire l'inventaire de ces manuels et nous résigner ensuite à un choix.

La Commission désirait que, parmi les manuels en usage dans notre pays pour l'enseignement de l'histoire du Canada, nous choisissions ceux qui représentent le mieux un groupe donné de Canadiens. Pour arrêter ce choix, diverses démarches ont été entreprises. Tout d'abord, la Commission a fait une première enquête sommaire auprès des départements provinciaux d'éducation, en vue d'établir, dans chaque province, une liste des livres utilisés dans chaque classe, avec le nombre des élèves inscrits et la quantité des livres commandés par les commissions scolaires. Elle n'a obtenu que des statistiques très incomplètes. Nous avons poursuivi cette enquête par correspondance et, quand

c'était possible, par des rencontres personnelles. Nous avons ainsi reçu des renseignements supplémentaires sur les groupes minoritaires de chaque province, par exemple, sur le nombre d'Acadiens en Nouvelle-Ecosse ou sur celui des élèves des collèges classiques et des écoles secondaires publiques du Québec. Les autorités provinciales nous ont aussi adressé leurs programmes, leurs "guides du maître", et des échantillons de leurs examens. Ces publications, même si elles peuvent être utiles à notre inventaire, serviront surtout à l'analyse des manuels. Enfin, c'est grâce à un échange de lettres avec les maisons d'édition, que s'est terminée cette phase du travail. Tous les éditeurs se sont efforcés de nous procurer les renseignements demandés. Malgré leur hésitation (bien compréhensible) à divulguer les chiffres de vente, ils nous ont fort éclairés sur les conditions particulières du marché des manuels scolaires.

Il avait été un moment question de soumettre les chiffres reçus, à un statisticien, afin d'établir un échantillonnage de façon rigoureuse et scientifique. En raison des données incomplètes au départ, on a jugé inutile de recourir à cette méthode. De même, on a jugé peu pratique de compléter ces données de base par un questionnaire qui aurait été adressé aux quelque 1,600 commissions scolaires et 400 écoles et collèges indépendants. Les résultats de cette démarche n'auraient que compliqué les données du problème, alors que nous avions déjà assez de renseignements pour arrêter le choix des manuels-types.

Choix difficile à faire, puisqu'il s'agissait de réduire le grand nombre de ces manuels à une quantité plus commode : parmi la cinquantaine, il ne fallait retenir qu'une quinzaine, tout en veillant à ce que ces manuels soient bien représentatifs de l'ensemble. La diversité de la matière compliquait en plus notre tâche. Par exemple, les grandes découvertes sont tantôt présentées dans le contexte restreint de l'Amérique, tantôt d'un point de vue extrêmement large, intégrées dans les découvertes du monde, depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours. Cette diversité se trouve encore selon le niveau du programme : le manuel de Guy Laviolette, pour les classes de sixième et septième années, est beaucoup plus élaboré, au point de vue du style, des concepts et du vocabulaire, que son équivalent La Nouvelle-France. Les programmes varient d'une province à l'autre, de telle sorte qu'il devient très difficile d'établir, entre les niveaux, les programmes et les sujets, une corrélation qui soit valide pour tout le pays. Pour ne citer qu'un cas, un élève de la Nouvelle-Ecosse étudie l'histoire de sa province, en classe de sixième; pendant le même temps, un jeune Québécois, français et catholique, ingurgite toute l'histoire du Canada; l'Ontarien, français et catholique, se contente lui de la Nouvelle-France; l'élève du même âge fait, en Alberta, de l'histoire ancienne; quant à celui de la Colombie britannique, il s'initie à la géographie du monde. Il vaudrait la peine d'évaluer les effets psychologiques de ces variations profondes; en tout cas, puisque, dans la majorité des provinces de langue anglaise, les enfants consacrent

rarement plus de deux ans à l'étude de l'histoire du seul Canada (et cela au niveau des septième et huitième années), alors que les élèves de langue française ressassent la même histoire pendant au moins six ans et en commençant à l'âge le plus tendre, il ne peut que se produire de graves répercussions sur la façon dont ces élèves peuvent voir leur pays.

Cette impression de forêt touffue que donne l'examen des manuels et des programmes, ne se dissipe pas, pour autant et loin de là, lorsqu'on cherche des points de repère, essayant de distinguer quels sont les arbres qui dominent les autres. Non seulement, les renseignements sur les chiffres de vente sont incomplets, mais tous les éditeurs, à qui nous avons écrit, s'accordent à dire que ces chiffres sont sans valeur. Ils expliquent cette situation par les conditions particulières du marché des manuels scolaires, dont les manuels d'histoire. En effet, quand une province adopte un nouveau livre, les éditeurs reçoivent une commande importante qui n'est pas nécessairement renouvelée l'année suivante, parce que plusieurs provinces prêtent les livres aux élèves. D'une part, donc, une commande importante pour l'année 1963-1964 peut simplement signifier qu'une province vient de changer de manuel; d'autre part, une commande réduite ne veut pas nécessairement dire que le livre n'atteint plus qu'un groupe réduit : peut-être cette province n'avait-elle besoin que d'un petit nombre d'exemplaires pour remplacer ceux que les élèves avaient perdus, ceux-ci continuant toujours de se servir du manuel acheté l'année précédente.

Un autre facteur d'incertitude est le nombre des livres que l'on commande pour la bibliothèque du maître ou de l'école. Tout donne à penser que le contenu de ces livres ne reste pas étranger aux élèves, soit que le professeur y réfère habituellement, soit qu'il oblige ses élèves à s'en servir pour un travail particulier ou pour des lectures supplémentaires.

Le nombre des élèves inscrits dans chaque classe n'est pas, non plus, un guide suffisant : il ne signifie rien dans les provinces où les écoles ont le choix entre cinq ou six manuels, comme c'est le cas pour le Québec et l'Ontario, qui sont les provinces les plus peuplées. Dans les autres provinces, où en principe le nombre des élèves inscrits pourrait correspondre à la diffusion de tel manuel adopté, nous retrouvons les mêmes difficultés : émiettement des programmes et diversité de la matière à un même niveau scolaire.

Si on essaie de cerner les groupes ethniques, la tâche n'est pas plus facile. Faut-il différencier ces groupes, en ne tenant compte que de la langue dans laquelle sont rédigés les manuels ? nous n'aurions guère alors que les manuels du Québec que nous trouverions à comparer avec des manuels de langue anglaise; et ceci nous amènerait à considérer les neuf autres provinces comme une seule et même entité ethnique et culturelle, ce qui serait une perspective tout à fait erronée.

Fallait-il faire appel plutôt à des facteurs géographiques, culturels ou religieux ? C'eût été alors se retrouver devant la plus décevante multiplicité. Par exemple, nous constatons que, dans le Québec, les écoles catholiques de langue anglaise ont, au niveau élémentaire, leur propre manuel d'histoire du Canada et que ce manuel n'est pas du tout celui qu'utilisent à Terre-Neuve les catholiques de langue anglaise; chez les Acadiens du Nouveau-Brunswick, on trouve des manuels qui viennent du Québec, d'autres qui viennent des écoles françaises de l'Ontario et d'autres encore qui ne sont qu'une traduction de manuels anglais, alors que les Français du Manitoba et de la Nouvelle-Ecosse se servent des mêmes manuels que leurs camarades de langue anglaise. Les critères géographiques, culturels ou religieux, adoptés chacun d'une façon exclusive, ne nous auraient conduits qu'à une impasse.

Voici enfin comment nous avons tenté de résoudre toutes ces difficultés que présentaient le choix et l'élimination des manuels.

Nous avons d'abord jugé désirable de grouper les niveaux proprement scolaires et d'établir, autant que possible, une corrélation entre les programmes. Nous avons choisi pour point de départ le niveau des cinquième et sixième années, niveau où commencent les programmes d'histoire dans la plupart des provinces, à l'exception du Québec et de la Colombie britannique. Les niveaux supérieurs ont été groupés de la même façon : septième et huitième années, au cours desquelles dans la

majorité des provinces (mais selon un programme d'une durée variable), on étudie l'histoire du Canada; neuvième et dixième années (qui sont les premières années de l'école secondaire), pendant lesquelles les élèves étudient surtout le monde extérieur et son histoire; enfin, les onzième, douzième et treizième années (années terminales), qui ramènent les élèves à l'histoire du Canada, sous une forme ou sous une autre. Nous obtenons ainsi un système qui correspond à la fois au niveau scolaire et au programme général des études.

A l'intérieur de ces divisions, nous avons, autant que possible, choisi des livres dont les chiffres de vente étaient élevés, ou ceux qui, sans connaître la plus grande diffusion, étaient en usage dans plus d'une province comme manuels de base ou comme livres de référence.

En second lieu, après de longues réflexions, nous avons décidé de faire une part égale aux manuels de langue française et à ceux de langue anglaise, bien que la proportion anglaise de la population soit beaucoup plus élevée; c'est que, dans ses grandes lignes, la culture est homogène, que les Canadiens de langue anglaise se réclament d'un héritage unique et que ses manifestations sont assez semblables d'un bout du pays à l'autre. Par ailleurs, dans le groupe ethnique de langue française, l'histoire d'ordinaire est une "arme" et constitue une préoccupation d'intérêt majeur dans les programmes. Ajoutons qu'il était utile de faire place à un certain nombre de manuels français nouveau style, à côté des manuels

à tendance traditionnelle.

En troisième lieu, il fallait tenir compte de certains facteurs : religieux (pour les catholiques anglais), ethniques (pour les Acadiens) et géographiques.

Toutes ces préoccupations nous ont imposé la règle suivante : à chaque niveau, choisir autant que possible des manuels à grande diffusion, en respectant une certaine égalité entre les manuels de langue française et ceux de langue anglaise, quitte à ajouter un ou deux manuels qui soient représentatifs d'une minorité importante, du point de vue religieux, ethnique, culturel ou régional.

Or cette règle, si elle avait été suivie d'une manière rigoureuse, nous aurait amenés à une liste trop longue. Il a donc fallu, à ce stade, en éliminer un certain nombre.

La façon la plus simple d'y parvenir, a été de réduire le champ de notre enquête. Malgré l'intérêt qu'aurait présenté une étude qui eût porté sur une période d'une quinzaine d'années ou sur une génération scolaire, nous avons décidé de nous en tenir à une seule année, 1963-1964. Il a fallu aussi écarter les livres en usage dans les écoles normales, bien que la formation des professeurs ait une influence directe sur l'enseignement de l'histoire.

Il existe un grand nombre de séries de manuels, dont le même auteur ou les mêmes auteurs couvrent les diverses années du programme d'histoire; nous nous sommes limités à un manuel de chaque série plutôt que d'entreprendre l'étude d'une série complète, à l'exclusion des autres. Il est, en effet, probable que la pensée de l'auteur ou des auteurs se retrouve à peu près telle quelle, d'un manuel à l'autre. Nous nous sommes toutefois réservé la possibilité de consulter les autres manuels de la série, chaque fois que cela paraîtrait utile.

Il a fallu, pour plusieurs raisons, rejeter des manuels qui étaient, en eux-mêmes, importants : nous ne voulions pas, à l'intérieur de nos groupes, dépasser le nombre maximum de quatre manuels; nous avons aussi éliminé certains manuels importants, parce qu'ils n'avaient qu'un appel purement régional (c'est le cas, par exemple, de Living in Canada, édité par Cameron et en usage dans la seule Saskatchewan); et surtout parce qu'il y avait déjà trop de livres en une même langue, à l'intérieur d'un même groupe (1); ou encore, parce que certains manuels anciens, mais toujours en usage, semblaient être les ancêtres directs de manuels plus récents (2).

-
1. Land of Promise (Field & Dennis) a été éliminé en faveur du manuel de Brown et alii, The Story of Canada (qu'utilisent des provinces d'une même situation géographique), afin d'inclure un manuel en usage dans la Colombie britannique.
 2. Ainsi, le manuel de Farley-Lamarche nous semble, en quelque sorte, survivre dans celui des abbés Martel et Plante, Mon pays.

Nous avons ainsi opté pour une liste de 14 manuels, et nous croyons que cette liste permet d'atteindre les fins que se propose la Commission.

A - Cinquième et sixième années

- 1 - Guy LAVIOLETTE, f.i.c. L'épopée canadienne. Procure des Frères de l'Instruction chrétienne, Laprairie (P.Q.) [1954]. 329p. 21cm. Ill., cartes.

Ce manuel est en usage dans le Québec, pour les classes de sixième et de septième; il est le cinquième d'une collection qui en compte sept. Comme cette collection est très semblable à deux autres collections de manuels (à elles trois, elles se partagent le marché québécois à peu près également), nous avons préféré accorder une place aux deux autres collections dans une section différente.

Le contenu de ce manuel va de la découverte du Canada à nos jours.

- 2 - Frère CHARLES, é.c. et Frère LEON, é.c. La Nouvelle-France. Editions Nelson du Canada, Toronto, [1960]. 192p. 22cm. Ill., cartes.

Ce manuel fait aussi partie d'une collection, mais celle-ci est toute nouvelle et jouit d'une grande faveur. Ce manuel a été retenu, parce qu'il est destiné à la minorité française catholique de l'Ontario et parce que l'éditeur en a souligné le "completely bicultural approach"... L'auteur, nous écrit-on, "has

gone to great length to trace the historical, cultural, judicial, and other roots of our country through the study of parallel French and English history". Ce témoignage est confirmé par le concurrent immédiat de l'éditeur.

Le manuel va des origines du Canada à 1763.

- 3 - Marjorie W. HAMILTON, Pirates and Pathfinders. Clarke, Irwin & Company Limited, [1954; dernière éd., 1964]. XIII-382p. 22cm. Ill., cartes.

Ce livre de Hamilton nous paraît représenter les manuels anglais de ce niveau. Des livres recommandés pour la classe de cinquième en Ontario, il est celui qui obtient le chiffre de vente le plus élevé. Il traite de toutes les grandes découvertes, depuis Marco Polo jusqu'à l'ascension de l'Everest.

- 4 - Phyllis Ruth BLAKELEY, Nova Scotia. A Brief History. J.M. Dent & Sons (Canada) Limited, Toronto, Vancouver, [1955; dernière éd., 1964]. X-214p. 21cm. Ill., cartes.

C'est le manuel de sixième année en Nouvelle-Ecosse. Il fait partie d'une série d'histoires provinciales. On l'a choisi pour illustrer le point de vue régional et culturel des habitants de la Nouvelle Ecosse. De leur propre aveu, ces habitants constituent un groupe ethnique, culturel, économique vraiment à part et protégé par un conservatisme traditionnel.

Dans ce manuel, l'histoire de la province couvre la période qui s'étend du 17e siècle au 20e.

B - Septième et huitième années

- 1 - F.E.C., Mon pays. Les Frères des Ecoles chrétiennes, 949, rue Côté, Montréal, [1954]. 310p. 24cm. Ill., cartes.

Ce manuel, qui est le septième d'une collection, est une histoire du Canada, qui va des origines à nos jours.

- 2 - Lester B. ROGERS, Fay ADAMS, Walker BROWN, Carl S. SIMONSON, Gordon W. LECKIE, R.W.W. ROBERTSON, Canada in the World Today. Toronto, Clarke Irwin & Company Limited, [1950; dernière éd., 1963]. XVI-368p. 23.5cm. Ill., cartes.

Ce manuel sert en huitième année, dans la Colombie britannique et, selon l'éditeur, il est aussi utilisé dans d'autres provinces. Nous l'avons retenu à cause de son caractère régional et surtout parce qu'il est le premier contact, pour les élèves de la Colombie britannique, avec l'histoire du Canada. Il traite, en même temps, de l'histoire de l'Angleterre, de la France et des Etats-Unis. Nous le citerons sous le seul nom de Rogers.

- 3 - George W. BROWN, Eleanor HARMAN, Marsh JENNERET, The Story of Canada. The Copp Clark Publishing Co. Limited, Vancouver, Toronto, Montreal, [1950]. XIII-434p. 21cm. Ill., cartes.

Ce manuel est étudié en septième année par les élèves des provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse et de l'Alberta; il sert aussi, dans sa version française faite par

Charles Bilodeau, aux élèves de langue française du Nouveau-Brunswick. Nous l'avons encore retenu pour une autre raison: c'est que M. Brown est l'auteur de plusieurs manuels, qui, depuis des années, connaissent une grande diffusion.

Ce manuel couvre l'histoire du Canada depuis ses origines jusqu'à nos jours. Nous le citerons sous le seul nom de Brown.

- 4 - Murray BALLANTYNE et Paul GALLAGHER, Canada's Story for Young Canadians. Book II: 1763 to the Present. J.M. Dent & Sons (Canada) Limited, Toronto, Vancouver, [1962; deuxième édition, 1963]. XI-260p. 22cm. Il., ...

Ce manuel a été retenu parce qu'il est bien représentatif de l'enseignement d'histoire du Canada que reçoit la minorité anglaise dans une province. Il va de la conquête à nos jours. Nous le citerons sous le seul nom de Ballantyne.

C - Neuvième et dixième années

Nous sommes ici dans une section spéciale. A ce niveau, les élèves étudient très peu d'histoire du Canada, mais il semble que les programmes d'histoire illustrent d'une façon ou de l'autre le thème de l'héritage historique des siècles précédents; en tout cas, les manuels, qui sont à proprement parler des manuels d'histoire moderne générale, se préoccupent beaucoup d'expliquer ce qui s'est fait au Canada, les événements et les problèmes y sont étudiés en fonction de ceux du Canada.

C'est pourquoi, à toutes fins pratiques, nous considérons ces manuels comme des outils d'enseignement d'histoire du Canada et propres à éclairer plusieurs points qui intéressent la Commission.

Nous avons donc retenu les deux manuels suivants :

- 1 - Gérard FILTEAU, L'héritage du vieux monde. Manuel d'histoire générale à l'usage des écoles secondaires publiques. Centre de Psychologie et de Pédagogie, [Montréal, 1956]. 441-[3]p. 21cm. Ill., cartes.

Ce livre est en usage dans la province de Québec et dans celle du Nouveau-Brunswick, et il est très représentatif de l'esprit qui anime, en général, l'enseignement de l'histoire du Canada dans les milieux de langue française. Il expose l'histoire européenne jusqu'au début du 17^e siècle, mais constamment en relation avec l'histoire du Nouveau-Monde.

- 2 - John T. SAYWELL, John C. RICKER, Elliot E. ROSE, The Modern Era. Clarke, Irwin & Company Limited, [1960; dernière édition, 1964]. X-396p. 23.5cm. Ill., cartes.

Utilisé en dixième année en Ontario et consacrant environ un tiers de son contenu à l'histoire du Canada, ce manuel nous paraît être, en anglais, la contrepartie du précédent. Nous le citerons sous le seul nom de Saywell.

D - Onzième, douzième et treizième années

- 1 - Abbés Louis MARTEL et Hermann PLANTE, Mon pays. Synthèse d'histoire du Canada. (3e édition, 16e mille). Editions du Pélican, Québec, 1963. XVI-[2]-414p. 21cm. Ill., cartes.

Ce manuel représente bien l'enseignement de l'histoire du Canada, dans les collèges classiques de la province de Québec; sans guère s'écarter de la tradition historiographique, il essaie de renouveler certains aspects mineurs.

- 2 - Gérard FILTEAU, La civilisation catholique et française au Canada. Montréal, Centre de Psychologie et de Pédagogie, 1960. 503p. 22cm. Ill., cartes.

L'oeuvre de Filteau correspond exactement aux directives alors tracées par l'Instruction publique de la province de Québec : son manuel, devenu une sorte de Bible, est un exemple parfait de l'histoire mise au service d'une idéologie.

- 3 - J.M.S. CARELESS, Canada. A Story of Challenge. The Macmillan Company of Canada Limited, Toronto, [1953; dernière édition, 1964]. XIII-[1]-444p. 19.5cm. Ill., cartes.

Manuel de fin de cours dans la province de la Saskatchewan, le livre de Careless nous paraît assez représentatif de l'enseignement de l'histoire du Canada dans les provinces de l'Ouest.

- 4 - Edgar McINNIS, The North American Nations. J.M. Dent & Sons (Canada) Limited, Toronto, Vancouver, [1963]. IX-[1]-406p. 22cm. Ill., cartes.

Ecrit par un auteur abondant et estimé, ce manuel est en usage chez les élèves de treizième année en Ontario : il traite du Canada et des Etats-Unis, de l'époque coloniale à nos jours.

En résumé, la liste des manuels que nous avons retenus pour notre enquête, peut se présenter dans ce plus court tableau :

cinquième et sixième années

Guy Laviolette, f.i.c., L'épopée canadienne
Frères Charles et Léon, é.c., La Nouvelle-France
Marjorie W. Hamilton, Pirates and Pathfinders
Phyllis Ruth Blakeley, Nova Scotia, A Brief History

septième et huitième années

F.E.C., Mon pays
Rogers-Adams-Brown-Simonson-Leckie-Robertson, Canada in the World Today
Brown-Harman-Jeanneret, The Story of Canada
Ballantyne-Gallagher, Canada's Story for Young Canadians

neuvième et dixième années

Gérard Filteau, L'héritage du vieux monde
Saywell-Ricker-Ross, The Modern Era

onzième, douzième et treizième années

Martel-Plante, Mon pays
Gérard Filteau, La civilisation catholique et française au Canada
J.M.S. Careless, Canada. A Story of Challenge
Edgar McInnis, North American Nations

Voilà les manuels, au nombre de 14, avec lesquels nous allons tenter de faire l'étude comparative qui devrait aider la Commission dans

ses préoccupations. Nous allons exposer les résultats de notre enquête, en divisant notre rapport en trois grandes parties.

Une première partie étudiera l'orientation générale de l'enseignement, telle que nous pouvons la constater dans les manuels : nous verrons d'abord comment la matière historique a été répartie et, ensuite, comment cette matière est exposée.

Une deuxième partie sera consacrée aux thèmes les plus importants.

Dans une troisième partie, nous nous arrêterons à des thèmes qui sont d'un intérêt particulier à la Commission d'enquête.

Enfin, dans la conclusion, nous essaierons de proposer quelques solutions à ce problème de l'enseignement de l'histoire du Canada, dans l'ensemble du pays.

PREMIERE PARTIE

ORIENTATION GENERALE
DE L'ENSEIGNEMENT

Le but de notre étude pour la Commission royale d'enquête est, rappelons-le, de montrer dans quelle mesure, à travers le pays, diffèrent le contenu et l'interprétation de l'enseignement de l'histoire du Canada. Nous ne visons pas ici à faire une critique, comme celle que présente l'ouvrage de MM. Baxter, Ferrel et Wirtz, de l'Université d'Indiana, The Teaching of American History in High Schools (1), mais nous voulons nous en tenir à la lettre et à l'esprit des seuls manuels en usage pendant l'année 1963-1964.

En cette première partie, consacrée à l'orientation générale de l'enseignement de l'histoire du Canada, nous verrons dans un premier chapitre, la répartition de la matière : comment l'histoire a-t-elle été divisée ? quelle part a-t-on accordée au Canada et aux autres nations, ainsi qu'aux diverses régions canadiennes ? quelle proportion réserve-t-on aux préoccupations politiques, militaires, religieuses et socio-économiques ? Cette étude de la répartition de la matière est basée sur une

1. The Teaching of American History in High Schools, par Maurice G. Baxter, Robert H. Ferrell et John E. Wirtz, Indiana University Press, Bloomington (Indiana), 1964; 160p.

étude approfondie des tables des matières. Un second chapitre étudiera comment la matière est exposée: le style, le langage, les illustrations.

Outre certaines études générales qui nous ont servi de guides (2), nous tenons à mentionner trois travaux d'une utilité particulière : The Canadian School History Textbook Survey, publié par la Women's International League for Peace and Freedom; le Report of the Committee for the Study of Canadian History Textbooks de la Canada and Newfoundland Education Association et, troisièmement, l'ouvrage de J.-A. Lauwerys, History Textbooks and International Understanding.

-
2. The Canadian School History Textbook Survey, publié par The Women's International League for Peace and Freedom, Baptist Book Room, Toronto, no date (about 1932), 67p. Report of the Committee for the Study of the Canadian History Textbooks, par The Canada and Newfoundland Education Association Bulletin, Vol. 1, no 1, oct. 1945, pages 1-38. History Textbooks and International Understanding, par J. A. Lauwerys, no 11 de la série Toward World Understanding, publié par l'UNESCO, Paris, 1953, 82p. Nous ajoutons ici deux volumes d'utilité générale : The Nature of Prejudice, par Gordon W. Allport, publié chez Doubleday, New-York, 1958, 496p.; Understanding History, par Louis Gottschalk, chez Alfred A. Knopf, New-York, 1958, 298p.

Chapitre premier

REPARTITION DE LA MATIERE

Comment les auteurs des manuels ont-ils divisé l'histoire du Canada ? quelle y est la part du Canada et des autres nations ? quelle importance accorde-t-on aux diverses régions canadiennes ? quelles sont les préoccupations qui retiennent surtout les auteurs ? autant de questions auxquelles nous allons tenter de répondre.

DIVISIONS DE L'HISTOIRE

A toutes fins pratiques, on peut distinguer facilement quatre grandes périodes dans l'histoire du Canada. La première, celle de l'implantation, correspond à la période d'administration des colonies par les compagnies de commerce et s'étend des débuts jusqu'en 1663. Vient ensuite la période d'administration royale jusqu'à la conquête : c'est le siècle français (1). La période suivante est celle que l'on dit régime anglais et qui va de 1760 à la Confédération. Enfin, nous avons la période de la Confédération, dite aussi période contemporaine ou période nationale.

-
1. Rappelons qu'en Acadie la période d'occupation française se termine en 1713, sauf pour l'île Royale (Cap-Breton) qui demeure française jusqu'en 1758.

Il se trouve que les trois dernières périodes ont chacune une durée approximative d'un siècle, ce qui facilite en quelque sorte le travail de comparaison.

La période d'implantation, que les manuels français se plaisent à appeler la période héroïque, est laissée de côté par les manuels anglais, à l'exception de deux : le manuel d'histoire de la Nouvelle-Ecosse par Blakeley, qui lui consacre 10% de ses pages, et le manuel de Brown, The Story of Canada, qui lui réserve une part de 5% et se délecte dans les histoires pittoresques dont cette époque ancienne est féconde. Dans le petit nombre de pages consacrées à cette période, les manuels anglais font cependant une grande place aux Indigènes, aux explorations anglaises du Canada, voire à celles des Espagnols, ainsi qu'à l'histoire de l'Acadie, sujets que les manuels français passent plutôt sous silence. A cette période d'implantation, les manuels français consacrent d'ordinaire une proportion qui varie de 16% à 25%; c'est donc dire qu'en certains cas on donne à la période qui précède 1663 autant d'importance qu'à la période de la Confédération. Notons, toutefois, une exception chez les auteurs français : le livre de Filteau, La civilisation française et catholique au Canada, considère que la période contemporaine est la plus importante, parce qu'elle est celle où la "nationalité canadienne-française" est enfin capable de se défendre contre la conquête anglaise.

Quand nous passons à la période de l'administration française, 1663-1760, nous constatons que la différence entre manuels français et manuels anglais est moins marquée; elle existe quand même : la proportion qu'on lui accorde chez les Anglais, va de 10% à 20% (elle s'étend même jusqu'à 30% dans le manuel de Brown); chez les Français, elle se tient d'ordinaire dans les 30%, et l'un d'eux lui réserve même jusqu'à 48%. C'est dire toute l'importance que les auteurs français attachent à ce siècle du régime français. Enfin, notons un fait plutôt curieux : la tendance anglaise à ne présenter ces deux premières périodes (implantation et administration française) comme une seule et même période, trouve sa contrepartie dans la tendance française à ignorer la coupure de 1867 et à regarder la période contemporaine comme une prolongation de la période du régime anglais.

Les différences, si marquées en ce qui concerne la période française, s'effacent, en apparence seulement, quand on en arrive aux deux dernières périodes : le régime anglais et la période de la Confédération. En général, les auteurs leur consacrent environ 30% de leurs livres. Ce n'est qu'à l'examen des détails de chaque période que les différences reparaissent. Les auteurs anglais, se retrouvant enfin sur un terrain qui leur est familier, l'histoire politique, présentent un récit chronologique bien enchaîné, alors que la plupart des auteurs français se contentent de retenir, à l'exclusion des autres, les sujets qui les intéressent.

L'exemple qui illustre le mieux cette méthode, est le manuel de Guy Laviolette, L'épopée canadienne. Après l'avoir lu, un adulte (et à plus forte raison, un élève de sixième ou de septième année) serait incapable de retracer, même dans ses grandes lignes, le déroulement de l'histoire canadienne des 19e et 20e siècles.

Lorsqu'ils traitaient des deux premières périodes (implantation et administration française), les auteurs français et anglais ne s'écartaient guère les uns des autres, au point de vue du contenu brut : mêmes noms et mêmes événements; la différence n'étant en somme que dans le plaisir des auteurs français à raconter leur histoire et dans la hâte des auteurs anglais d'en finir au plus tôt. Or, quand il s'agit des périodes du régime anglais et de la Confédération, on a l'impression que les uns et les autres racontent l'histoire d'un pays qui n'est plus le même pour les premiers que pour les seconds. Cela est vrai surtout de certains livres anciens destinés aux classes primaires, comme les manuels des Frères des Ecoles chrétiennes et des Frères de l'Instruction chrétienne; au secondaire, par exemple, chez Filteau et les auteurs Martel-Plante, le problème anglais est saisi à bras le corps, alors que chez des auteurs anglais; comme Careless, McInnis, on se préoccupe bien davantage de l'influence américaine.

Faisons ici, avant de terminer, deux remarques particulières.

Le manuel d'histoire de la Nouvelle-Ecosse ne consacre que 10% de son

espace à la période de la Confédération, alors qu'il en accorde 65% à la période coloniale anglaise : on a évidemment jugé que les subtilités de la politique provinciale dépassent l'entendement d'un élève de sixième année et que le développement économique ou culturel qui survient après 1867 n'a pas été à ce point important qu'il puisse faire l'objet d'une étude étendue. En second lieu, le manuel de Filteau, L'héritage du vieux monde, qui traite de l'histoire mondiale depuis ses origines jusqu'au 17e siècle, contient un découpage en périodes historiques qui correspond à un souci bien déterminé : l'histoire ancienne (Egypte, Grèce et Rome) n'a droit qu'à 30% du manuel, alors que le moyen âge et la Renaissance en occupe 70%; c'est que l'héritage des civilisations anciennes est mis de côté pour des raisons morales, au profit du moyen âge féodal et de la contre-réforme dont l'auteur se soucie constamment de souligner les liens de parenté avec la civilisation canadienne-française.

LA PART FAITE AU CANADA ET AUX AUTRES NATIONS

Dans plus de la moitié des manuels anglais que nous avons consultés, l'histoire du Canada s'intègre à l'histoire d'autres nations, en particulier l'Angleterre, la France et les Etats-Unis, alors qu'un seul de nos six manuels français recourt à cette méthode.

L'espace que les auteurs accordent à chaque nation est une autre indication de la façon dont ils conçoivent leur héritage canadien. Dans

tous les cas, c'est le Canada qui occupe la place la plus importante (avec un pourcentage d'environ 40), suivi par les Etats-Unis.

Quant à la Grande-Bretagne, son rang est soumis à des variations intéressantes. Ou bien, la Grande-Bretagne vient en troisième lieu, après les Etats-Unis, ou bien elle reçoit une place qui ne correspond pas à la réalité. Dans The Modern Era de Saywell (manuel de dixième année en Ontario), elle occupe le second rang, avec une proportion de 34%, dépassant quelque peu les Etats-Unis, dont le pourcentage est de 28 : il s'agit pourtant là d'une période, 1900-1960, au cours de laquelle le rôle de l'Angleterre va décroissant, cependant qu'aucune autre nation européenne ne se voit réserver de section particulière. Certes, la position de Saywell est défendable, le manuel s'adressant à des élèves d'origine britannique, mais, dans les Pirates and Pathfinders de Marjorie Hamilton, on est en présence d'une formule inacceptable : ce livre qui se veut une histoire des explorations, depuis le 13^e siècle jusqu'à nos jours, accorde 60% de ses pages aux seuls exploits des explorateurs anglais et laisse tout à fait de côté les explorateurs français.

Si l'on veut trouver le point de vue du Canadien anglais qui, en ce domaine, se veut équitable, il faudrait prendre le Canada in the World Today de Rogers : lorsqu'on traite de l'héritage européen, l'Angleterre avec ses 59% dépasse nettement la France (qui occupe les 41%), mais,

à tout prendre, ici l'Angleterre vient bien après les Etats-Unis.

Un auteur canadien-français prend largement sa revanche : dans L'héritage du vieux monde, Filteau n'accorde, sur 29 chapitres, que trois à l'Angleterre, quand la France en a six à elle seule et qu'en plus elle devient, dans cinq autres chapitres, le sujet prédominant. Or on sait que l'ouvrage américain dont Filteau s'est inspiré (avec une fidélité d'ordinaire surprenante...), accordait la vedette à l'Angleterre.

HISTOIRE NATIONALE ET HISTOIRE PROVINCIALE

En général, l'histoire du Canada n'est pas enseignée d'un point de vue national, mais provincial. Moins de la moitié des chapitres traitent du Canada dans son ensemble, et cela seulement lorsque surviennent des bouleversements économiques ou des changements dans les institutions.

Si l'on s'arrête à la part que l'on fait aux provinces, on a de quoi rester surpris. Les manuels français se préoccupent très peu des Maritimes; nous notons ici une exception, La Nouvelle-France des Frères Charles et Léon, parce que ce livre, qui s'adresse à une minorité, cherche à se créer un marché chez les éducateurs des provinces de l'Atlantique.

Dans les manuels utilisés par la province de Québec, il semble bien que les auteurs anglais aient suivi avec soin les recommandations

qu'on leur faisait de répartir des proportions équitables entre le Québec et le Haut-Canada, mais ces recommandations n'ont pas été suivies par les auteurs français : ce qui ne leur a valu guère que des miettes au Haut-Canada : les provinces de l'Ouest reçoivent une portion plus substantielle.

Nous n'en disons pas davantage, pour l'instant, sur ce sujet, puisque nous aurons maintes fois l'occasion, dans les chapitres à venir, de reparler de ces problèmes, sous une forme ou sous une autre, mais il nous paraissait utile de faire ces quelques remarques.

AUTRES PRÉOCCUPATIONS

De même, parce que nous aurons l'occasion de revenir maintes fois là-dessus, nous voulons ici, en cette fin de chapitre, souligner la différence des préoccupations qui retiennent les auteurs de manuels.

Les manuels anglais ne s'attachent pas tellement à l'histoire religieuse, tandis que les manuels français lui consacrent toujours une proportion fort généreuse. Certes, s'il n'allait pas au-delà de la table des matières, un lecteur non prévenu pourrait penser que, dans les manuels français, la proportion accordée à l'histoire religieuse est plutôt mince : c'est à la lecture attentive du manuel qu'on se rend compte jusqu'à quel point l'histoire de l'Eglise canadienne se mêle intimement à celle de la nation.

On peut en dire autant de l'histoire économique. Elle imprègne tout le récit des auteurs anglais, tandis que chez les auteurs français, les considérations économiques ne se situent qu'en des lieux et moments précis.

On pourrait, de la même façon, épiloguer sur l'importance que les uns et les autres accordent aux événements politiques (la moitié du livre chez les auteurs anglais, jamais plus du tiers chez les auteurs français) ou au militarisme (le quart chez les auteurs anglais; chez les auteurs français, le cinquième au niveau secondaire et le tiers au niveau primaire).

Ce qui compte, en définitive, ce n'est pas tant le nombre de pages que l'on consacre à tel ou tel genre de problèmes, que l'atmosphère générale du manuel, le ton qu'il adopte (apologétique ou détaché, analytique ou non); bref, il importe surtout d'essayer de voir comment la matière historique est présentée : ce sera l'objet du chapitre suivant.

Chapitre II

EXPOSITION DE LA MATIERE

La répartition de la matière est utile à considérer, mais la manière dont on expose cette matière est bien plus importante, car il suffit, par exemple, de quelques mots pour donner à l'enseignement une orientation tout autre que celle que la répartition pouvait laisser prévoir. Divers auteurs ont déjà attiré notre attention là-dessus :

Difficult though the problem of space-distribution may be in an historical essay, it is simple compared to the subtleties of emphasis raised by the choice of words [...] Innocent and colorless words like though, while, and, and but, when they serve as conjunctions between facts, may assume a telling or misleading character. (1)

Thus each label we use, especially those of primary potency, distracts our attention from concrete reality. The living, breathing, complex individual (the ultimate unit of human nature) is lost to sight [...] the label magnifies one attribute out of all proportions to its true significance, and masks other important attributes of the individuals. (2)

The stereotypes, found in them (the history books), are much more subtle, involved, difficult to describe, but they are probably no nearer to the infinitely changeable

-
1. Louis Gottschalk, Understanding History, 206.
 2. G. W. Allport, The Nature of Prejudice, 175.

and differential reality. The primary stage is the one at which the stereotypes receive their initial form. Later corrections are made only with difficulty. Now the formation of stereotypes is a necessary stage in mental growth : the danger, however, is that if untrue or distorted national stereotypes are accepted as correct pictures of reality, then the harmonisation of the national groups is made difficult or impossible. For instance, if one national group thinks another typically treacherous and unreliable, what degree of support will be granted to statesmen who endeavour to make agreements with that group ? Let us remember that atavistic traits of human nature lead us easily to attach denigrating, insulting, derogatory attributes to groups other than our own. The fact that the resulting stereotype is an evil caricature of reality in no way guards us against its pernicious effects. Let us by all means tell "the truth" in history books about the faults and defects of other nations, but let us be certain it is the truth and a balanced truth. And, in doubt, let us abstain. Generosity towards other nations would not harm the growth of loyalty to our own. (3)

C'est en retenant ces principes que nous allons tenter de voir comment nos manuels présentent la matière historique. Nous aimerions nous étendre longuement sur ce problème, mais ici une étude poussée nous ferait déborder les cadres de notre rapport et, par ailleurs, il n'est pas tellement nécessaire de multiplier les exemples pour attirer l'attention des membres de la Commission là-dessus. Nous ferons donc une étude sommaire des procédés des auteurs : usage de mots, ton général du récit, message visuel, petits moyens innocents pour flatter sa propre cause; nous aurons soin aussi de relever les passages où l'on a pour but

3. J. A. Lauwerys, History Textbooks and International Understanding, 59.

manifeste la conciliation.

Pour établir une comparaison qui soit valide, entre les manuels anglais et les manuels français, il faudrait avoir sous les yeux des textes donnant exactement la même matière et ne différant que par la langue: malheureusement, les manuels que nous avons retenus, s'ils traitent tous de l'histoire du Canada, ils le font avec tant de différences dans le plan et dans le détail qu'il est impossible de les juxtaposer, en vue d'une étude parallèle.

TRADUTTORE TRADITTORE

Heureusement, l'un des manuels que nous avons retenus pour notre enquête, a été traduit en français : c'est The Story of Canada de Brown, publié sous le titre de Notre histoire, traduit par Charles Bilodeau. Nous avons donc ici la même matière historique, mais exprimée en deux langues différentes : nous serons donc plus à l'aise pour étudier les différences de vocabulaire.

Disons tout de suite que la traduction se dissocie de l'original surtout lorsque celui-ci est défavorable aux Français : inconsciemment ou non, le traducteur a atténué ou même changé la pensée de l'auteur anglais.

Voici comment Brown racontait le départ de Cartier pour la France, après l'hivernement de 1535-1536 :

The little band of Frenchmen was glad to set sail again for France the following spring. With them they took many valuable furs that the Indians had traded to them during their stay on the St. Lawrence.

Indeed they took more than furs. Before setting sail, Cartier invited the Indian chiefs aboard his ship. Of those who came, several were not allowed to return to shore. Instead, they were kidnapped and taken to France. Unfortunately, they were never to see Canada again, for they all died in the strange land of the white man. (p. 16)

La traduction se lit comme suit :

Au printemps le petit groupe de Français fut heureux de se rembarquer pour la France. Ils appelaient avec eux de riches fourrures qu'ils avaient ~~trouvées~~ ^{échangées} avec les Indiens pendant leur séjour, mais ce n'était pas tout. Avant de mettre à la voile, Cartier invita les chefs indiens à bord de son navire. De ceux qui vinrent, plusieurs furent gardés de force et transportés en France. Malheureusement, ils ne devaient plus revoir le Canada, car ils moururent tous dans le pays étrange de l'homme blanc. (p. 16)

Le traducteur a ici adouci le texte anglais : "indeed they took more than furs" est devenu "mais ce n'était pas tout"; le "never" est rendu seulement par "ne plus", alors qu'on attendait "jamais plus"; détails peu importants certes, mais lorsqu'on s'arrête au point le plus délicat du récit, qui est l'enlèvement de chefs alliés par Cartier, la différence devient considérable; Brown écrivait : "de ceux qui vinrent, plusieurs n'eurent pas le loisir de retourner à terre; au contraire, ils furent enlevés et conduits en France"; le traducteur a écrit pour la consommation française : "de ceux qui vinrent, plusieurs furent gardés de force

et transportés en France". C'est pourtant Brown, dans son texte anglais, qui se rapprochait le plus de la vérité historique : on sait qu'à la suite d'un plan préparé avec soin par Cartier, les Iroquois ont été enlevés à l'occasion d'une cérémonie en l'honneur de la Croix.

Même atténuation, lorsque Brown raconte que Cartier en 1542 refuse de remonter le Saint-Laurent avec Roberval; on a, dans le texte anglais : "that night under cover of darkness he gave orders to raise the anchor" (p. 16); on a traduit : "durant la nuit, il donna ordre de lever l'ancre" (p. 16), faisant ainsi disparaître l'expression "under cover of darkness" qui évoque quelque chose de sinistre.

Prenons un autre exemple dans le jugement que l'on porte sur les attaques françaises contre les forts de la Baie d'Hudson, en 1686.

Brown écrit :

France and England were at peace with one another.
Even so, the governor of New France decided to take
action. (p. 101)

Ce que l'on a rendu en français :

Bien que la paix régnât entre la France et l'Angle-
 terre, le gouverneur de la Nouvelle-France décida
d'agir. (p. 101)

Le traducteur a adouci l'expression, bien que et agir étant bien
 moins forts que even so et take action. D'ailleurs, deux manuels

français s'abstiennent de souligner la rupture des relations pacifiques et essaient de justifier la décision du gouverneur. Les Frères Charles et Léon écrivent : "La France s'intéressait particulièrement à l'immense territoire de la baie d'Hudson [...] L'Angleterre, on le savait, y faisait un commerce important. Mais la France ne pouvait tolérer cet état de choses dans une région qui lui appartenait." (La Nouvelle-France, p. 95). Même ton dans Mon pays des F.E.C. : "Mais la France revendique les territoires du Nord et ne peut supporter indéfiniment ce qu'elle considère comme un empiètement sur son domaine. En 1686, le gouverneur confie au chevalier de Troyes la mission de chasser les intrus de leurs comptoirs de traite." (p. 84) Le Mon pays des abbés Martel et Plante a, du moins le mérite de reconnaître ouvertement les droits des Anglais sur le territoire en question (p. 109s).

Autre adoucissement par le traducteur, à propos des découvertes de l'Ouest. Brown écrivait : "It is interesting to think that what is now one of the Prairie Provinces, Manitoba, was visited by Englishmen so early in our history !" (p. 21) Le traducteur a supprimé le point d'exclamation et remplacé tout le mouvement admiratif par une simple constatation de fait :

C'est ainsi que tout au début de notre histoire, des Anglais mirent pied dans l'une des provinces actuelles des Prairies, le Manitoba. (p. 21)

Ce que l'Angleterre a légué de plus précieux à ses anciennes colonies, est son système politique et son respect de la liberté individuelle. Brown conclut son chapitre sur la révolution américaine, par ces mots :

Many of the laws and liberties that the people of the United States still treasure are the laws and liberties of England. (p. 174)

Le traducteur écrit :

Beaucoup de lois et des libertés dont jouit le peuple des Etats-Unis sont des lois et des libertés d'origine anglaise. (p. 174)

Pour lui, évidemment, l'enthousiasme britannique est moins fort : "England", si évocateur pour Brown, devient "d'origine anglaise", et il ~~laisse tomber~~ treasure.

Notons encore une différence entre l'original et la traduction, à l'occasion du récit de la bataille de Châteauguay; Brown écrit :

In the fall of 1813, an American army of some five thousand moved north from Lake Champlain toward the St. Lawrence. On the Chateaugay River, just south of Montreal, it was met by a smaller British army, which included a number of French-Canadian troops under de Salaberry [...] After a short fight, in which the French Canadian troops shared fully in the victory with the British and Canadian comrades, the Americans ordered a retreat and fell back towards Plattsburg. (p. 219)

Le traducteur, lui, fait disparaître tout ce qu'il y a de Britanniques à Châteauguay :

Sur la rivière Châteauguay au sud de Montréal, elle rencontra une petite armée formée de trois cents soldats canadiens-français commandés par de Salaberry [...] Après une courte bataille, où les Canadiens français se distinguèrent par leur bravoure, les Américains ordonnèrent la retraite et reprirent le chemin de Plattsburg. Les Canadiens français avaient vaincu une armée au moins quinze fois supérieure en nombre! (p. 219)

Cette bataille de Châteauguay est, du reste, racontée d'une façon différente par les manuels français et par les manuels anglais, les premiers donnant tout le crédit de l'éclatante victoire à Salaberry et à ses Canadiens, les seconds, comme ceux de Careless et McInnis, se refusant tout simplement à voir là un fait d'armes important.

Enfin, un dernier exemple indique facilement de quel côté vont les sympathies de Brown; il écrit de la conquête de 1760 :

New France had fallen at last ! (p. 156)

Le traducteur pousse, lui aussi, un soupir, mais qui n'en est pas un de joie :

La Nouvelle-France était tombée ! (p. 156)

Traduire un manuel anglais à l'usage des Canadiens français n'est vraiment pas chose facile...

ON SAIT A QUELLE ENSEIGNE CHACUN SE LOGE

Lorsqu'on parcourt un manuel, il est intéressant de remarquer les titres et les sous-titres, les introductions et les récapitulations, ainsi que les débuts et les fins de chapitre : tout cela nous révèle d'ordinaire assez clairement à quelle enseigne, française ou anglaise, chaque auteur se loge. Nous avons cité plus haut l'exclamation de Brown : "New France had fallen at last !"; nous retrouvons ici et là de ces aveux spontanés, qui sont chaque fois des accrocs à l'impartialité de l'historien.

Ainsi, dans Rogers, l'année 1763 devient "The Wonderful Year" (Canada in the World Today, p. 119). Careless écrit triomphalement qu'après les capitulations, "they transferred Canada to Britain, and the fleur-de-lis of France at last came down from the headquarters of the great French fur trade [...]. The day of New France was over. A new age had begun in Canada's history, the age of the New American" (A History of Ontario, p. 93). Sullivan et al. écrivent : "The English colonies were at last free from the menace that had hung over them for the better part of a century" (North American Nations, p. 29).

D'autre part, les manuels français ne cachent pas leur désespoir, quand ils en viennent au récit de la conquête. Voyons d'abord comment l'on rapporte la prise de Québec. Voici, par exemple, un drame noir :

1759, l'année funeste; les Anglais s'acharnent sur leur proie [...] Formidable ruée que ne peut contenir l'héroïsme français [...] L'ennemi resserre des griffes autour du Saint-Laurent [...] la côte sud sur une distance de soixante milles, flambent dans l'incendie qu'allume l'impitoyable colère de l'ennemi [...] Si ce coup hasardeux avait raté, on l'eût taxé de folle témérité : couronné de succès, il passe à juste titre pour un coup de maître. Toutes les circonstances ont par ailleurs secondé cette entreprise désespérée" (Martel-Plante, Mon pays, p. 163s.)

Ou bien, comme Filteau, le spectateur frémit de voir ses favoris perdre le match :

Grâce à un coup d'audace inouï, l'armée anglaise avait réussi à prendre pied sur les plaines d'Abraham [...] Epuisés par une tension nerveuse qui durait depuis cinq ans, les officiers français perdirent la tête et leur précipitation transforma ce qui aurait pu devenir un désastre pour l'armée anglaise en une défaite décisive pour la France. (Civilisation, p. 137).

La conquête affecte fortement les auteurs français. Voici, par exemple, Mon pays des F.E.C. :

Au milieu des inquiétudes qui suivent la capitulation de Montréal, les Canadiens gardent le secret désir de passer, dans un avenir prochain, sous l'autorité de la France. Hélas ! ce pays se trouve parmi les vaincus de la guerre de Sept ans ! [...] Les nouvelles si avidement attendues arrivent au printemps de 1763 avec les premiers voiliers. Dans toute la vallée du Saint-Laurent, une phrase passe tristement de bouche en bouche : "Le Canada devient une colonie de l'Angleterre". Perdu l'espoir de vivre de nouveau sous la domination de la France. (p. 151).

Pour Filteau (Civilisation, p. 135), c'est "une véritable catastrophe pour notre peuple", c'est "l'agonie du régime français au Canada" (p. 137). Guy Laviolette (L'épopée canadienne, p. 192) laisse parler le poète :

Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
Ferma son aile blanche et repassa les mers.

Il est curieux de constater que c'est seulement au niveau secondaire que l'acrimonie se fait jour.

Au contraire des manuels français, les manuels anglais n'entourent pas le récit avec autant d'atmosphère; ils se contentent de dire que les Français combattent partout avec courage et que les chefs sont sans reproche, mais qu'ils sont à bout de ressources. D'ailleurs, ils ne s'attardent guère au récit détaillé des événements.

LES ILLUSTRATIONS REVELATRICES

Comme le style, l'illustration révèle souvent l'état d'âme de celui qui écrit. Ainsi, dans Brown qui pousse un soupir de joie à la conquête, une illustration nous montre un soldat anglais qui se réjouit de l'arrivée de la flotte anglaise au printemps de 1760 (The Story of Canada, p. 159); dans la traduction, on a jugé bon de supprimer ce sourire, sarcastique pour un Canadien français, et de montrer Murray incendiant les fermes

du Saint-Laurent. Ou c'est une vilaine photo de Louis Riel que l'on montre, ou encore une affiche qui promet une récompense à qui fera arrêter Papineau; ou même, c'est une toile de Krieghoff qui représente un intérieur d'habitant, toile que l'on met en regard d'une jolie gravure d'un intérieur colonial anglais : voir McInnis, North American Nations. Reconnaissons tout de suite que cette imagerie tendancieuse est exceptionnelle.

Sur les manuels français, il y a peu à dire du choix des illustrations, sauf qu'on a une prédilection prononcée pour les sujets militaires et que, surtout au niveau primaire, on donne avec frénésie dans l'illustration religieuse : dans l'Héritage du vieux monde de Filteau, plus de la moitié des illustrations sont d'ordre religieux.

Un manuel anglais, celui de Rogers, Canada in the World Today, mérite une mention spéciale. Sur ses illustrations de l'histoire canadienne, nous n'avons qu'une seule remarque à faire : elles sont anodines et mal reproduites, mais ses illustrations de l'histoire européenne correspondent à un choix symptomatique. Chaque section nationale s'ouvre sur un dessin symbolique : celui de l'Angleterre est la "Pax Britannica", symbolisée par un amiral de la flotte, qui domine une file de "bonnets à poil", tandis que le fond est occupé par un navire de commerce; l'impression est toute de puissance au repos. Au contraire, l'image de la France est toute de mouvement : Jeanne d'Arc à cheval, sur un arrière-

plan de cathédrales et de maisons médiévales, charge au milieu d'un bataillon tout hérissé d'armes blanches. A côté, l'image canadienne paraît bien terre-à-terre, tandis que celle des Etats-Unis est tout simplement futuriste. A l'intérieur des chapitres, les illustrations anglaises sont traditionnelles (c'est-à-dire montrant surtout des rois et des reines), tandis que celles de la section française se limitent à des paysages, à l'exception de deux qui montrent des scènes violentes de la Révolution. Dans les résumés imagés de l'histoire du pays, on s'en tient, pour l'Angleterre, aux réalisations positives, tandis que, dans le cas de la France, plus de la moitié des illustrations rappellent des fautes ou des erreurs de la politique française.

Même parti pris chez Filteau, dans l'Héritage du vieux monde : 63 de ses illustrations portent sur des sujets français, contre seulement 11 sur des sujets anglais.

UN TON FRANCAIS ET UN TON ANGLAIS

Il ne nous paraît pas excessif d'affirmer qu'il existe dans les manuels un ton français et un ton anglais. Avec toutes les réserves qui s'imposent, il semble bien que le ton anglais puisse se caractériser de la façon suivante : il est réaliste, parfois terre-à-terre, dénué d'émotions, assuré, hautain, mais généreux à l'occasion comme peut se le permettre à l'égard des moins favorisés celui qui se croit né avec tous les

dons. Le ton français nous paraît rarement réaliste; il est tantôt héroïque (on croirait lire une suite de miracles ou un conte de fées), tantôt rancunier ou revanchard, comme c'est le cas surtout de Filteau.

Corrigeons tout de suite ce jugement général par deux remarques. Premièrement, il y a bien des pages où les défauts que nous venons de mentionner, ne trouvent pas l'occasion de se manifester. En second lieu, dans les livres du niveau élémentaire, on trouve plus de préjugés constructifs que de préjugés destructeurs : ces préjugés constructifs peuvent amener une identification très forte avec tel ou tel groupe ethnique, sans pour autant produire de l'aversion pour le groupe ethnique opposé, et peut-être n'est-il pas possible à ce niveau, de présenter un tableau mieux équilibré du passé; c'est au niveau secondaire que l'atmosphère devient vraiment viciée, en particulier dans les manuels français : tout l'appareil intellectuel sert ici à renforcer le message partial de l'auteur. Certes, les manuels anglais ont aussi leurs préjugés, moins facilement discernables, mais ils y sont comme le grain dans le papier; chez les auteurs français, ils sautent aux yeux.

DEUXIEME PARTIE

T H E M E S

Cette deuxième partie est consacrée à l'étude des thèmes les plus importants dans l'enseignement de l'histoire du Canada. Les textes que nous examinons, est-il besoin de le rappeler, ne sont pas des travaux d'érudition, mais des manuels scolaires qui mettent en valeur des thèmes historiques que l'on a choisis pour leur valeur pédagogique dans un contexte canadien bien précis.

Nous étudions d'abord, dans un premier chapitre, un certain nombre de thèmes généraux : la survivance et les conditions dans lesquelles elle s'opère; la "frontière" au sens américain du mot, c'est-à-dire la recherche de l'aventure et la conquête de l'horizon; les préoccupations économiques, les préoccupations religieuses, dont le rôle de la religion et, plus particulièrement, celui que l'on prête à la Providence; l'idéal de vie proposé, le grand homme, la race.

Un second chapitre portera sur des thèmes spéciaux : les institutions, les événements de notre histoire qui marquent une crise dans les relations entre les groupes ethniques, et les hommes dont la carrière, au point de vue de l'unité canadienne, peut prêter à discussion.

Chapitre premier

THEMES GENERAUX

L'histoire, surtout au niveau scolaire, consiste principalement en un récit des activités d'une nation ou d'un groupe ethnique, durant une période donnée. Ce récit ne devient plus nécessaire, si la nation ou le groupe ethnique cesse d'exister en tant qu'entité distincte : on peut donc, à ce point de vue, dire que la notion de survivance est à la base de l'enseignement de l'histoire. Au Canada, parce qu'il existe des groupes ethniques et que le groupe anglais, à la suite de la conquête, est venu se joindre au groupe français, cette notion de survivance a acquis une souveraine importance. S'il s'agissait d'histoire européenne, ce problème de la survivance ne se poserait, à vrai dire, qu'à l'échelle nationale. Se pose-t-il aussi en histoire du Canada ? les manuels, anglais et français, diffèrent-ils entre eux à ce sujet ?

SURVIVANCE NATIONALE

Le premier point à considérer est celui de la défense du territoire. Ici, la période critique du Canada s'étend de ses origines jusqu'au début du 19^e siècle. La Nouvelle-France devait faire face à deux dangers,

distincts tout d'abord et associés ensuite : les Indiens et les colonies anglaises.

Tous les manuels sont d'accord pour affirmer que la menace iroquoise était extrêmement grave, mais le désaccord survient quand les auteurs essaient d'analyser les causes de l'hostilité iroquoise. Les manuels français donnent comme cause principale la passion des Iroquois pour le pillage et le massacre (voir, par exemple, Mon pays des F.E.C., p. 51; Nouvelle-France des Frères Charles et Léon, p. 23; Laviolette, L'épopée canadienne, p. 39), et ne donnent qu'en dernier lieu l'explication de la rivalité commerciale, alors que cette dernière est, dans les manuels anglais, la cause importante (voir, entre autres, Rogers, Canada in the World Today, p. 105; McInnis, North American Nations, p. 22). Les deux citations suivantes illustrent bien, là-dessus, les positions extrêmes :

The conflict had been long developing, and it had not been caused merely by Champlain's unwise skirmishing with the Iroquois, nor by their desire for revenge. The whole pattern of the fur trade, and of the relations of red men and white, had been far more significant in bringing on war. (Careless, A History of Challenge, p. 44)

La haine souleva les Cantons iroquois contre les établissements français, alliés à leur ennemi ancestral, le Huron. La vengeance aussi : les Iroquois n'ont pas oublié la panique que leur inspirèrent les mousquets de Champlain. Et enfin la cupidité : les Français détournent à leur profit une part considérable des fourrures, alors qu'eux-mêmes bénéficieraient

d'avantage d'un commerce orienté vers les postes hollandais ou anglais. (Martel-Plante, Mon pays, p. 37)

La Nouvelle-France a succombé, non devant les attaques des Iroquois, mais devant celles des Anglais. Les auteurs ont des idées très précises sur les causes du conflit entre Français et Anglais. Voyons d'abord ceux qui écrivent dans une optique exclusivement française, c'est-à-dire sans se préoccuper du point de vue de l'adversaire. Pour ceux-là (voir, entre autres, Laviolette, L'épopée canadienne, p. 156 et 193; Mon pays des F.E.C., p. 73; Filteau, Civilisation catholique, p. 135), "l'oeuvre de la France en Amérique" est une conquête pacifique par la croix et la charrue; colonisation équivaut à civilisation; chaque nouvelle exploration, chaque nouveau fort ou poste de traite est un futur foyer de rayonnement. Le rêve d'empire des gouvernants est donc bon en lui-même et l'expansion totalement justifiée. Il s'ensuit que l'opposition anglaise, les représailles ou les agressions des Anglais viennent de la "convoitise" et du désir de l'emporter sur "l'ennemi séculaire". Les chefs militaires français se trouvent ainsi engagés dans des opérations purement défensives. La seule concession que l'on daigne faire à l'Angleterre, est de faire remarquer l'imprécision des frontières, mais on se garde bien de dire que ce sont les poussées expansionnistes des Français, comme celles des Anglais, qui font de cette imprécision une cause constante de conflits.

Toutefois, certains manuels français rejoignent certains manuels anglais pour condamner l'expansion française : pour Martel-Plante, c'est là de l'impérialisme et de la course au profit, ce qui est détestable et désastreux dans ses résultats : "De l'expansion française, boîte de Pandore, sortira la guerre. Le projet était grandiose, voire logique [...] Au fond, ce qui a manqué, ce fut une métropole plus généreuse en hommes et en argent. Les vrais responsables de l'échec habitaient Versailles". (Mon pays, p. 82). On condamne ici l'expansion, tout en regrettant qu'elle ait échoué... Même condamnation dans un manuel anglais, mais, cette fois, le ton de la conclusion est bien différent : "Can you imagine what might have happened in North America if all the money and time and effort that went into these wars had been spent on developing and expanding French claims in the New World?" (Ballantyne, Canada's Story, I : 125).

Le conflit était inévitable, étant donné le contexte commercial, soutiennent la plupart des manuels anglais, mais l'un d'eux introduit l'idée d'un conflit culturel inéluctable : "As the French and English settlements consolidated and expanded, the almost inevitable result was a steadily growing rivalry between them. Their difference might have given rise to this in any case - difference in race and language, in religion and forms of government". (McInnis, North American Nations, p. 21).

Nous retrouvons cette idée dans un manuel français : "Or dans ce temps-

là, la France et l'Angleterre étaient souvent en guerre. Les deux pays différaient beaucoup par la langue, la religion et les coutumes. Rien de surprenant qu'il y eut aussi des guerres entre les colonies". (Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France, p. 88).

Pendant le demi-siècle qui suit la conquête anglaise, l'intégrité territoriale du Canada continue d'être menacée, mais cette fois, par les Américains; "the survival of British North America" est remis en question à deux reprises, en 1775 et en 1812. Certains manuels anglais déclarent que l'invasion américaine ne visait qu'à affaiblir la résistance anglaise, du point de vue militaire et du point de vue politique (Blakeley, Nova Scotia, p. 134s.; Rogers, Canada in the World Today, p. 123; Brown, The Story of Canada, p. 169); alors que d'autres y voient un désir de conquête totale (Careless, A History of Challenge, p. 108; McInnis, North American Nations, p. 43; Ballantyne, Canada's Story, p. 42). Les manuels français sont d'ordinaire de ce dernier avis (Martel-Plante, Mon pays, p. 217; F.E.C., Mon pays, p. 162; Laviolette, L'épopée canadienne, p. 235). Les uns et les autres craignent de la même façon pour la survivance nationale, à l'occasion de la guerre de 1812 (1); et c'est

-
1. Les manuels suivants considèrent le Canada simplement comme un champ de bataille : Blakeley, Nova Scotia, p. 140; Rogers, Canada in the World Today, p. 134; Brown, The Story of Canada, p. 208. D'autres voient dans l'invasion un désir d'annexer le Canada : Careless, A History of Challenge, p. 131-134; McInnis, North American Nations, p. 78; Ballantyne, Canada's Story, p. 76; Martel-Plante, Mon pays, p. 79; F.E.C., Mon pays, p. 168.

encore cette crainte qui explique, la plupart du temps, la Confédération (2).

Le souci de la survivance nationale reparaît à la période contemporaine, à l'occasion des deux guerres mondiales et de la guerre froide. Deux manuels français ignorent tout à fait le problème (Filteau, Civilisation catholique, et Laviolette, L'épopée canadienne); un autre refuse de l'envisager sous l'angle de la sécurité nationale : "La participation du Canada à ce conflit était un corollaire de la déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Allemagne. Dès le 10 septembre 1939, notre pays se rangea "librement" aux côtés de l'Angleterre". (Martel-Plante, Mon pays, p. 385; voir aussi pages 355, 389, 398). Dans quelques manuels anglais, au contraire, on entrevoit des dangers sérieux pour la sécurité du Canada dès 1914 et jusqu'à nos jours (Careless, A History of Challenge, p. 328, 375, 392; Saywell, Modern Era, p. 78, 195, 238, 306, 339; Ballantyne, Canada's Story, p. 211, 239, 254). On peut rattacher aussi à ce groupe le Story of Canada de Brown, malgré son attitude sentimentale : "In 1914, a terrible war broke out in Europe. For years Germany had been preparing for the day when she would try to conquer the world

-
2. Dans les manuels suivants, la Confédération est motivée par le péril américain : Laviolette, L'épopée canadienne, p. 298; F.E.C., Mon pays, p. 228; Martel-Plante, Mon pays, p. 300; Ballantyne, Canada's Story, p. 152; Careless, A History of Challenge, p. 236-240. Deux manuels négligent ce péril : Rogers, Canada in the World Today, p. 159; Brown, The Story of Canada, p. 301.

[...] The Canadian people were horrified by the actions of Germany, and decided to send soldiers to help the Allies, as the nations fighting on our side were called". (p. 344)

SURVIVANCE DU GROUPE ETHNIQUE

Les manuels anglais s'inquiètent donc de la survivance nationale, alors que les manuels français le font peu ou prou. Si nous en venons à la survivance du groupe ethnique, nous remarquerons par contre que les manuels français s'en occupent au point d'en faire le centre de leurs préoccupations, alors que les manuels anglais... il serait ridicule de se demander si les Canadiens anglais se préoccupent de leur survivance comme groupe ethnique ! S'inquiètent-ils davantage de la survivance du groupe ethnique français ? Saywell, dans The Modern Era, passe ce problème sous silence, ce qui est assez surprenant, étant donné le sujet de son livre. Pour les manuels anglais, la survivance des Français n'est pas un objet d'inquiétude : les libertés des Canadiens français ont été, disent-ils, maintes fois garanties par le gouvernement anglais, et la présence de nombreuses colonies de Canadiens français en dehors du Québec est plutôt l'occasion de troubles que de réjouissance ; Careless, pour sa part, regrette franchement que les lois aient contribué à maintenir chez les Québécois, "their feeling of separateness" (A History of Challenge, p. 104).

Au niveau élémentaire, le Nova Scotia de Blakeley est le seul manuel anglais à s'arrêter, dans le cas des Acadiens, au problème de la survivance. La docilité des Acadiens, ou ce qui en fait une minorité selon le goût des Anglais, est peut-être, à lire le passage suivant, ce qui leur vaut les bonnes grâces de Blakeley :

For two hundred years now they have lived in peace, farming their marshlands and meadows, fishing, speaking the tongue of their ancestors and preserving the way of life of their forefathers. Today most of them speak both English and French. They are fine citizens, good farmers and fishermen. Many have served Canada loyally as soldiers, sailors, statesmen, clergymen, and businessmen, - good citizens all. Today no one would think of questioning their allegiance to the Queen and to their native land. (p. 93)

On serait porté à croire que c'est pour cette raison que les manuels français du Québec accordent si peu de place au problème acadien.

Dans les manuels français, la survivance du groupe ethnique français est constamment exprimée dans les termes de péril. Nous n'avons que l'embarras du choix dans les citations :

Ils avaient aussi lutté pour la défense de leurs droits menacés. (Laviolette, L'épopée canadienne, p. 268)

Plus inquiétants, plus intolérables sont les paragraphes qui font table rase des lois françaises [...] Dans le Bas-Canada, en particulier, l'oligarchie, bien loin d'appliquer une politique d'association, poursuit sans ménagement une politique d'assujettissement,

d'ostracisme et d'assimilation [...] Les Canadiens français furent complètement démoralisés. Après les jours sanglants de 1837, après l'affreux Rapport de Durham, c'était l'inique bill de l'Union [qui] devait être le tombeau de notre nationalité [...] Le lieutenant-gouverneur R. Shore Milnes jugea l'heure venue d'abattre l'école française et catholique. Le bill de l'Institution royale, cuisiné par la Bureaucratie, établissait une sorte de commission à prédominance anglo-protestante [...] Quoi qu'il en soit, la tutelle financière signifie pour Québec, non seulement la perte de l'autonomie législative et administrative, mais encore un péril pour ses institutions, sa foi, sa langue et sa culture. (Martel-Plante, Mon pays, 180, 183, 233, 257s., 280, 401)

Il y a plus dramatique :

Notre peuple devait désormais affronter la domination d'une nation puissante, longtemps ennemie, animée de vifs sentiments anticatholiques, dont la politique commerciale ne pouvait guère favoriser le relèvement canadien. L'opposition d'idées, de sentiments, d'intérêts, devait nous placer dans un péril extrême pour notre survivance [...] La résistance à l'assimilation constitue la lutte la plus dure de notre histoire, la plus exténuante aussi parce qu'elle se prolonge toujours. Même au cours de périodes calmes, le milieu anglo-saxon qui nous entoure exerce sans cesse son action et nous force à une vigilance de tous les instants. (Filteau, Civilisation catholique, p. 135 et 227)

Alors que, chez les Anglais, la survivance est affaire d'adaptation au milieu, d'évolution qui conserve la vie dans ses éléments essentiels, mais de réponse dynamique au défi (ce que nous trouvons parfaitement exprimé dans Canada, a Story of Challenge de Careless), les manuels français conçoivent la survivance comme quelque chose de statique.

Filteau emprunte à l'historien Chapais un paragraphe pour décrire le choc psychologique de la conquête qui a laissé les Canadiens français engourdis et paralysés :

Une solution de continuité tragique coupait soudain toutes les artères par lesquelles [la France] leur transmettait sa vie. Séparés, isolés, privés de tous moyens de communication avec la nation-mère que la défaite forçait à l'abandon, ils se voyaient réduits à leurs propres forces, ou pour mieux dire à leur navrante faiblesse, sous le joug de l'ennemi séculaire, complètement et irrévocablement vainqueur. (Filteau, Civilisation catholique, p. 141)

Pour Filteau, deux solutions s'offraient aux Canadiens français :

Au lendemain de la conquête, il semble, à première vue, que nos pères avaient le choix entre s'assimiler aux vainqueurs ou s'enfermer dans un irrédentisme ou une résistance à outrance qui leur ferait rechercher toutes les occasions possibles pour se soustraire à la domination anglaise et effectuer un retour vers l'ancienne mère-patrie. (Filteau, Civilisation catholique, p. 186)

Filteau rejette la première solution pour des raisons religieuses et aussi à cause de "la force d'inertie inhérente à tout groupe ethnique, qui pousse instinctivement à persévérer en lui-même". Il rejette également la seconde, pour des raisons d'ordre pratique et parce que l'attitude du clergé a conditionné celle des Canadiens français. Quelle est donc la solution "féconde", selon Filteau ?

Dans leur esprit de loyauté envers le pouvoir civil et de fidélité à leur foi religieuse, les Canadiens

trouvèrent ainsi la réponse au défi posé : collaboration loyale avec le nouveau pouvoir, adaptation sur les points de nature indifférente ou sans réelle importance, lutte pacifique et légale, mais sans concession sur le respect des capitulations et en vue d'obtenir certaines libertés non garanties, mais jugées d'importance primordiale et essentielle. (*ibid.*, p. 187)

Sans relever les contradictions entre les termes et les fautes de logique, on ne peut s'empêcher de remarquer que "l'option" ainsi définie est une autre forme d'irrédentisme.

Même quand les manuels français empruntent la terminologie anglaise et parlent de défi (ce qui laisse espérer une réponse dynamique), ils ne font, en somme, que prôner la continuation et la répétition de ce qui était avant. Ils nous montrent les Canadiens français se ramassant sur eux-mêmes, dans un mouvement de défense, pour préserver leurs structures sociales, la hiérarchie religieuse, la famille, la paroisse, leur système économique fondé sur l'agriculture :

En attendant, les Canadiens se serrent autour de leurs curés et de leurs seigneurs, sous l'oeil sympathique des militaires britanniques. (F.E.C., Mon pays, p. 151)

Après 1760, le seigneur, découronné de toute influence politique, ruiné par la banqueroute, se sentait incapable d'organiser la lutte. Mais la paroisse est restée debout et, à l'intérieur de ce bastion fermé aux nouveaux maîtres, les vaincus se sont serrés autour de leur curé et ont résisté victorieusement à l'assimilation. Si le vainqueur n'avait pas trouvé ici cet organisme paroissial, il en aurait établi un à sa façon, ordonné à ses fins. (Martel-Plante, Mon pays, p. 89)

La famille et la paroisse ont fourni les cadres sociaux et l'armature de notre nationalité, et lui ont donné une telle impulsion et une telle puissance que cette organisation est devenue au cours de notre histoire, notre bastion imprenable [...] une ligne de résistance est demeurée inexpugnable, celle des clochers échelonnés sur les rives de notre grand fleuve [...] C'est la paroisse qui devint le château fort partout dressé pour la lutte et pour la victoire. Chaque clocher fut le point de ralliement des forces généreuses de la race; chaque pasteur actif et clairvoyant devint un chef de la cité. Et nos paroisses partout échelonnées, transformées en lignes de combat, dessinaient à travers la patrie le rampart invincible de nos essentielles libertés. (Filteau, Civilisation catholique, p. 80 : les trois dernières phrases sont tirées d'un texte de Mgr Camille Roy).

Ce qui frappe tout d'abord ici, c'est l'abondance des termes militaires : il s'agit bien d'une résistance armée, même si les armes ne sont que symboliques; puis, nous sommes encore frappés par ces termes qui sont empruntés à l'art militaire du moyen âge; d'ailleurs, des manuels anglais ne manquent pas de voir en la société canadienne-française une société qui est moyen-âgeuse au point de départ, et d'affirmer que l'Eglise s'est arrangée pour que cette société le demeure (Brown, The Story of Canada, p. 75; McInnis, North American Nations, p. 260; Careless, A History of Challenge, p. 59 et 61).

Ajoutons que ce mouvement de repli s'accompagne d'une dénonciation violente de ceux qui optent pour un mouvement plus positif ou plus dynamique; on emploie les mots défections et apostasie (Filteau, Civilisation catholique, p. 136 et 229), transfuges (*ibid.*, p. 196; Martel-

Plante, Mon pays, p. 196), et l'on écrit que les mariages mixtes sont le fait des "aristocrates décavés".

La survivance ne s'opère donc pas dans le changement des structures; elle est simplement assurée par la reproduction des effectifs, facilitée par la "vitalité de la race" (Filteau, Civilisation catholique, p. 44, 101, 182; Martel-Plante, Mon pays, p. 127, 336). C'est la fameuse "revanche des berceaux". Le surplus va se diriger vers les pesaces vides du Québec, de l'Ouest et du Nord; cette colonisation devient la nouvelle "forteresse de notre nationalité": "s'emparer du sol", y établir une église: "La cloche sonnera; elle attirera le pionnier" (Laviolette, L'épopée canadienne, ch. 8). C'est ce retour à la vie de pionniers qui assurera la survie de la race canadienne. Quant à ceux qui préfèrent émigrer à l'étranger, on les accuse de trahison (ibid., p. 268 et 322; Martel-Plante, Mon pays, p. 226, 320 et 329; Filteau, Civilisation catholique, p. 312-313).

LA "FRONTIERE" OU L'ESPRIT D'AVENTURE

Un second thème général qui mérite considération est celui de "frontière" au sens américain du mot, c'est-à-dire cet esprit d'aventure, ce goût de vivre hors du milieu organisé et d'une façon différente de ce milieu.

A l'instar des auteurs américains, pour qui la "frontière" exerce une influence sur le caractère, sur les institutions et sur la culture des hommes, nos manuels anglais attachent beaucoup d'importance à ce phénomène. L'un d'eux en a réuni, dans un même paragraphe, les principaux éléments :

The influx of people [...] was bound to have a great effect on the character of the new nation. In the West, the struggle of pioneers for survival against wild animals, hostile Indians, and a stubborn soil created a hardy individual, self-reliant, independent and ingenious. What motives caused people to leave settled communities and go into the wilderness ? Love of adventure and dislike of the settled life of an older community were two powerful motives. Explorers sought knowledge of new routes to the treasures of Asia; missionaries set out to bring the Christian Gospel to heathens. Often it was the fur trader or hunter who went into the wilderness following the animals driven back by the progress of settlement. In the path of the adventurous, the explorer, the hunter, the missionary, came the settler with axe and plough, to carve for himself a home. (Rogers, Canada in the World Today, p. 250s.)

Ces hommes de la "frontière" ont une vision réaliste; comme l'écrit encore Rogers,

The Western settlers, however, wished to be represented by men like themselves who understood their problems and could fight for their needs. They preferred to put their faith in a man who could plough, use an axe, fire a gun. They disliked high sounding phrases which they rarely understood. (ibid., p. 254)

Ils sont fortement individualistes, selon McInnis :

This spirit of independence was increased by the persistent influence of the frontier [...] It created a spirit of individualism and independence and a strong tendency toward democratic equality. The frontiersman demanded personal freedom and full political rights. (North American Nations, p. 32)

Une autre de leur caractéristique est de se sentir supérieurs aux habitants des établissements stables et, plus encore, à ceux du vieux continent (ibid., p. 83; Saywell, Modern Era, p. 46s.) Leur genre de vie a favorisé le développement d'une culture originale et bien typique (McInnis, North American Nations, p. 11). Enfin, on reconnaît que la "frontière" se déplace à mesure que le pays se développe et que les espaces libres se remplissent; quand la "frontière" se ferme, c'est que le pays a atteint son plein développement.

a) l'aventure et la Nouvelle-France

Les passages que nous venons de citer, se rapportent tous à l'histoire des Etats-Unis et ne servent ici que d'introduction à nos commentaires. Ceci dit, voyons si nos auteurs de manuels ont tenu compte de la notion de frontière et quel est le rôle qu'ils lui attribuent. Il est certain que l'établissement des Français au Canada représente un phénomène de frontière vis-à-vis l'Europe : les traiteurs ont précédé les agriculteurs et ceux-ci ont précédé tout système de gouvernement. Les manuels anglais passent ce phénomène sous silence et il n'y a pas lieu de s'en étonner,

compte tenu du peu d'espace qu'ils réservent à cette période des débuts.

Quant aux manuels français, ils s'appliquent à présenter un tableau tout différent de celui que nous avons proposé plus haut. A grand renfort de citations, ils expliquent que le motif prédominant était missionnaire et mystique, que l'esprit d'aventure, d'individualisme et de lucre n'occupe qu'une place bien petite (Martel-Plante, Mon pays, p. 21 et 29; Filteau, Civilisation catholique, ch. I ; F.E.C., Mon pays, p. 15 et 20; Laviolette, L'épopée canadienne, p. 10 et 21). En effet, dans tous les manuels français, le type idéal de colonisation est la colonisation organisée, encadrée, dirigée; elle ne doit pas être laissée à l'initiative des particuliers, elle est "affaire de roi" (Martel-Plante, Mon pays, p. 22). On donne comme exemple idéal la fondation de Montréal, qui fut, à la lettre, la transplantation d'un noyau de ville, tout de suite doté des services sociaux.

Quelle a été l'influence de ce milieu, que les auteurs français se refusent à considérer comme un milieu de "frontière" ? le type humain est-il devenu le résultat de ce milieu ? les deux manuels du secondaire n'acceptent pas l'influence du milieu; pour eux, les colons n'ont pas été faits, ils ont été choisis tout faits; c'est Minerve sortant tout armée du cerveau de Jupiter :

Des colons de qualité. Issus, pour le plus grand nombre de la paysannerie et de la classe des artisans,

ces colons reflétaient les qualités de leur milieu [du milieu d'où ils venaient]. Des bras forts, mais surtout des âmes bien trempées [...] Peut-être étaient-ils pauvres ou peu instruits, quoiqu'il ne faille pas généraliser trop vite, mais ils pouvaient s'enorgueillir d'une richesse supérieure, celle d'un passé sans tache, d'une conduite honorable [...]

"La source de presque toutes les familles qui subsistent encore aujourd'hui au Canada est pure et n'a aucune des taches que l'opulence a bien de la peine à effacer" (Martel-Plante, Mon pays, p. 36 et 64)

Le motif apostolique, par sa noblesse même, ne pouvait trouver d'écho que chez une élite [...]

Cette difficulté même fut cause d'un choix de premier ordre [...] Les Normands apportaient aussi leurs coutumes, leurs traditions, leurs chansons, leur langage et les qualités et défauts de leur milieu : une forte mentalité religieuse, le goût du travail, le sens de la propriété particulière, source d'un esprit d'indépendance et d'un individualisme accusé. (Filteau, Civilisation catholique, p. 27s.)

Filteau ici a manqué une magnifique occasion d'expliquer l'indépendance et l'individualisme par le milieu nouveau où viennent vivre les Français... Un seul manuel français se rapproche de la vérité, en montrant en parts à peu près égales l'atavisme et le milieu nouveau :

Le type ancestral français a d'ailleurs légué à son rejeton canadien plusieurs de ses caractéristiques : bravoure, politesse, bonhomie, gaîté de coeur, sens de l'hospitalité, esprit d'indépendance. Et la vie au Canada a accentué l'amour de la liberté et des grands espaces inconnus. (F.E.C., Mon pays, p. 98)

Pendant le siècle qu'a duré le gouvernement royal, Québec, les

Trois-Rivières et Montréal ne sont plus des postes de frontière; la frontière s'est déplacée vers les pays d'en haut, où explorateurs, traiteurs, missionnaires font face au problème de la survie. Cette frontière est-elle de la même façon qu'aux Etats-Unis ? Oui, selon les manuels anglais, pour lesquels les coureurs de bois et les explorateurs se valent pour ainsi dire, jouent le même rôle et sont poussés par les mêmes motifs :

Many adventurous young colonists found that they preferred life as voyageurs or coureurs-de-bois to the more prosaic existence of the habitant. (McInnis, North American Nations, p. 16)

Les auteurs français ne partagent pas l'indulgence de leurs confrères à l'égard des "aventuriers" : ceux-ci, selon ces manuels français, constituent un élément négatif, ce sont des êtres indésirables que la société rejette pour de bon ou jusqu'à ce qu'ils reviennent à de meilleurs sentiments; l'esprit d'aventure est condamné (Martel-Plante, Mon pays, p. 82, 128; Filteau, Civilisation catholique, p. 27 et 97; Laviolette, L'épopée canadienne, p. 116 et 125; Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France, p. 134; F.E.C., Mon pays, p. 106). Quant aux explorateurs et aux missionnaires, ce ne sont nullement des agents indépendants, mais des envoyés officiels qui remplissent une mission bien précise qui n'a rien à voir avec l'esprit d'aventure.

Pour qu'il eût pu se produire ce mouvement massif vers les régions non-organisées (comme cela s'est produit aux Etats-Unis), il eût fallu un excédent de population, il eût fallu aussi que les institutions de la Nouvelle-France n'empêchent pas le peuplement de s'organiser d'une façon indépendante. Les auteurs français sont heureux que cela ne se soit pas produit, alors que les auteurs anglais le regrettent. Les uns et les autres sont d'accord pour reconnaître que le phénomène de la frontière, l'appel de l'aventure et de l'indépendance n'ont pas contribué au développement de la Nouvelle-France et ont plutôt été à son détriment (Martel-Plante, Mon pays, p. 82; Careless, A History of Challenge, p. 60).

Pourtant, la frontière a joué son rôle, puisque la vie de pionnier a duré pendant une bonne partie du régime français; on retrouve chez les "habitants" les traits des hommes de frontière. Les auteurs le reconnaissent, comme ils reconnaissent qu'il s'est développé une culture autonome. Là où ils ne sont plus d'accord, c'est lorsqu'ils étudient les effets de ce phénomène sur les institutions ou sur la forme de gouvernement. Pour les manuels anglais, le fait de la frontière est la cause principale de la libéralisation du régime seigneurial (Ballantyne, Canada's Story, I : 106; Careless, A History of Challenge, p. 63), alors que, pour certains auteurs français, c'est à cause d'un système libéral de gouvernement que les Canadiens ont développé leur esprit d'indépendance et d'égalité sociale (Martel-Plante, Mon pays, p. 145; Filteau, Civilisation ca-

tholique, p. 86-88); et Filteau va plus loin : si l'arbitraire royal a diminué, c'est par le bon plaisir du roi et non à la suite de réclamations faites par des gens animés par l'esprit de frontière (ibid., p. 84s.) Ce manuel nous ménage une surprise : le milieu a exercé une influence sur les colons, mais une influence tout opposée à celle que l'on attend, la frontière a fait se ranger les gens :

Les précautions prises par les recruteurs ne purent toutefois empêcher le passage au Canada de quelques indésirables. L'atmosphère du pays agit heureusement sur plusieurs qui se rangèrent. Quant aux réfractaires, ils furent forcés de rentrer en France, ou bien ils se perdirent au milieu des nations indiennes. (Filteau, op. cit., p. 27)

Ou bien quand on accepte que la frontière ait exercé une influence, c'est pour affirmer qu'elle a amené l'éclosion d'une société héroïque, surhumaine, qui doit servir d'exemple aux Canadiens français d'aujourd'hui (F.E.C., Mon pays, p. 98).

b) l'aventure aux 19^e et 20^e siècles

Aux Etats-Unis, selon les historiens, la frontière s'est déplacée à chaque génération. Au Canada, il faut attendre le début du 19^e siècle pour retrouver un climat de frontière comparable à celui de la Nouvelle-France : celui de l'établissement du Haut-Canada.

Certes, ce climat n'est pas tout à fait celui de l'Ouest américain :

les Indiens ne constituent plus un risque, il existe un gouvernement établi et l'immigration est encouragée et dirigée par ce gouvernement. Pourtant, même si on a dépassé le stade des explorations, il y a la "frontière" avec ses conditions de vie primitives, son isolement social, son influx d'immigrants en quête de meilleures conditions ou à la recherche de terres à meilleur compte. En tout cas, c'est la situation que décrivent les manuels anglais (Careless, A History of Challenge, p. 113 et 160; McInnis, North American Nations, p. 239-241; Blakeley, Nova Scotia, ch. XV et XVI; Ballantyne, Canada's Story, p. 61-66). A ce point de vue du genre de vie, les "frontières" canadiennes et américaines se ressemblent.

Toutefois, les manuels anglais n'insistent pas tellement sur l'influence de cette frontière sur le tempérament des habitants : ils se contentent de relever quelques aspects culturels et religieux. Ils sont plus abondants quand ils considèrent l'influence de cette vie de frontière sur les institutions : cette vie de frontière a un lien direct avec les réclamations d'autonomie et l'effort de démocratisation des institutions :

Even if people like the Moodies had been able to recreate a miniature Britain in Upper Canada, this kind of Upper Canada would not have lasted long. In the first place, Upper Canada received many American settlers who believed that all men were socially equal [...] Upper Canada was a wilderness. It would have been impossible to transplant one in the other. Upper Canadians — no matter where they had come from — had to carve a new way of life out of the forest. Under

these conditions, a man's muscle and his willingness to work meant much more than background and education [...] Naturally they thought much about how taxes should be collected, how money could be obtained to build roads and canals, and how lands should be granted. (Ballantyne, Canada's Story, p. 66s.)

Out of the pioneer age there came a growing self-conscious spirit, impatient of outside direction, that turned itself towards the goal of self-government for British North America. (Careless, A History of Challenge, p. 163) [...] Yet the people of the advancing colonies, becoming conscious of their power, and generally living a life of equality in the wide, free countryside, objected more and more to this rule by their "betters!" Influenced by American democracy and by the rising British reform movement, they began to seek a larger share for themselves in the affairs of government. [...] They were not [in the Maritimes] the yeasty ferment of the frontier as strong within them. [ibid., p. 167 et p. 183]

The heritage of British political ideas and institutions had to be adapted to the North American environment in which the pioneer communities were taking shape. Proximity to the United States, a country which had developed under similar conditions, meant that American political ideas and methods made a considerable impression on Canada, and this was especially true during the era of Jacksonian democracy [...] These factors had a direct bearing on political struggles in the various provinces, as different groups sought power in order to control policy and safeguard their own interests. Usually the struggle ended as a contest between the legislature and the executive. [McInnis, North American Nations, p. 259]

Or les deux seuls manuels français à décrire l'histoire politique du Haut-Canada, ont observé les événements par l'autre bout de la lunette. Pour eux, le conflit a son point de départ à la Chambre législative et non dans le peuple; ils ne font aucune différence entre les divers

groupes d'habitants de l'Ontario, ils ne discernent même pas de différence entre les deux mouvements réformistes du Haut-Canada et du Bas-Canada : "Les mêmes causes de malaise, quant aux rapports entre la Chambre élue et le représentant de la couronne britannique, existaient au Haut-Canada et au Bas-Canada" [F.E.C., Mon pays, p. 195; Martel-Plante, Mon pays, p. 201, 203, 224, 225, 236). Une fois de plus, ils se contentent d'interpréter par des termes qui leur sont familiers, une situation qu'ils connaissent mal.

Ajoutons que dans les manuels anglais, la "frontière" de l'Ontario a plus d'importance que celle de l'Ouest; ainsi, l'affaire Riel, qui pourtant couvre toujours un grand nombre de pages, n'est jamais exposée comme une manifestation de l'esprit de frontière : ce qui est, pour le moins, surprenant; peut-être les auteurs se laissent-ils aveugler par d'autres aspects qui leur tiennent plus à coeur. En général, la frontière des Prairies ou même la frontière minière n'apparaît dans les récits que comme un élément du progrès économique de l'époque Laurier.

De même la frontière moderne du nord canadien est plutôt, elle aussi, présentée comme une frontière uniquement à caractère économique (Saywell, Modern Era, p. 303; Rogers, Canada in the World Today, p. 199). Cela se comprend, étant donné le dirigisme économique et gouvernemental qui anime le développement du nord, et vu le peu d'intérêt que manifeste la majorité de la population à l'égard de la colonisation

démocratiques, ainsi que du sens national. Les manuels français, au contraire, se méfient de l'individualisme débridé et rejettent tout un aspect de la vie de pionnier; ce qu'ils appellent vie héroïque n'est pas lié exclusivement aux conditions et aux circonstances. Surtout, pour eux, ce que les Anglais appellent "grass-root democracy" n'existe pas : la démocratie est un don qui vient d'en-haut... Enfin, nous sommes assez surpris du peu d'importance que les manuels en général donnent à cette idée de frontière; elle pourrait être exploitée beaucoup plus et avec profit : par exemple, elle permettrait une analyse plus objective de plusieurs épisodes de l'histoire canadienne et comme l'esprit d'aventure, la lutte pour la survie ont joué à tous les moments de cette histoire, peut-être pourrait-on trouver là le thème fondamental qui rendrait acceptable aux Canadiens français comme aux Canadiens anglais un même livre d'histoire.

LES PREOCCUPATIONS RELIGIEUSES

Le mot religion sous-entend une idée de lien, de communication entre l'homme et une personne divine. Cette communication a lieu dans les deux sens : de l'homme à Dieu, par la prière et les actions religieuses; de Dieu à l'homme : nous avons alors les événements providentiels.

Les actions religieuses sont mentionnées dans tous les manuels, mais les auteurs ne leur donnent pas tous la même portée. Dans les

manuels anglais, il s'agit simplement d'actes individuels (d'ailleurs rapidement décrits) qui sont admirables en eux-mêmes, mais qui n'engagent que ceux qui les ont posés :

But the missionaries knew that God did not judge their work by whether or not it succeeded. They offered up their sufferings to their Master. The Martyrs gave themselves to Christ, lived in Christ, and died for Christ. (Ballantyne, Canada's Story, I : p. 73)

Ces actes n'ont pas d'autre conséquence qu'une récompense spirituelle dans l'autre monde. Careless en étend quelque peu la portée, mais son point de vue demeure encore sur le plan humain :

Yet [...] the courageous example of the men who had worked for the glory of God remained to strengthen the colony in its struggle for survival. (A History of Challenge, p. 44)

Les manuels français, au contraire, non seulement se complaisent en la description de ces actes religieux, mais voient en eux le prix qu'il faut payer pour obtenir le succès des établissements, le don généreux de ces ancêtres qui ont assuré l'existence du Canada à travers les âges, don qui est comme une dette dont sont responsables les Canadiens d'aujourd'hui :

Chaque goutte de leur sang est une semence dont les fruits ont mûri tout au long de notre histoire. La grâce méritée par les missionnaires ne connaît ni le

temps, ni l'espace; l'historien doit témoigner de son existence. (Martel-Plante, Mon pays, p. 41; voir aussi p. 43s ; Filteau, Civilisation catholique, p. 67; F.E.C., Mon pays, p. 48, 304)

a) le moteur Providence

Cette conception se fonde sur la croyance que Dieu prend une part active dans les affaires humaines, qu'il récompense et punit en ce monde, qu'il préside personnellement à l'organisation des choses. Cette croyance, nulle part exprimée dans les manuels anglais, apparaît partout dans les manuels français, et sous différentes formes.

Outre les miracles effectués par les individus (Laviolette, L'épopée canadienne, p. 26 et 28; Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France, p. 15), il y a cette protection particulière que Dieu accorde au Canada français :

Si le Canada a pu se développer en dépit de l'opposition des trafiquants, il le doit à une protection spéciale de la Providence sans doute, mais aussi aux prières, aux sacrifices et à la vie héroïque des pionniers. (F.E.C., Mon pays, p. 48)

Or la même Providence qui a déjà permis la rencontre de messieurs de la Dauversière et Olier, envoie aussi le conducteur désiré : Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve. (Laviolette, L'épopée canadienne, p. 33) (1)

1. Voir aussi ibid., p. 12, 31 et 48; Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France, p. 102.

Cette protection de la Providence s'étend aussi aux engagements militaires :

Jeanne le Ber, la recluse, ranima les courages en disant : "Nous ne devons rien craindre : la très sainte Vierge aura soin de ce pays, car elle en est la gardienne".

De sa meilleure main, Jeanne écrivit sur l'étendard de Ville-Marie, qu'un soldat devait porter en tête du bataillon : "Nos ennemis mettent toute leur confiance dans leurs armes, mais nous mettons la nôtre au nom de la Reine des Anges, que nous invoquons. Elle sera terrible comme une armée rangée en bataille; sous sa protection, nous espérons vaincre nos ennemis."

Or, une nuit que la flotte de Walker n'était plus qu'à cinq cents milles de Québec, le vent s'abattit soudainement sur elle, avec une telle violence que vingt navires s'écrasèrent avec un bruit sinistre sur les récifs de l'Ile-aux-Oeufs : et [...] la flotte de Walker se perdait corps et bien ! (Laviolette, L'épopée canadienne, p. 100s.) (2)

L'objet de cette protection est de permettre au Canada d'accomplir sa "mission providentielle" (Filteau, Civilisation catholique, p. 45 et 469).

Toutefois, même dans les manuels français, ces interventions directes de la Providence demeurent rares et, surtout au niveau secondaire, on fait agir Dieu par un intermédiaire, ce qui le représente sur terre,

2. Voir aussi Laviolette, op. cit., p. 159 et 168; Martel-Plante, Mon pays, p. 107.

l'Eglise. C'est évidemment l'Eglise catholique que nous voulons dire ici, car nulle part, dans les manuels français, on n'attribue aux Eglises protestantes le rôle semblable d'intermédiaire entre Dieu et l'homme...

b) l'importance de l'Eglise

Tous les manuels se préoccupent du rôle des sociétés religieuses, mais c'est l'Eglise catholique qui détient la première place dans ces préoccupations.

A l'exception de celui de Blakeley, tous les manuels anglais parlent de la participation de l'Eglise catholique à la colonisation et au développement de la Nouvelle-France. Ils mettent, cependant, l'accent sur les services rendus à la société : recrutement des colons, services médicaux, ministère spirituel, soutien moral et social, activité de charité (Ballantyne, Canada's Story, I : p. 59; Rogers, Canada in the World Today, p. 107, 114; Brown, The Story of Canada, p. 56; McNinnis, North American Nations, p. 15 et 20; Careless, A History of Challenge, p. 41, 43 et 67). Dans ce concert de louanges, on entend quelques notes discordantes : les missionnaires et les marchands de fourrures sont de "poor partners" (Rogers, Canada in the World Today, p. 105); sur l'exclusion des huguenots, les opinions paraissent partagées :

In Champlain's day, the King of France had forbidden any Protestants to go to New France. Conse-

quently, the colony avoided religious strife which would have sapped its strength. However, the policy had a serious drawback in that it hindered the colony's growth. The English colonies in America would never have grown so rapidly but for the large numbers of Puritans who left England for reasons of religion. (Rogers, op. cit., p. 113)

But the earnestly Catholic Champlain had urged that the new land be kept free from heresy, and the king's minister, Cardinal Richelieu, had listened. He wanted no such difficulties with Huguenots in New France as the crown was facing in Old. (Careless, A History of Challenge, p. 64)

Ce qui distingue les manuels français, c'est surtout l'espace qu'ils accordent aux contributions positives de l'Eglise et la thèse qui voit entre l'Eglise et les colons une association nécessairement heureuse. Le thème principal, central est la conquête pacifique, "par la croix et la charrue" (F.E.C., Mon pays, p. 15). Tout le développement de la Nouvelle-France se résume en ces quelques mots; ce que deux commentateurs illustrent parfaitement :

Une grande institution se détache en plein relief sur le tableau de l'histoire du Canada : c'est l'Eglise de Rome. Plus encore que la puissance royale, elle a modelé le caractère et préparé les destinées de cette colonie. Elle a été sa nourrice et pour tout dire sa mère". Ce jugement de l'historien Parkman est vrai (3) et pour les débuts mêmes de la colonie. (Martel-Plante, Mon pays, p. 38)

-
3. Technique habile qui consiste à se faire applaudir par ses propres adversaires.

La modeste et indispensable chapelle, sans laquelle aucun essai de colonisation ne peut prospérer. (Filteau, Civilisation catholique, p. 79). Voir aussi, dans la même veine : ibid., p. 14, 15, 67; Martel-Plante, Mon pays, p. 39; Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France, p. 45.

Les manuels français ne s'arrêtent pas à discuter de l'exclusivisme religieux : Mon pays, de Martel-Plante, ne fait tout juste que mentionner, en passant, l'exclusion des huguenots, sans appuyer (p. 33); ou d'autres ne font à cette affaire qu'une allusion indirecte, lorsqu'ils insistent sur la nécessité de l'unité religieuse dans la colonie, unité qui faisait "la force du peuple canadien" (Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France, p. 183; Martel-Plante, Mon pays, p. 85).

On prend vigoureusement la part de l'Eglise quand elle intervient dans la traite de l'eau-de-vie. Les auteurs trouvent des arguments moraux qui vont au-delà des simples considérations humaines :

[Mgr de Laval] doit parfois se montrer énergique. C'est ainsi qu'il entre en lutte contre le gouverneur quand celui-ci permet la vente de l'eau-de-vie aux Indiens. Rien ne le fera hésiter à accomplir son devoir : le bien spirituel de ses ouailles le préoccupe plus que les intérêts financiers ou politiques des marchands et des administrateurs. (F.E.C., Mon pays, p. 54)

Ou bien l'on recourt à des arguments d'ordre psychologique et économique :

Pendant l'occupation du pays, de 1629 à 1632, les commerçants anglais avaient introduit l'usage de l'eau-de-vie en échange des fourrures. Les trafiqueurs français ont maintenu et aggravé ce commerce infâme. Avaugour, Talon, Frontenac soutenaient qu'il était impossible d'interdire absolument ce trafic; que d'ailleurs il était nécessaire au commerce [...] nécessaire au progrès de la colonisation [...] A ces motifs ou prétextes, l'évêque répondait : a-t-on le droit de sacrifier pour un intérêt matériel même légitime le salut des âmes, de violer la loi naturelle et la loi divine ? [...] Le commerce des fourrures était possible sans eau-de-vie. Les Anglais n'avaient-ils pas du reste proposé aux Français d'interdire la vente des boissons enivrantes et adopté même une ordonnance prohibant ce commerce ? Bien loin de favoriser le progrès de la colonie, le trafic de l'alcool décimait les naissances et corrompait les mœurs publiques. Que pouvait la raison contre l'intérêt ? (Martel-Plante, Mon pays, p. 86s.)

Les manuels français mettent en opposition le commerce des fourrures et l'idéal missionnaire. Certains tentent de subordonner le premier au second :

Nos pères prenaient possession du sol en fixant une croix sur la cabane-chapelle. Sans doute, s'occupaient-ils du trafic des fourrures, puisqu'il fallait bien amasser quelque argent pour subvenir aux besoins de la maisonnée. Mais ce qu'ils ambitionnaient, par dessus tout, c'était d'accompagner le prêtre, messenger de la bonne nouvelle et planteur de croix. (Laviolette, L'épopée canadienne, p. 321; voir aussi Filteau, Civilisation catholique, p. 15)

Un manuel se refuse à accepter que les marchands de fourrures puissent être des collaborateurs, en ce domaine :

Le seul instinct de ces marchands a été l'appât du gain, leur seul objectif, l'exploitation commerciale [...] Champlain, au contraire, rêvait de "provi-gner une Nouvelle France" en Amérique, de "faire fleurir les lis de France" au Canada. A ses yeux, le salut d'une âme valait mieux que la conquête d'un empire. Comment, avec des sentiments et des vues aussi opposées, aboutir à l'unité d'action ? (Martel-Plante, Mon pays, p. 21)

Et ce même manuel estime que la seule solution est d'abandonner le commerce des fourrures et de s'adonner à une autre activité qui se prête mieux à l'idéal religieux et colonisateur :

Les coureurs de bois sont autant d'hommes perdus, pour les travaux de la colonisation. Il y a là de l'énergie gaspillée. Au lieu de défricher plus de terres, trop de jeunes gens s'adonnent au commerce des fourrures. Ensorcelés par l'aventure, ils lâcheront la proie pour l'ombre, sacrifiant à un gain facile mais éphémère, une fructueuse carrière de laboureurs. (Martel-Plante, Mon pays, p. 82)

c) un rôle omniprésent

Le rôle de l'Eglise, qui s'exerce sur la vie quotidienne des colons, sur leur culture et sur leur éducation, est considérable. Parmi les auteurs de manuels anglais, Careless est le seul qui s'arrête longuement à ce rôle (chapitre 6), et il montre comment ce rôle a affecté le comportement du Canadien français :

Yet the ignorance among the masses was no worse than in many other countries of the age. And certainly

the Church laboured hard to reduce it. Religious orders sought to establish schools as well as missions and hospitals, and several famous schools were founded that still endure. The names of Mother Marie de l'Incarnation and Marguerite Bourgeoys, two great nuns who worked to educate young girls, will never be forgotten in Quebec. The teaching provided, however, was largely religious or classical, and the lore of Greece and Rome did not filter down to the ordinary habitant. Still, this was the usual form of education in the seventeenth and eighteenth centuries, and there was no belief in that time in general popular education.

Hence ignorance in New France did not follow from the Church's control of education. The nature of that education, however, theoretical and classical rather practical or scientific, remained firmly fixed in French Canada, to affect the thinking and outlook of its people for centuries thereafter. (A History of Challenge, p. 66)

Les autres manuels anglais non-catholiques négligent tout à fait la vie religieuse des habitants de la Nouvelle-France; quand Nova Scotia de Blakeley et The Story of Canada de Brown consacrent un chapitre à l'étude du genre de vie des Canadiens français, ils ne trouvent rien à dire de l'activité religieuse (voir chap. 7 de Blakeley et chap. 6 de Brown). Quant au manuel catholique, Canada's Story de Ballantyne, il se contente de parler de la paroisse comme centre communautaire et social (vol. I : p. 159, 209 et 210; vol. II : p. 140).

Le climat des manuels français est bien différent... Les manuels des Frères nous montrent que l'atmosphère religieuse pénètre toute la vie des colons et nous donnent de longues descriptions des processions,

bénédiction, fêtes et autres cérémonies qui ponctuaient la vie des pionniers. Chez Filteau et Martel-Plante, c'est l'aspect paroissial de cette vie qui prédomine sur tout autre, même sur l'aspect familial (bien que celle-ci apparaisse comme une institution dont l'objectif est principalement religieux). En tout cas, nous voyons surgir une nouvelle trinité : la paroisse, la famille et l'école (Martel-Plante, Mon pays, p. 89; Filteau, Civilisation catholique, p. 64, 73, 75). Et l'Eglise peut même porter à son compte le développement culturel du pays (Martel-Plante, op. cit., p. 140; Filteau, op. cit., ch. VII); et ces deux manuels se félicitent de voir cette influence de l'Eglise se continuer jusqu'à nos jours.

Le rôle de l'Eglise va plus loin : il intervient dans la politique et dans le gouvernement. Problème difficile que celui-là. Il se trouve qu'au siècle où nous vivons, le système de gouvernement est fondé sur l'idéal démocratique et qu'une des exigences de cet idéal est la séparation de l'Eglise et de l'Etat; ce qui signifie que les domaines de chacun sont totalement séparés et délimités par les lois civiles. Or le Canada a été fondé à une époque où le domaine civil et le domaine religieux se compénétraient. La séparation est un phénomène récent, qui n'est pas encore universellement accepté. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il y ait divergences dans les manuels. Ceux-ci s'arrêtent parfois à discuter de ce problème d'une façon strictement théorique. Pour Canada's Story de Ballantyne, l'autorité réside en Dieu, mais est déléguée aux hommes :

Although God is the final authority for all things, He sometimes entrusts His authority to men. Thus the Church exercises God's authority in all matters concerning faith and morals, and parents exercise God's authority over their children in the home [...]. There is one kind of authority called political authority. You know that people do not normally live shut off from other people. They live together and form what is called a society or state. And you see that there must be some way of deciding who should exercise God's authority in each group. (vol. II : p. 55-57)

A ce modèle, dans lequel la séparation des domaines est bien nette, Filteau en oppose un autre, celui du moyen âge (une société qui collabore en tout avec l'Eglise, et cette dernière a autorité sur les peuples et sur les rois), et son enthousiasme, qui va jusqu'à écrire que nous bénéficions encore de ce modèle, nous laisse rêveur :

C'est [Charlemagne] qui créa le système politique du moyen âge. Ce système consistait dans la réunion de tous les peuples en une grande famille collaborant avec l'Eglise, sous la direction du souverain pontife, vicaire du Christ, qui exerçait l'autorité sur les peuples et les rois. Rome était le centre de cette société et le Saint-Siège était le tribunal suprême qui devait arbitrer les différences [...] Avec eux, [nos ancêtres] apportèrent en notre pays, l'héritage de civilisation chrétienne du Vieux Monde, dont nous bénéficions encore. (Filteau, L'héritage du vieux monde, p. 163 et 421)

Il ne fait doute, en tout cas, pour personne que l'Eglise au Canada s'est largement ingérée dans ce que nous appelons aujourd'hui le domaine civil. Le manuel de Careless est peut-être le manuel anglais qui décrit

cette ingérence avec la plus énergique clarté :

The English colonist wanted not only to share in deciding what his government should do, he insisted on deciding what he himself should do in his daily affairs. The French colonist found the government and the Church constantly trying to make such decisions for him [...]

Its catholicism was more devout and the power of the Church greater than in old France [...]. Thanks both to the energy and determination of the religious leaders, and to their early hold in New France, the Church came to occupy a place of great authority in the colony. Much of that authority was unquestioned [...] Laval, the Jesuit's ally, bishop in New France from 1659 to 1688, maintained the dominant place of the Church even when strong royal government was introduced. Far from letting the Church fall under the power of the state, he insisted on a large share in shaping policies of government [...] The Church there turned its eyes only to Rome, and maintained considerable influence over policies of government. French Canada became and remained an ultramontane citadel. After Laval, quarrels continued in the government of the colony as the claims of church and state to control clashed repeatedly. By the eighteenth century a compromise was gradually reached. In fact, the Church ceased to press for as much influence in state affairs. (A History of Challenge, 64s.; voir aussi les p. 42s. où Careless développe le thème de la domination des Jésuites).

Les manuels français reconnaissent cette influence de l'Eglise sur le gouvernement, mais ils en font d'abord une affaire de rivalité, comme si c'était à qui, de l'Eglise ou de l'Etat, dominerait l'autre. Ce qui les amène à soutenir qu'il appartient à l'Eglise de maintenir son indépendance vis-à-vis le gouvernement :

Mgr de Laval luttait aussi contre les gouverneurs pour maintenir son rang dans le Conseil. Il n'y avait pas là qu'une futile dispute de préséance et de protocole [...] En même temps qu'il sauvegardait son indépendance vis-à-vis du pouvoir civil, le prélat défendait les droits supérieurs de l'intérêt public. (Martel-Plante, Mon pays, p. 87; voir aussi les p. 136, 137 et 271)

L'auteur de ce manuel ne se demande pas comment Mgr de Laval détenait un siège au Conseil : il nous le montre seulement en train de protéger son siège...

Chez Filteau, l'Eglise est toujours en position de défense :

[Mgr de Laval] sut encore déjouer habilement les tentatives des autorités civiles qui désiraient restreindre son autorité [...] Il put ainsi préserver son Eglise des aventures du gallicanisme. (Civilisation catholique, p. 46; voir aussi p. 71).

Le césarisme, l'exercice de la suprématie royale sur les questions religieuses inscrit au traité de Paris, n'est qu'un héritage du gallicanisme [...] Dès les débuts du régime anglais, les gouverneurs essayèrent d'intervenir dans les détails de l'administration religieuse [...] Mgr Briand se montra inflexible [...] Les attaques se renouvelèrent à maintes reprises par la suite. Assez accommodants sur d'autres points, nos évêques résistèrent catégoriquement à une telle ingérence. (ibid., p. 203s.)

Après avoir ainsi démontré que l'Eglise n'use de son influence que pour se défendre, les auteurs français exposent que cette influence a toujours été bienfaisante :

Leur prestige [celui des Jésuites] a été qualifié de théocratie. Ce fut à tort, car les Jésuites n'ont jamais été les maîtres politiques de la Nouvelle-France. Parlons plutôt d'influence, remarquons qu'elle fut grande et ajoutons qu'elle fut bienfaisante. Trois personnages synthétisent cette période de l'enracinement français en Amérique : le marchand, le gentilhomme, l'apôtre. Le plus désintéressé, le plus clairvoyant, ce fut l'apôtre. (Martel-Plante, Mon pays, p. 39; voir aussi p. 132s.; et Filteau, op. cit., p. 46 et 67)

N'oublions pas, toutefois, qu'à partir de la conquête, les Eglises non-catholiques ont été à même d'exercer leur influence. Les manuels, anglais et français, ne l'ignorent pas, mais ils n'accordent pas autant d'importance à cette influence qu'à celle de l'Eglise catholique. Peut-être est-ce dû à l'absence, chez les non-catholiques, d'un organisme unique et centralisé, et aussi à des rivalités souvent sérieuses entre ces divers groupes de non-catholiques; le seul mouvement protestant qui puisse, sauf erreur, se comparer à l'Eglise catholique est l'Orange Protestantism.

d) l'Eglise et l'éducation

Selon les manuels, dans quel sens ces Eglises, catholique et autres, ont-elles exercé leur influence ? Tout d'abord, elles ont voulu, par l'école confessionnelle, s'assurer "le contrôle des esprits". C'est l'expression qu'on emploie dans l'un et l'autre camp, mais, bien entendu, pour l'appliquer au camp opposé :

The Church also exercised power over men's mind through controlling teaching and the institutions of learning [...] The Church, moreover, carefully censored thought and reading for laymen, and no newspaper or other organs of public opinion developed. Once more this air of quiet and obedience to authority was very different from the free and lively climate of the English colonies to the south. (Careless, A History of Challenge, p. 65s.)

Encore ici, selon Martel-Plante, l'Eglise catholique, qui cherche à garder son contrôle sur l'éducation, doit se défendre contre une autre Eglise qui pourrait le lui enlever :

Au contrôle de l'esprit. Pour parvenir à ses fins assimilatrices, Londres comprit l'importance de contrôler l'éducation. On peut lire dans les instructions à Murray : "Et afin de parvenir à établir l'Eglise anglicane [...] nous déclarons que tout l'encouragement possible soit donné à la construction d'écoles protestantes". (Martel-Plante, Mon pays, p. 183, 187)

Les manuels anglais, à caractère neutre, ne reprochent nullement aux parents catholiques de désirer des écoles confessionnelles, mais ils se retranchent derrière le principe de la majorité et dans des considérations d'ordre pratique (Rogers, Canada in the World Today, p. 184; McInnis, North American Nations, p. 314 et 335; Careless, A History of Challenge, p. 226 et 294). Etablissant une distinction entre "le clergé" et les fidèles (distinction qui est au désavantage du premier), ils s'en prennent, non au principe de l'école confessionnelle, mais aux méthodes poursuivies pour l'obtenir; par exemple, à l'occasion du problème des écoles du Manitoba :

French Catholic bishops wrote Laurier a letter, telling how he MUST change his mind or they would do everything in their power to defeat him and help Bowell. Here was a strange spectacle. What would Laurier do ? [...] The Liberal leader said that he was loyal to his religion. But must he obey the bishops, he asked, when they told him what to do in Parliament ? He knew how angry the bishops would be if he did not obey. Yet, with splendid courage and patriotism, he gave the answer he thought best for the country. No ! he declared, as leader of a party including both Protestants and Catholics, English and French, he would do only what could be approved "by all men who love justice, freedom, and tolerance". (Rogers, Canada in the World Today, p. 184)

Once more the Quebec clergy threw their influence behind the Conservatives on whom they relied to take federal action in support of their demands and warned the faithful against the sin of voting Liberal [...] [Laurier] held firmly to his policy in spite of violent clerical attacks and the electorate in Quebec stood loyally by him in defiance of clerical authority. (McInnis, North American Nations, p. 314; voir aussi Careless, A History of Challenge, p. 294)

McInnis accuse surtout le clergé catholique de "want their cake and eat it too", de défendre les droits provinciaux en matière d'éducation au Québec et de soutenir le droit fédéral d'intervention dans les autres provinces, quand cela fait l'affaire (McInnis, op. cit., p. 309s.)

Les manuels anglais qui se préoccupent des questions scolaires (4), se limitent à celles des écoles du Manitoba ou à celles de l'Ontario lors

4. Les manuels anglais qui suivent ne s'en préoccupent pas : Saywell Modern Era; Blakeley, Nova Scotia; Hamilton, Pirates; Brown, The Story of Canada.

de la guerre 1914-1918. Par contre, dans les manuels français, cette question des écoles reparait à tout moment.

Les manuels du niveau primaire traitent surtout de la création de nouvelles écoles et de l'expansion de l'éducation catholique dans l'Ouest : ils mettent l'accent sur des réalisations positives, et laissent tout à fait de côté l'atmosphère conflit (F.E.C., Mon pays, p. 218; il en est de même dans Laviolette, L'épopée canadienne). Ceux du niveau secondaire font état de ce conflit. On y trouve toute la chronique de la lutte pour l'école confessionnelle, depuis l'Institution royale jusqu'au danger que présente de nos jours l'école neutre, et s'en prennent même aux études faites à l'étranger :

Un moment distraite, la Chambre vota ce Bill [de 1801]. Puis, sous l'impulsion du clergé, elle s'employa à réparer son erreur [...] Une nouvelle tentative d'assimilation par l'école marque les débuts de l'Union; encore une fois, la vigilance du clergé dissipe le danger. (Martel-Plante, Mon pays, p. 280)

Aussi, les étudiants, qui vont chercher un perfectionnement dans les universités étrangères, souvent reviennent au pays avec un accent exotique (5), une mentalité de déracinés, quand ils n'affichent pas du mépris pour leur propre culture. (ibid., p. 399).

Et Filteau est prêt à sonner le glas de l'intelligence : "Les Canadiens préfèrent l'ignorance à l'apostasie" (Filteau, Civilisation catholique, p. 229s.).

5. Les auteurs veulent sans doute faire allusion à cet "accent exotique" du français de France.

Un manuel catholique anglais (Ballantyne, Canada's Story, II : 187-189) s'est donné la peine d'aller au fond des choses; on se rappelle, du reste, que c'est ce même manuel qui avait pris un soin judicieux de discuter des domaines respectifs de l'autorité civile et de l'autorité religieuse. En terminant cette question des écoles confessionnelles, nous n'avons pu résister au plaisir de citer un large extrait de ce manuel : on y retrouve la même ouverture d'esprit que dans la discussion des relations Eglise-Etat.

Until the 19th century, most Christians everywhere [...] would have agreed that governments should have little to do with education, other than to assist parents and the Church to do their work.

As you will remember, the task of providing schools in New France before the conquest had been left almost entirely to the priests and nuns : the Church. This worked well in New France as long as it remained French and Catholic, and as long as most people took no part in choosing those who were to govern them. But by the 19th century, much had changed : New France had become part of a New Canada; Canada had people who were Catholic and Protestant, French and English. Later, many people arrived who were neither French nor English. Canadians had obtained [...] the right to choose government representatives with real power. The Canadian French could hardly be expected to give up the kind of schools they had had in New France. But the Canadian English Protestants had other ideas about education. They could hardly be expected to want the Roman Catholic Church to share in the education of their children. Many of them first wanted to give the task to their own churches, but their churches were so divided that before long most thought it better to hand over this work entirely to the governments in the various provinces.

The idea of having the provincial governments provide schools fitted very well with other increasingly popular ideas : schools should train people to make wise choices of people to represent them; and schools should be used to train the several waves of immigrants to Ontario and the West so that they could become "Canadians". As you can see, the ideas of many Canadian English Protestants began to differ from those of the Canadian French and English Catholics.

e) la survivance religieuse

Cette influence puissante que l'Eglise catholique a manifestée dans ses relations avec l'Etat, elle l'exerce évidemment aussi pour assurer sa propre survivance. C'est là un aspect que les manuels anglais laissent tout à fait de côté; pour eux, la survivance du catholicisme au Canada est simplement assurée par les lois anglaises comme par l'idéal religieux des Anglais protestants :

Canada today is a monument to Cartier's passionate belief that under the British flag, the French Canadian would have the greatest possible freedom of language, religion and customs. (Rogers, Canada in the World Today, p. 160)

The Catholic Church in Quebec became a body backed by the State. (Careless, A History of Challenge, p. 103; voir aussi, p. 297; et Brown, The Story of Canada, p. 341)

C'est aussi à peu près ce que pensent deux manuels catholiques, l'un de langue anglaise (Ballantyne, Canada's Story, II, p. 13s.) et l'autre de langue française (F.E.C., Mon pays, p. 152).

Les manuels de Martel-Plante et de Filteau ont une vue différente de cette survivance. Pour eux, par exemple, la succession épiscopale, une des premières questions importantes à se poser au début du régime anglais, est une affaire de vie ou de mort pour l'Eglise catholique (Filteau, Civilisation catholique, p. 147-149 et 189; Martel-Plante, Mon pays, p. 183-185). Et tout aussi dangereux apparaît la baisse de niveau que subit la ferveur religieuse, à cette époque :

L'Eglise canadienne, sans évêque de 1760 à 1766, passait un moment difficile : le nombre des prêtres diminue subitement, les communautés religieuses d'homme ne sont pas reconnues et n'ont plus le droit de se recruter, l'apostasie de deux religieux déconcerte la population et les mariages mixtes se multiplient depuis l'automne de 1759. Enfin, l'unité religieuse a été rompue et les erreurs pernicieuses des philosophes français circulent en certains milieux. (Martel-Plante, Mon pays, p. 185)

On comprend alors que tous les manuels français s'étendent à plaisir sur le renouveau religieux du milieu du 19^e siècle (rôle de Mgr Bourget, réveil missionnaire, établissement de retraites religieuses), au point de lui consacrer une part plus importante qu'à tout autre problème de cette période. Toutefois, cette recrudescence de la force de l'Eglise mérite d'être étudiée (et les manuels anglais, qui n'en parlent pas, ont tort), car elle eut des répercussions importantes sur l'histoire politique. Rappelons, par exemple, la condamnation de Papineau, pour des raisons surtout d'ordre religieux :

Le clergé n'avait pas longtemps tardé à embrasser la cause des Patriotes. Mgr Plessis témoignait à Papineau, en 1823, son admiration et son appui moral [...] Papineau montra par la suite que son patriotisme n'était pas pur de tout alliage : il s'y mêlait des doctrines fausses, de violentes passions. Aussi, l'enthousiasme du clergé à son égard se refroidit graduellement et devint une antipathie déclarée, pour plusieurs raisons, notamment à cause du bill des Fabriques, que Papineau fit voter en 1832. (Martel-Plante, Mon pays, p. 243)

Ce n'est qu'un exemple d'une longue série d'interventions de l'Eglise dans un sens conservateur et partisan de l'autorité, contre des éléments indépendants et progressifs.

Les manuels anglais, en général, ont remarqué cette opposition d'extrême-droite, mais, malgré les armes qu'elle pouvait leur fournir, ils en parlent avec une certaine modération :

The battle of Papacy against modern liberal ideas [...] was waged by the Quebec clergy with particular intensity [...] Some of their activities went too far even for Rome, which stepped in to impose a greater moderation [...]

The rationalism of French thought in the eighteenth century, the anti-religious aspects of the French Revolution, the element of atheism in nineteenth-century radicalism, were all looked on askance by the leaders of French Canada. The Roman Catholic church especially was opposed to these disturbing ideas and tried to set up barriers that would shield French Canada from modern intellectual trends. (McInnis, North American Nations, p. 309, 387s. ; voir aussi Careless, A History of Challenge, p. 297; et Saywell, Modern Era, p. 88 et 198)

On ajoute, dans les manuels anglais, qu'à chaque conflit qui survient entre les idées modernes et le clergé, la population s'écarte du clergé, et celui-ci trouve sa condamnation dans sa défaite même. L'exemple le plus typique de cette situation est la victoire que Laurier remporte en 1896 :

[Laurier] sought to show that his party in Canada was not in the anti-religious, revolutionary tradition of the Liberals of Europe, but in the Christian, tolerant and moderate tradition of British Liberalism. Laurier put his faith in British political ideas of freedom and justice. His ability to set them before his fellow French Canadians did much to save his party and to give it a new lease of life in Quebec. (Careless, A History of Challenge, p. 287)

Certes, nous avons ici, chez Careless, une condamnation plutôt énergique de ce libéralisme qui vient d'Europe et une admiration totale pour celui qui vient d'Angleterre (comme si l'Angleterre n'était pas en Europe), mais, habituellement, les manuels anglais ont un ton plus modéré, quand ils parlent de libéralisme européen.

Par contre, les manuels français sont unanimes pour condamner le libéralisme sous toutes ses formes, qu'il vienne d'Europe ou d'Angleterre. Pour eux, les idées libérales sont toujours des idées subversives, pernicieuses, empoisonnées et anticléricales, qu'elles viennent de la pensée française ou de la propagande protestante (cette dernière étant à base de "libre-examen") :

De la rancoeur existe entre les différentes classes de notre société, même entre certains citoyens et le clergé. L'introduction de livres dangereux ou irréli-gieux ébranle la foi des faibles. Beaucoup de chrétiens ne fréquentent plus les sacrements. Ajoutons que depuis l'arrivée des Loyalistes la propagande protestante est considérable. (F.E.C., Mon pays, p. 211; voir aussi p. 116 et 256)

L'élite, que gangrenaient les idées libérales avancées, était plus malade encore que le peuple [...]. Les évêques avaient déjà fustigé les fautes, dénoncé les erreurs. Ils s'étaient montrés fermes à l'endroit des Patriotes, trop facilement leurrés par ces funestes théories. Mais sournoisement, le mal se propagea. (Martel-Plante, Mon pays, p. 276, voir aussi p. 252, 277, 334, 378 et 412)

Les principes subirent à leur tour un assaut bien plus subtil et bien plus dangereux par la fondation, sous Haldimand, de la bibliothèque de Québec. On y rassembla les ouvrages des philosophes français les plus pernicioeux, qui s'étaient tous employés à saper l'autorité religieuse. Plusieurs Canadiens s'y laissèrent prendre et s'abreuèrent à ces sources empoisonnées. Le mal étendit ses ravages sourdement, d'abord, puis éclata vers 1830, pour aboutir à une violente crise d'anticléricalisme dont nous aurons l'occasion de constater les effets. (Filteau, Civilisation catholique, p. 205, 228 et 277)

Cette rigueur dans la condamnation du libéralisme sous toutes ses formes, s'explique surtout par le besoin de garder le milieu homogène, afin d'assurer la survivance du groupe tout entier. Filteau se réclame du mot célèbre de Garneau : "Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes; qu'ils ne se laissent pas séduire par le brillant des nouveautés sociales et politiques ! Ils ne sont pas assez forts pour se donner carrière sur ce point". Et Filteau ajoute, bien convaincu : "A un siècle de

distance, ce mot d'ordre reste toujours d'actualité" (Civilisation catholique, p. 482). On retrouve ce même refus des idées modernes dans d'autres manuels français (Martel-Plante, Mon pays, p. 85, 185, 281; F.E.C., Mon pays, p. 151 et 153).

f) le protestantisme vu par les catholiques

Si nous voulons savoir quelle attitude adoptent les manuels en face des divers groupes religieux, nous constatons d'abord que certains manuels expriment leur neutralité par l'abstention : Nova Scotia de Blakeley, Pirates and Pathfinders de Hamilton, Modern Era de Saywell et The Story of Canada de Brown. Il n'y a guère qu'un seul manuel anglais qui s'identifie de très près à la religion protestante, en particulier avec l'anglicanisme : Canada in the World Today, de Rogers, manuel de septième année, en usage en Colombie britannique. L'histoire de l'Angleterre y est racontée comme une longue évolution qui aboutit à l'établissement du gouvernement démocratique et de la religion anglicane, fondée sur l'esprit de tolérance (p. 18, 23-28, 59, 232 et 236). Cette histoire est accompagnée d'attaques contre les catholiques et contre leurs doctrines (p. 26, 32, 61); les catholiques sont dépeints comme des conspirateurs en quête d'une revanche; l'Eglise romaine est ambitieuse et le clergé canadien montre trop d'attachement à percevoir sa dîme (p. 123).

Parmi les manuels français, il y en a deux qui s'abstiennent de tout commentaire sur les groupes protestants (Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France; et Laviolette, L'épopée canadienne : dans ce dernier, toutefois, on trouve quelques allusions qui évoque une aide mutuelle plutôt sentimentale). Le Mon pays des F.E.C. manifeste un désir très net de tolérance et de respect vis-à-vis les autres :

Il ne s'agit pas de former des surhommes, mais des Canadiens catholiques, aimant leur patrie et leur foi. Les auteurs, pour aider les maîtres à atteindre ce but, leur présentent un texte propre à éveiller le sens de l'honneur, le sens national et le sens chrétien. Ils ont cru nécessaire de donner à ces termes une interprétation large, la plus juste sans doute en l'occurrence [...] Le Christianisme est à l'échelle du monde et tissé de charité, il ne souffre ni mépris des coutumes indigènes ni bigoterie étroite. Les rapports de notre peuple avec les gens de langue anglaise proposent, en ce sens, un moyen idéal de formation. Le manuel ne voile pas les heurts historiques, mais les expose sans rancœur hargneuse, dans une atmosphère de compréhension réaliste et chrétienne. (p. 4)

Les auteurs suivent exactement cette ligne de conduite tout le long du manuel, mais ils n'ont pas poussé cet esprit de charité chrétienne jusqu'au point de nous faire connaître les protestants, encore moins de les présenter sous un jour favorable.

Il s'agit là de manuels français du niveau primaire. Ceux du niveau secondaire ont, à l'égard des protestants, une attitude beaucoup plus raide, quand elle ne devient pas agressive. Il n'y a que de voir comment,

par exemple, Filteau présente le protestantisme et ses effets. Lisons d'abord ce passage de Canada in the World Today :

As a result of these many religious differences, the English people gradually came to see that there should be freedom of religious worship for all. We may consider this principle of religious freedom another contribution of the English peoples to the progress of civilisation. Today throughout the British Empire we can find many different faiths each of which is allowed to worship as it sees fit. (p. 27)

Et voici comment Filteau s'exprime sur le même sujet, dans l'Héritage du vieux monde :

[Après le grand schisme], le doute s'était insinué dans bien des âmes et en beaucoup il avait jeté des germes d'indifférence et de rébellion. A la faveur de ces troubles, de graves abus s'étaient introduits, en particulier, l'esprit d'indiscipline [...] Les protestants prétendaient réformer l'Eglise et la ramener à sa pureté primitive, cette réforme fut simplement une révolution dans la doctrine, le culte et la discipline du catholicisme [...] On n'habitue pas impunément les foules à discuter de ce qui doit être indiscutable, à mettre en doute la légitimité de leurs chefs. L'habitude de la critique et l'esprit d'indiscipline persistèrent même après la restauration de l'unité de l'Eglise. (p. 353 et 380)

Pour Filteau, le protestantisme ne peut donc produire que de l'indiscipline, chez lui et chez les autres; l'auteur, évidemment, n'a pas tenté de le comprendre de l'intérieur. On ne s'étonne pas qu'ensuite les vertus des hérétiques et des païens ne soient pour lui que de l'affectation (p. 297 et 380); selon lui, les personnes qui se convertissent au

protestantisme le font principalement parce que cette religion est en accord avec leur défi de l'autorité et avec leur cupidité (p. 384 et 407); quand il raconte les guerres religieuses, il a soin d'écrire qu'Henri VIII a fait 72,000 victimes (p. 388), mais, à propos de la Saint-Barthélémy, il se contente de dire vaguement qu'elle a fait un "grand nombre" de victimes, et surtout dans l'entourage du chef protestant Coligny (p. 44). Et tout au long des deux chapitres où il est question des protestants, Filteau use du plus tendancieux des langages; en voici quelques exemples :

En 1528, [les Huguenots] poussèrent l'audace jusqu'à mutiler et profaner une statue de la Vierge, qui ornait une rue de Paris. En même temps, ils affichaient par toute la ville des placards blasphématoires contre la messe. Le peuple parisien entra en fureur et réclama un châtiment exemplaire. François Ier, pour le satisfaire, dut condamner les sacrilèges au supplice habituel, le bûcher [...] Calvin et ses adeptes, réfugiés à Genève, désirant se venger, inondèrent la France de leurs écrits et de leurs prédicants [...] Par esprit d'opposition, par jalousie, plusieurs grands personnages passèrent au parti protestant [...] La régente se montra tolérante envers les huguenots. Ceux-ci en profitèrent pour propager leurs erreurs. Ils devinrent bientôt d'une audace qui exaspéra les catholiques. (p. 407)

Pour expliquer cette incompréhension ou ce mépris souverain de ce qui est protestant, il faut se rappeler que les manuels français identifient constamment religion catholique et groupe ethnique canadien-français. Nombreuses sont les expressions comme les suivantes : "notre

sainte religion", "notre précieux héritage spirituel" (F.E.C., Mon pays, p. 304), "la véritable Eglise" (Filteau, L'héritage du vieux monde, p. 203), "notre trésor le plus précieux" (Filteau, Civilisation catholique, p. 472). L'association constante des épithètes catholique et français revient comme une obsession. La fidélité à l'Eglise est présentée comme un devoir tout aussi impérieux que celui du dévouement à la patrie et à la culture française. L'Eglise, en effet, est la mère du Canada, une mère qu'il serait impie et monstrueux de renier :

Elle a présidé à sa naissance, elle a soutenu son enfance, elle a fait son éducation [...] Après avoir uni les éléments divers et modelé l'âme de la race, l'Eglise a été la gardienne vigilante et fidèle qui réprimait les abus dès leur naissance et écartait les éléments de désordre [...] Les Canadiens d'autrefois ont su reconnaître leur dette de reconnaissance envers l'Eglise. Aussi lui ont-ils toujours montré une indéfectible fidélité. Rien d'ailleurs ne pouvait ébranler leur confiance en elle, ni atténuer leur amour. (ibid., p. 67)

Maintenant que nous sommes parvenus à l'âge viril, nous ne saurions, sans la plus grande aberration, laisser se rompre ou même s'affaiblir les liens qui nous unissent à elle. Que dis-je, nous ne saurions, sans être infidèles à nous-mêmes, nous montrer infidèles à l'Eglise. (ibid., p. 461)

Tout ce vocabulaire, emprunté à la mystique familiale, Filteau les employait déjà pour décrire les mères canadiennes (ibid., p. 74, 101, 201, 277 et 348). Chez lui, l'Eglise catholique est comme une mère rendue veuve par la conquête (l'agonie du régime français symbolise la mort

du père); c'est elle qui assure la continuité et la survie de la famille; elle finit par s'accrocher à ses enfants, dont, en fin de compte, elle a plus besoin qu'eux n'ont besoin d'elle; et elle se révolte à l'idée de les voir s'émanciper.

LES PREOCCUPATIONS ECONOMIQUES

Tous les manuels que nous avons étudiés tiennent compte plus ou moins des aspects économiques : la différence qu'il y a entre eux en est une à la fois de qualité et de quantité, mais nous notons que la ligne de démarcation n'est pas tant entre manuels de langue française et de langue anglaise qu'entre manuels du niveau primaire et du niveau secondaire.

Dans les manuels du niveau primaire, on ne présente guère l'histoire économique que d'une façon descriptive (coût de la vie, développement des chemins de fer, statistiques : tous ces détails présentés en une courte phrase ou en bref paragraphe) : il est rare que l'on appuie longuement sur ces données, les seules exceptions venant de manuels anglais (ceux de Ballantyne, Rogers et Brown). Ce sont les manuels du niveau secondaire qui font la large part à l'analyse des facteurs économiques et s'arrêtent même parfois à la théorie des questions économiques, mais ici, il y a, entre les manuels français et les manuels anglais, une

différence majeure dans la façon de procéder : les élèves de langue française étudient les questions économiques comme par surcroît, comme si elles étaient une sorte d'appendice dans le genre de celui qu'on réserva à la littérature et aux arts; au contraire, les élèves de langue anglaise abordent les questions économiques comme un point de départ, comme une base sur laquelle les événements se fondent, comme une trame constamment visible de la narration.

Le thème économique qui revient le plus souvent dans la discussion, est celui des facteurs qui favorisent le développement économique du pays, c'est-à-dire dans ses ressources naturelles. Quelle est la part qui revient à l'initiative spontanée de l'individu ? Dans les manuels anglais, cette part ne dépasse pas un niveau très bas, limitée aux descriptions de l'activité des pionniers dans l'agriculture et dans les pêcheries (au reste, sauf dans le manuel de Careless, le rôle des pêcheries est généralement très négligé); le seul manuel anglais à accorder quelque importance à cette activité, est Nova Scotia, a Brief History : on s'y attendait, puisque ce manuel se consacre surtout à la période des "commencements".

a) l'économie et le gouvernement

Ce thème de l'activité des pionniers prend beaucoup d'importance dans les manuels français. Chez ceux-ci, la prospérité du Canada repose

d'abord sur une base agricole et artisanale, d'où l'on obtient une économie fermée qui se suffit à elle-même (Martel-Plante, Mon pays, p. 18): ce à quoi visait principalement l'intendant Talon (F.E.C., Mon pays, p. 48, 62, 63; Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France, p. 37). Ce cadre restreint de la vie économique en Nouvelle-France est élevé à la dignité de modèle, et on lui attribue l'émancipation économique de l'individu et de la communauté :

Il fallait compter sur la mère-patrie pour une grande partie des approvisionnements et les colons ne disposaient que de peu d'argent pour payer les importations. Talon voulut immédiatement affranchir le pays de cette dépendance ruineuse. (Filteau, Civilisation, p. 43)

L'action de Talon en poussant l'habitant à ajouter, à l'exploitation agricole, l'atelier familial destiné à lui permettre de suffire à ses besoins les plus variés, a contribué pour beaucoup à lui assurer l'indépendance économique [...] En vendant le plus qu'il peut et en achetant le moins possible, l'habitant augmente son aisance. (Filteau, Civilisation, p. 93)

Cette forme de vie économique assure aussi, d'après les manuels français, la stabilité et l'équilibre (ibid., p. 86; F.E.C., Mon pays, p. 191), ainsi que la vitalité de la population :

Cette politique eut des conséquences immenses; elle fut à la source de la prospérité paysanne et constitua l'un des principaux facteurs de notre survivance. (Filteau, Civilisation, p. 44)

Toutefois, les manuels français sont bien obligés de reconnaître

que, laissés à leur seule initiative, les Canadiens français n'ont pas réussi à faire fructifier pleinement leur pays. Ils ajoutent donc un corollaire à leur thèse : l'intervention du gouvernement. Ils appliquent au passé une théorie très moderne : le gouvernement est responsable de la prospérité des habitants; et ils concluent ainsi en faveur du dirigisme. On ne manque pas de reprocher au gouvernement français son "incurie", la négligence de "sa tâche" (Martel-Plante, Mon pays, p. 128; F.E.C., Mon pays, p. 125); Martel-Plante porte une condamnation très générale :

Les dix mille colons que la France avait envoyés au Canada, elle les a laissés se débrouiller seuls et s'éparpiller aux quatre coins du continent, en quête de fourrures (p. 166; voir aussi, p. 127, 151, 161).

Les auteurs français rejettent sur le gouvernement français la cause de la stagnation de l'industrie et des difficultés financières du Canada:

Cette politique devait tenir en échec le développement de l'industrie canadienne durant près d'un siècle. On songea même, à un moment, à restreindre l'industrie domestique et à prohiber les métiers à tisser de nos grand'mères. (Filteau, Civilisation, p. 175)

Les métiers à tisser de nos grand'mères : Filteau n'a pas oublié la petite note sentimentale...

Tous les manuels, anglais et français, s'accordent pour reconnaf-

tre au gouvernement une place prépondérante dans l'organisation des services qui facilitent la vie économique, comme dans la création d'un même cadre économique pour tout le pays (par des traités de commerce, une protection douanière, une politique d'immigration, etc.); Filteau est le seul qui cherche à réserver ce rôle protecteur au gouvernement provincial (Civilisation, p. 333).

Deux manuels anglais attribuent une place particulièrement importante au gouvernement dans la vie économique de la nation; ce sont ceux de Saywell (Modern Era) et de McInnis (North American Nations): pour eux, c'est ce rôle prépondérant dans l'économie qui constitue la différence principale entre notre économie et le capitalisme des Etats-Unis, et qui est l'un des éléments essentiels du nationalisme canadien.

C'est, cependant, sur le rôle bénéfique ou maléfique du capitalisme commercial ou industriel, que l'on rencontre les plus fortes divergences d'opinion entre manuels français et manuels anglais. C'est ici une sorte de tournoi permanent où s'opposent, sous le régime français, agriculteurs et marchands, individus et compagnies, petites compagnies et grosses compagnies; et, après la conquête, agriculteurs canadiens-français et marchands anglais, ouvriers français et patrons anglais, et ainsi de suite.

b) ces vils marchands...

Lorsque s'ouvre l'histoire du Canada, la révolution commerciale était déjà un fait accompli depuis au moins un siècle, le capitalisme commercial était entré dans les mœurs et avait amené la prospérité en plusieurs pays d'Europe, prospérité qui avait à sa base le système des compagnies de commerce. Or c'est justement le rôle des compagnies de commerce comme instrument de colonisation et de développement qui est le plus sujet à controverse, rôle qui s'étend sur une période de très longue durée, puisque l'activité de ces compagnies, qui s'est d'abord exercée dans les fourrures, s'applique ensuite au domaine foncier, puis au commerce des blés et des bois, à l'expansion des transports, et enfin au développement industriel.

Les manuels anglais ne cherchent pas à magnifier ni à diminuer la contribution positive du "système des compagnies" et attribuent son échec à des conditions géographiques et économiques. Quant aux négociants pelletiers, qui ont pris la relève des compagnies de commerce, ils sont les personnages essentiels de la Nouvelle-France : "The fur trade was the life-blood of New France, écrit McNinnis. It overshadowed all other economic activities and set the pattern of commercial life".

(North American Nations, p. 15). Dans la plupart des manuels anglais, les marchands de fourrure sont le pivot de la vie économique du pays, de

même que le commerce des fourrures est à l'origine de l'impérialisme gouvernemental, du mouvement d'exploration et de la fondation des postes éloignés (Rogers, Canada in the World Today, p. 105; Ballantyne, Canada's Story, vo. I : ch. 15, 18 et 19; Brown, The Story of Canada, p. 113 et 122; Careless, A History of Challenge, p. 52).

Tout autre est la position adoptée par les auteurs français. Le manuel de Martel-Plante semble bien, un instant, reconnaître l'importance du dynamisme économique (il écrit : "Voici le motif capital : l'intérêt économique" : Mon pays, p. 73), mais, dans son chapitre intitulé Chevauchées de géants, ce motif capital est remplacé par des motifs religieux, impérialistes et militaires. Ce même manuel est bien prêt, dans le cas de l'échec des compagnies, à admettre des circonstances atténuantes, mais il a pour principe que les entreprises commerciales sont viciées au départ par la poursuite du profit et qu'elles sont, par conséquent, impropres à l'oeuvre grandiose et héroïque de la colonisation.

Tous les manuels français couvrent d'opprobre ces marchands de fourrures : tous ces "brasseurs d'affaires" (Laviolette, L'épopée canadienne, p. 13, 23, 47), ces "trafiquers" (Martel-Plante, Mon pays, p. 86), ces "parvenus" (ibid., p. 145) "défendent avec âpreté leurs intérêts" (ibid., p. 20) et ne manifestent qu'égoïsme et incurie. Leur grand crime est d'attirer les jeunes gens à la vie de coureurs de bois, ce qui décime les effectifs déjà réduits de la colonie et retarde le développement

de l'agriculture. Alors que la vie agricole est montrée toute en beauté, on condamne le capitalisme commercial pour ses oeuvres néfastes. Et, par une étrange contradiction que l'on relève chez deux manuels (Filteau, Civilisation, et Martel-Plante, Mon pays), si la population du Québec s'est, après la conquête, confinée à l'agriculture, d'où stagnation économique, c'est dû à une désagrégation dans le commerce et à la ruine financière produite par la défaite : l'agriculture n'a pu alors que rendre possible la survie minimale du groupe ethnique (Filteau, op. cit., p. 158-161; Martel-Plante, op. cit., p. 176-179).

On sait qu'après la conquête, ce sont les capitalistes anglais qui ont pris la relève : marchands de fourrure, compagnies de colonisation, négociants de Montréal, promoteurs de canaux et de chemins de fer. Quelle évaluation en fait-on dans les manuels ? Dans les manuels anglais, les "marchands de Montréal" occupent le centre de la scène économique, de 1763 à 1860 : leurs entreprises sont des exploits, une véritable épopée que l'on décrit dans les mêmes termes héroïques que ceux en usage dans les manuels français à l'égard des pionniers de la Nouvelle-France (Rogers, Canada in the World Today, p. 128-132; Brown, The Story of Canada, p. 188-193). Chaque manuel anglais contient là-dessus un ou deux chapitres riches en couleur locale, rédigés comme un récit d'aventures. Ajoutons que ces manuels font état du caractère bi-national de ces entreprises, dans lesquelles semblent coopérer, sans restriction,

voyageurs français courageux, pittoresques et bien payés, et commanditaires anglais pleins d'audace et heureux en affaires.

Les manuels français négligent ce chapitre de l'histoire du Canada : pas un mot dans la Civilisation de Filteau ni chez Laviolette; une page, dans Martel-Plante et dans Mon pays de F.E.C. L'un et l'autre reconnaissent la coopération entre les deux groupes ethniques, et nous relevons cette phrase, en particulier :

Seize partenaires (ou bourgeois), tous Anglais ou Écossais, fournissent la mise de fonds. Pour eux travaillent commis et voyageurs, ordonnés en une pittoresque hiérarchie, presque tous Canadiens français. (Martel-Plante, Mon pays, p. 205)

Toutefois, ni l'un ni l'autre n'y voit d'épopée : comme les marchands du régime français, ceux-ci sont poussés par "l'appât du gain" (ibid., p. 206).

On aimerait rencontrer un bilan clair de cette activité économique, mais on ne trouve guère que des jugements épars. "Western Canada is born", écrit Ballantyne (Canada's Story, II : p. 98); de la rivalité entre les deux grandes bourgeoisies commerçantes, découlent deux bons effets, selon Martel-Plante (Mon pays, p. 206); "de nouveaux voyages de découverte, une connaissance plus précise de la géographie de l'Ouest et du Nord canadien"; pour McInnis, la colonisation de l'Ouest a amené les marchands de Montréal à laisser tomber un commerce pelletier en

décadence, pour construire un nouvel empire commercial à base de blé et de bois (North American Nations, p. 247).

c) les difficultés du Bas-Canada

La période d'histoire qui suit est beaucoup plus complexe : elle marque un conflit aigu, dans lequel se mêlent intimement questions politiques et questions économiques. Sur ce point, profonde différence encore entre manuels anglais et manuels français.

En général, les manuels anglais condamnent sévèrement le "Family Compact", et prennent parti pour les intérêts démocratiques et ruraux (voir, par exemple, Ballantyne, Canada's Story, p. 100; Rogers, Canada in the World Today, p. 144; Careless, A History of Challenge, p. 164-168; McInnis, North American Nations, p. 261). Par contre, ils se montrent pleins d'indulgence à l'égard de ceux que les manuels français appelleront "la clique du Château"; ainsi, Rogers écrit :

These energetic businessmen (the Protestant traders of Montreal and Quebec) wished to push ahead with great plans to improve the province — new roads, new industries, new immigrants. The French Canadians were satisfied with the old way of living and disliked the merchants. (Rogers, Canada in the World Today, p. 147; voir aussi Ballantyne, Canada's Story, II : p. 102; Brown, The Story of Canada, p. 252; Careless, A History of Challenge, p. 178; McInnis, North American Nations, 266-279).

Enfin, ces manuels anglais ont tendance à ne voir dans les conflits du Bas-Canada qu'une tentative canadienne-française pour assurer la prédominance d'un groupe ethnique; c'est ainsi, en somme, que Careless a vu la situation :

In consequence, the political quarrels grew as the assembly sought both to advance French power in government and to defend French society by restraining English commercial development. Although the French Canadiens in politics called themselves Reformers, it should be remembered that in many ways they were very conservative. In commercial matters, at any rate, the "British party" stood for change and growth. The French certainly wanted political reform, but they wanted it in order to break the hold of the English-speaking minority, so that their old way of life could be maintained. The French Reformers really sought self-government in order to preserve the old world of New France in a fast altering British-North America. (A History of Challenge, p. 178)

Ce qu'exprime McInnis, mais avec quelque peu plus de nuance :

The division between French and English coincided with the division between two cultures and two sets of economic interests and gave to the political struggles in Lower Canada the colour of a conflict between races. (North American Nations, p. 261)

Les manuels français, au contraire, laissent de côté les motifs d'ordre économique ou se contentent de parler de l'oppression économique que subissent les Canadiens français; pour eux, comme dans F.E.C., Mon pays (p. 168, 187s.), les principes démocratiques sont l'unique

préoccupation des "Patriotes".

Passé cette période d'histoire, tous les manuels, anglais et français, semblent d'accord pour appuyer le développement du pays dans un sens capitaliste : c'est pourquoi, pour les fins de notre enquête, les périodes qui suivent nous paraissent présenter moins d'intérêt.

d) thèmes économiques

Avant de laisser cette revue de l'interprétation de l'économie, il convient que nous essayions au moins de résumer les thèmes économiques qu'exploitent les manuels anglais et français.

Les manuels anglais sont riches de détails sur l'histoire économique des 19e et 20e siècles. Ils se préoccupent des rapports de cause à effet entre les fluctuations des affaires et la politique intérieure. Ils font des rapprochements entre les crises des partis politiques et les crises économiques (Saywell, Modern Era, p. 179; McInnis, North American Nations, p. 260 et 345; Careless, A History of Challenge, p. 356); entre ces dernières et les accès de fièvre du nationalisme français (Saywell, op. cit., p. 186 et 234). Ils étudient de près les relations économiques du Canada avec la Grande-Bretagne, relations auxquelles ils attribuent la loyauté des colonies canadiennes en 1775 et en 1812, ainsi que la sauvegarde de l'entité du Canada comme un tout (Blakeley,

Nova Scotia, p. 135; Rogers, Canada in the World Today, p. 124; Careless, A History of Challenge, p. 106 et 164). C'est le développement économique qui a établi une base au sentiment national (McInnis, North American Nations, p. 271); l'unité nationale suppose d'abord une économie nationale :

This meant first of all the building of a national economy. The belief that Confederation would bring material advantages had been one of the big factors in rallying support for the project [...] If they could be realized, Canadians would more and more learn to think for themselves as citizens of single national community in whose fortunes every individual Canadian had a stake. (McInnis, North American Nations, p. 297; voir aussi p. 345 et 384; et Saywell, Modern Era, p. 275).

Les relations économiques avec les Etats-Unis sont aussi pour les manuels anglais un autre objet de préoccupation; ils attachent beaucoup d'importance à la concurrence sérieuse des Etats-Unis et à la menace que ce pays fait planer sur la survivance du Canada comme entité économique.

Les manuels français ont aussi leurs thèmes économiques. Le plus important consiste dans les conséquences économiques que subissent les Canadiens français par suite de la conquête; comme l'écrit Filteau,

Ainsi, sans qu'il soit nécessaire de taxer le vainqueur de malveillance, les nôtres, par les circonstances, se trouvèrent pratiquement exclus

du commerce. (Filteau, Civilisation, p. 160; voir aussi p. 162 et 164)

D'autres manuels y cherchent une intention plus sinistre, de la part des Anglais (F.E.C., Mon pays, p. 188; Martel-Plante, Mon pays, p. 225, 226, 234s., 379). En tout cas, le mercantilisme impérialiste des Anglais a été désastreux pour le Canada (Martel-Plante, op. cit., p. 230, 341-345; Filteau, Civilisation, p. 173-177 et 343); non seulement, les Canadiens français ont été confinés à l'agriculture, mais ils s'y sont trouvés tellement à l'étroit qu'ils ont perdu un potentiel précieux en hommes et en ressources au profit de l'étranger (Martel-Plante, op. cit., p. 329; Filteau, op. cit., p. 309-313; F.E.C., Mon pays, p. 210; Laviolette, L'épopée, p. 268). Or, aujourd'hui, les Canadiens français sont prêts à prendre leur revanche sur le plan économique (Filteau, Civilisation, p. 415 et 458).

L'IDEAL DE VIE PROPOSE

Les manuels veulent former la jeunesse; chez l'un d'eux, nous pouvons lire :

Edifier un ouvrage vraiment formateur fut le principal souci [des auteurs de ce manuel]. En théorie, tout le monde convient de la primauté de l'éducation sur l'instruction. Mais comme cette dernière offre des résultats palpables, pouvant se résoudre en notes scolaires, elle détrône indûment, trop souvent du

moins, la véritable formation. C'est contre cette tentation que les auteurs ont voulu réagir. (F.E.C., Mon pays, p. 4)

Les auteurs de manuels s'appliquent donc à proposer aux étudiants un idéal de vie; ils s'y prennent de deux façons : il y a d'abord les recommandations directes ("Faîtes ceci, ne faîtes pas cela; ceci est bien, cela est mal"); il y a, comme deuxième méthode, le blâme ou la louange que sert au moins indirectement la matière historique. Les auteurs anglais s'en tiennent à cette deuxième méthode et, à mesure que le niveau des études s'élève, ils ont de moins en moins le souci de faire des sermons. Les auteurs français ont recours aux deux méthodes et plus les élèves grandissent, plus on leur inflige d'exhortations.

Pour mieux observer le comportement des auteurs en ce domaine, nous avons d'abord établi une liste des qualités sur lesquelles les manuels insistaient davantage; certaines de ces qualités appartiennent en propre à l'individu, d'autres à la vie sociale : c'est cette division qui a déterminé notre plan.

a - les qualités de l'individu

Tous les manuels accordent une place de premier plan au courage, qu'il soit physique ou moral. Les manuels anglais ont tendance à donner la vedette à l'audace, à la hardiesse et à la force d'âme; leur slogan

préféré serait le "daring leadership". Les manuels français s'attachent plus volontiers à la bravoure physique, à la vaillance, à l'énergie, à la force morale; quand Martel-Plante   crit : "Un homme vaut par sa morale" (Mon pays, p. 208), il donne le ton. Les uns et les autres rappellent que le courage n'est pas une vertu qui s'acquiert d'un coup, mais qu'elle s'obtient par la durée et est le fruit de la ténacité (voir, par exemple, Careless, Hamilton, Blakeley, Ballantyne, Rogers, Brown, Martel-Plante, F.E.C., Laviolette, les Frères Charles et Léon, tous auteurs chez qui le courage et la ténacité sont des thèmes majeurs).

A cette idéalisation du courage correspond l'idéalisation de la vie de travail, de la vie rude, d'une vie faite d'efforts constants.   tre économe et industriel, écrit l'auteur de Nova Scotia (p. 5), est une garantie de succès pour l'avenir : ce que recommandent aussi Martel-Plante, Filteau et Laviolette. Pour Ballantyne, il y a une distinction essentielle entre la richesse acquise par accident et la richesse, la seule vraie, qui trouve sa source dans le travail; dans Canada in the World Today, on s'élève contre l'immoralité de la vie luxueuse de l'aristocratie française aux 17e et 18e siècles, qui, paraît-il, fait contraste avec la solidité et le sens du devoir que l'on trouve dans la classe moyenne en Angleterre, à la même époque.

Sur ce point, ce sont les manuels français qui donnent le plus abondamment dans les détails, et le plus fréquemment. La vie rude et

difficile, écrivent-ils à l'adresse des étudiants, est un idéal qu'il faut s'évertuer à pratiquer, que l'on prenne pour modèle celle des anciens Romains (Filteau, L'héritage), ou celle des Acadiens d'avant la conquête (Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France). Cette vie a pour symbole les mains "rudes, gercées et grillées" des mères canadiennes (Filteau, Civilisation, p. 57); son but est un bonheur simple d'autant plus facile à atteindre que l'on se contente de peu (F.E.C., Mon pays, p. 48 et 101). Pour que la leçon soit bien comprise, les auteurs français s'en prennent longuement au luxe, à la vie confortable des aristocrates et des riches, sans excepter et même en visant surtout la noblesse française (Filteau, Civilisation, p. 122; Martel-Plante, Mon pays, p. 64, 201 et 253; Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France, p. 83). Le faste et le luxe corrompent la moralité et l'intégrité des hommes simples, et aussi des grands, tel Laurier :

Cette âme noble se laisse griser par les splendides déploiements de ce pageant. Le premier ministre proclame son loyalisme et engage son pays dans le rouage de la défense commune de l'Empire.
(Martel-Plante, Mon pays, p. 342 et 398)

Une autre qualité nécessaire à l'individu et qui vient donner un but au courage et à la ténacité, est chez les Anglais de tendre son rêve vers l'avenir (voir les auteurs McInnis, Ballantyne, Rogers et Brown), sans quoi le courage et la ténacité portent à vide, comme l'a écrit Ballantyne :

All people at sometime dream of an ideal they want to grasp. Some of them, like the Upper Canadians, place their dream in the unknown future and try to struggle toward it. Others, like the Lower Canadians, place it in the familiar past and try to get back to what they fondly imagine to have been "the good old days" [...] Their dream was in the past, not the future. (Ballantyne, Canada's Story, p. 60s; voir aussi p. 153)

Par contre, les manuels français parlent d'une mission à remplir. Ce qui est assez différent : tendre son rêve vers l'avenir est le fait de l'individu qui exerce son libre arbitre, qui prend l'initiative; la mission vient de l'extérieur, de l'autorité, s'imposer à un individu. Et ces manuels français parlent d'ailleurs de cette mission, en termes religieux : c'est la "gesta Dei per Francos" (Filteau, Civilisation, p. 469; voir aussi F.E.C., Mon pays, p. 6s.)

Autre vertu : l'individualisme, mais celle-ci n'est prônée d'une façon systématique que dans les manuels anglais. Sur ce thème, ils exaltent le sens de l'initiative (Careless, A History of Challenge, p. 11, 19, 20 et 260), la confiance en soi, qui manque tant aux Français (ibid., p. 52 et 72; Rogers, Canada in the World Today, p. 10), le "rugged individualism" et le "leadership" (Hamilton, Pirates & Pathfinders) : tout est permis au chef, pourvu qu'il accomplisse son rêve (ibid., p. 38, 45, 75, 83 et 159).

Certes, des manuels français, comme La Nouvelle-France des

Frères Charles et Léon, Mon pays des F.E.C. et même Mon pays de Martel-Plante font l'éloge de l'émulation, mais l'émulation n'est pas vraiment l'individualisme. Contre ce dernier, tous les manuels se li-guent, à la suite (dirait-on) de Filteau : celui-ci trouve moyen de ne par-ler ni de Socrate ni de Galilée, dans son Héritage du vieux monde (p. 73 et 377); dans Civilisation, il déclare à maintes reprises que le groupe est supérieur à l'individu (p. 27, 78, 90, 375 et 484), que la liberté de pensée et l'individualisme des Américains sont déplorables (p. 372, 411 et 412); il va même jusqu'à condamner l'individualisme économique (p. 101 et 375).

L'esprit d'aventure est une autre qualité à laquelle les manuels an-glais (par exemple, ceux de McInnis, de Hamilton et de Ballantyne) atta-chent beaucoup d'importance, alors que les manuels français la dénoncent avec la dernière énergie. C'est le cas, en particulier, du coureur de bois : les manuels anglais se contentent de l'étudier d'un simple point de vue historique, tandis que les manuels français le rejettent sans aucun ménagement, sans aucune nuance :

Ensorcelés par l'aventure, [les coureurs de bois] lâcheront la proie pour l'ombre, sacrifiant à un gain facile mais éphémère une fructueuse carrière de la-boureurs. (Martel-Plante, Mon pays, p. 82)

Maître de ses activités, il se croit le plus heureux des hommes [...] le coureur de bois retire une som-me rondelette de la vente de ses produits. Il l'emploie

à se vêtir comme les nobles du pays. Lorsqu'il fréquente la société, il affiche des bas de soie, une culotte de velours, une chemise brodée et un chapeau à plume. Il porte l'épée et affecte de passer pour un gentilhomme. Il méprise les gens des villes, ces sédentaires qui n'ont pas comme lui parcouru les pays d'en haut ! [...] Ses économies dissipées, le coureur de bois n'a qu'un désir : repartir vers la grande aventure. (F.E.C., Mon pays, p. 108s.)

Les coureurs de bois, vagabonds professionnels en rupture avec la vie civilisée [...] L'essor des familles et même de la nation a été retardé et entravé par ces vies sans foyers et désastreuses pour elles-mêmes surtout au point de vue de la morale. (Filteau, Civilisation, p. 97)

Si l'on voulait énumérer les vertus qui tiennent au coeur des auteurs français, il suffirait presque de prendre la contre-partie de ce qu'ils reprochent aux coureurs de bois. En tout cas, la première vertu, la plus estimée par les auteurs français, est à n'en point douter le désintéressement; par exemple, si nos pères ont tiré quelque gain de la traite des fourrures, c'est un peu comme une concession qu'ils ont bien voulu faire à la nécessité du primo vivere :

Sans doute, s'occupaient-ils du trafic des fourrures, puisqu'il fallait bien amasser quelque argent pour subvenir aux besoins de la maisonnée. (Laviolette, L'épopée, p. 321). Ailleurs, on s'exprime sur le même ton : Martel-Plante, Mon pays, p. 18, 39 et 281; Filteau, Civilisation, p. 14, 27, 376 et 471.

Cette vertu de désintéressement fait considérer l'ambition personnelle comme regrettable (Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France,

p. 183); et la cupidité, croit-on, mène à la trahison (Filteau, Civilisation, p. 196). Cet état d'esprit ne se retrouve dans aucun manuel anglais.

Il y a encore, parmi les vertus particulièrement en vedette chez les auteurs français, l'esprit de sacrifice : alors qu'un seul manuel anglais en fait état (Ballantyne, Canada's Story), tous les manuels français en parlent comme d'un élément essentiel à la formation morale. Cet esprit s'étend jusqu'à la mortification personnelle, au sacrifice du bien-être physique et aux sacrifices d'argent; nous sommes ici en plein contexte religieux (Martel-Plante, Mon pays, p. 139).

Enfin, ces manuels français insistent continuellement sur les bonnes moeurs; ce thème revient sans cesse dans les manuels du niveau secondaire, comme si les auteurs cherchaient à prémunir les élèves contre les tentations de leur âge; ils condamnent en termes clairs l'alcoolisme; ils rédigent en termes volontairement vagues et voilés des avertissements contre la liberté sexuelle. L'histoire finit par prendre l'allure d'une leçon de catéchisme.

b - les qualités sociales

A côté des vertus qui doivent être le fait de l'individu, il y a celles que l'on peut appeler sociales et que nous jugeons beaucoup plus impor-

tantes pour les fins de notre enquête.

La première que nous retenons est le respect de l'autorité établie; c'est un thème d'importance majeure dans tous les manuels. Les auteurs anglais, pour leur part, mettent au premier plan l'obéissance aux lois et au gouvernement, l'horreur de la révolte et de toutes les formes de la violence : dans un seul manuel, on insiste là-dessus par huit diverses fois (Rogers, Canada in the World Today, p. 57, 59, 107, 126, 149, 151, 169 et 196); on n'insiste pas moins dans les autres manuels : ils brodent à plaisir sur les thèmes du devoir envers la patrie, du changement de gouvernement par moyens pacifiques et de la loyauté.

Dans les manuels anglais, ce dernier terme semble réservé aux devoirs envers l'Angleterre et son souverain; tandis que, dans les manuels français, on ne le met guère en vedette qu'à l'occasion de conflits de 1775 et de 1812, et tandis qu'ils considèrent la loyauté comme une chose acquise sur laquelle il n'est pas besoin de revenir, les manuels anglais sentent sans cesse le besoin de la réaffirmer à tous moments. La loyauté est là comme un devoir qui vient se surajouter au patriotisme.

Respect de l'autorité établie et loyauté vont de pair avec le respect de la loi et de l'ordre; qu'on en juge par l'importance qu'on accorde, dans les manuels anglais, à la Gendarmerie à Cheval (Royal Canadian Mounted Police), alors que celle-ci passe inaperçue dans les manuels

français. Brown écrira, par exemple, en commentant la devise de cet organisme ("Maintiens le Droit") :

These three French words, when translated into English, mean "Maintain the right". But ever since the force was first formed in 1873, it has had such a fine record for keeping law and order that the motto we usually hear is "the Mountie always gets his man" (The Story of Canada, p. 327)

Rogers écrit de son côté :

It means "Maintain the right", but perhaps it can be better translated as "Wherever I am, there is law and order". (Rogers, Canada in the World Today, p. 180)

Ce n'est pas que les manuels français négligent le respect qu'on doit avoir à l'égard de l'autorité, mais bien au contraire : ils attribuent à l'autorité beaucoup plus que le simple maintien de l'ordre. L'autorité est, chez eux, le fondement de plus solide de la société, et la stabilité de cette dernière doit être préservée avant toute chose. Le gouvernement n'est pas le seul à détenir cette autorité essentielle à la société, mais la détiennent aussi à un degré souverain les chefs religieux, la famille et même l'élite (voir, par exemple, Martel-Plante, Mon pays, p. 182, 277 et 336; Filteau, Civilisation, p. 27, 78, 80, 375 et 484; F.E.C., p. 96, 116, 256, 267, 273, 278; Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France, p. 35, 110, 113, 132).

A cette qualité sociale, les manuels anglais en ajoutent une autre : l'empressement à coopérer dans l'atteinte de buts supérieurs, comme le bien de la nation, la préservation des valeurs humaines. Cet esprit de coopération ne recule pas devant le compromis (Saywell, Modern Era, p. 93; Rogers, Canada in the World Today, p. 193-355); il faut cultiver la modération (McInnis, North American Nations, p. 327; Careless, A History of Challenge, p. 314-319; Ballantyne, Canada's Story, p. 107, 128, 151, 156, 186, 195), l'équité Ballantyne, op. cit., p. 101, 132, 170) et la tolérance (Rogers, op. cit., p. 27, 36, 320). Ces deux dernières vertus, l'équité et la tolérance, sont présentées aux élèves de langue anglaise comme le fruit de l'héritage anglais (Rogers, op. cit., p. 154).

Quand les manuels français abordent ce même terrain, ils adoptent plutôt une attitude négative : au lieu de prêcher la tolérance et l'équité, ils attaquent la tendance des Anglais à user du droit du plus fort (Martel-Plante, Mon pays, p. 314, 321), à se comporter en vainqueurs (ibid., p. 235, 245, 255), à s'abandonner au fanatisme religieux ou racial (Filteau, Civilisation, p. 204, 227, 316, 318, 321, 343, 352). Dans ces manuels français, le compromis a une acceptation sinistre : il ne signifie plus transaction, mais abdication abjecte (Martel-Plante, op. cit., p. 78, 87, 185; Filteau, op. cit., p. 187, 232, 319, 325, 341); seul, le manuel des F.E.C., Mon pays, p. 230, fait ici exception.

Il s'ensuit que les manuels français mettent fort à l'honneur la combativité et l'esprit de résistance. Ceux qui entretiennent des relations avec le vainqueur, sont indignes du groupe ethnique. Nous en avons un curieux exemple, dans la façon dont on juge les seigneurs d'après la conquête, seigneurs dont les enfants se sont alliés aux Anglais par mariage :

Ecartés des fonctions publiques qu'ils avaient occupées durant le régime français, dépourvus de vocation terrienne et de goût pour le travail quotidien, ils vivaient du labeur des colons ou courtisaient le vainqueur, en lui livrant ses fils et ses filles. Désormais, ils ne seront plus les chefs de la nation. (Martel-Plante, Mon pays, p. 201)

Il faut lutter contre tous les abus d'où qu'ils viennent (ibid., p. 145, 252), il faut combattre pour obtenir ce qu'on veut (ibid., p. 137, 258).

Filteau se montre encore plus insistant : il adjure les jeunes Canadiens de rejeter leur mentalité de vaincus :

Etienne Parent, un instant prostré lui-même, se reprenait pour lancer dans le Canadien ce mot d'ordre : "Un peuple ne doit jamais donner sa démission". Malgré les apparences, la victoire était beaucoup plus proche qu'elle ne le semblait. (Filteau, Civilisation, p. 245; voir aussi p. 143, 318, 342, 463)

Filteau les presse de soutenir une lutte continuelle (ibid., p. 227, 354, 359, 393, 483) et de prendre leur revanche, ne serait-ce qu'au point de vue économique (ibid., p. 301, 389).

Si la combativité est surtout le fait des manuels français du secondaire, le culte de la famille et des ancêtres est à toutes les pages des manuels français, à tous les niveaux d'enseignement, alors que les manuels anglais ne font que le sous-entendre et vont plutôt mettre l'accent sur les liens pour ainsi dire familiaux qui unissent colonie et mère-patrie, et sur la fraternité qui doit régner entre les diverses nations du Commonwealth. En quoi consistent donc ces vertus familiales que prônent les manuels français ? Elles sont faites d'abord d'un sentiment de révérence à l'égard des ancêtres et du caractère sacré de l'héritage (F.E.C., Mon pays, p. 98, 117, 201, 304, 306; Laviolette, L'épopée, p. 4; Filteau, Civilisation, p. 63, 64, 117, 206, 359, 471; Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France, p. 115, 152). Elles supposent une soumission absolue à l'autorité paternelle, un hommage quasi-religieux à la mère qui joue un rôle suréminent dans la préservation, non seulement des liens familiaux dans le temps et dans l'espace, mais aussi des valeurs humaines et morales. Le culte de la famille est à la base d'un conservatisme qui s'exprime, dans les manuels français, par la répétition incessante des mots d'ordre : "Gardons, conservons, préserveons!"

Toutes ces vertus sociales et individuelles que l'on propose à l'attention de la jeunesse, sont-elles appelées, selon les manuels, à s'épanouir de préférence dans un cadre idéal ? nous pensons, en particulier,

à la vie agricole, qui continue, dans bien des littératures, à se présenter comme le milieu idéal pour la pratique des vertus. Les manuels français (car ce sont eux qui persistent à voir, d'ordinaire, en la vie agricole une sorte de paradis) brossent un tableau idéal de la vie agricole du passé, magnifient son rôle historique, regrettent le "bon vieux temps" (voir, par exemple, Martel-Plante, Mon pays, p. 336; Filteau, Civilisation, p. 372), s'en prennent aux conditions de vie qui dérivent d'une société industrielle et commerciale. Un seul, toutefois, souscrit entièrement à l'idéal agriculturiste et prône le retour à la terre : L'épopée canadienne de Laviolette ; son avant dernier chapitre, consacré à la colonisation, se lit comme un tract publicitaire adressé aux jeunes gens ; il ne leur laisse point d'alternative : il ne décrit qu'un seul genre de vie, l'agriculture, description qu'il complète par une image édifiante (p. 318).

LE HEROS

C'est le héros qui incarne l'idéal personnel et social qu'exposent les auteurs de manuels. Les manuels anglais du niveau élémentaire ont beaucoup de héros : ce sont des hommes "who dared to dream" (Ballantyne, Canada's Story, p. 179), qui sortent de l'ordinaire (ibid., I : p. 136) et qui, parce qu'ils sont de "true gentlemen", "were not afraid to work" (ibid., p. 48); le héros est remarquable par son dévouement

au devoir (Rogers, Canada in the World Today, p. 40), il se caractérise par "courage, wisdom and vision" (ibid., p. 158 et 188) ou par "courage, patriotism and faith" (ibid., p. 63). Le choix des héros est très varié : il comprend des explorateurs, des chefs militaires, des hommes d'Etats, des hommes d'affaires et aussi des colons, sans aucune distinction d'origine nationale, tous ceux qui s'appliquent à faire progresser leur pays, les connaissances humaines ou le genre de vie de leurs contemporains. Nous retenons surtout un trait distinctif du héros, tel que nous le présentent les manuels anglais : il demeure au niveau de l'homme. Quant aux manuels anglais du niveau secondaire, ils sont avares en exaltation et en statues : de Champlain, on se contente de dire qu'il est un grand homme compétent, capable de s'instruire par l'expérience, un chef dévoué à l'objet de sa mission (Careless, A History of Challenge, p. 39); en jugeant les soldats des deux guerres mondiales, on écrit seulement : "many of the finest men in the country" (Saywell, Modern Era, p. 130).

Le héros des manuels français a, comme le héros des manuels anglais, les qualités de dévouement, de courage, de foi et de persévérance, mais il a, en plus, un caractère moral et même physique qui dépasse l'humain : le héros des manuels français est un surhomme qui surmonte des difficultés écrasantes, qui se surpasse pour accomplir une mission, et son rôle est souvent en fonction directe de la survie de son groupe ethnique ou de son pays. Et, évidemment, il abonde, autant

dans les manuels du niveau secondaire que dans ceux du niveau primaire. Ces héros, tous d'origine française (car on ignore toujours ce qui se fait de grand de l'autre côté de la rue), sont des militaires, des explorateurs, des chefs religieux, des colons et des mères de famille. Mais les manuels français vont plus loin encore : ils considèrent l'héroïsme comme un phénomène collectif qui peut s'étendre à une génération tout entière, celle, par exemple, des pionniers (F.E.C., Mon pays, p. 48) ou à tout le groupe ethnique canadien-français parce qu'il a surmonté l'épreuve de la conquête (Martel-Plante, Mon pays, p. 169). C'est ainsi que, finalement, tous les Canadiens français se trouvent comme les acteurs de l'épopée canadienne, et l'on invite ceux d'aujourd'hui à imiter l'exemple de tous ces héros du passé :

Le livre d'histoire pourra contribuer [à la formation de la volonté] par les exemples d'énergie tenace qu'offrent les colons, les missionnaires, les hommes d'Etat. Ces héros entrevoyaient un noble but, ils l'ont poursuivi malgré tout, sans défaillance, sans respect humain, sans crainte des souffrances et de la mort même. L'application personnelle d'une pareille force d'âme dans leurs devoirs propres d'étudiants s'imposera aux enfants, surtout si les éducateurs, à la suite du manuel, multiplient les rapprochements. (F.E.C., Mon pays, p. 4; voir aussi Laviolette, L'épopée, p. 4)

LA RACE

Etant donné ce culte qu'ont les manuels français pour le héros, personnage surhumain, et étant donné surtout l'héroïsme collectif qu'ils se plaisent à voir à tout moment du passé, on ne peut plus s'étonner de la très haute estime en laquelle ils tiennent la "race française".

Même s'il existe toujours une grande confusion entre les termes race, nation, peuple qu'on utilise l'un pour l'autre autant dans les manuels anglais que dans les manuels français, au lieu de recourir à des critères comme la langue et la culture pour différencier les groupes français et anglais, il reste que les manuels français donnent inconsciemment (et, d'ailleurs, en se trompant souvent dans les faits) dans le racisme. Par exemple, le manuel de Guy Laviolette s'ouvre sur ces mots:

Ce qui importe plus que la mémorisation des textes, c'est l'intelligence de ce qui constitue l'essentiel de notre histoire : la pureté et la noblesse de nos origines. (L'épopée, p. 4) (l'auteur comprend aussi dans cet essentiel, souligné dans le texte, les luttes épiques et l'héroïsme, mais la pureté de la race vient ici en premier lieu).

Le manuel de Martel-Plante admet bien que l'immigration du 18^e siècle a amené ici une recrue de moins bonne qualité : "engagés, soldats vieillissants, braconniers, faux-sauniers, criminels, jeunes libertins, transfuges anglais et quelques nègres" (Mon pays, p. 127), mais Filteau

affirme sans ambages que, malgré tout, la "race" s'est maintenue pure de tout alliage :

Dès 1680, les caractères généraux du peuple canadien étaient esquissés. La diminution sensible de l'immigration allait leur permettre de se fixer sans être affectés sérieusement par les nouveaux venus. Le peuple canadien allait désormais se développer beaucoup plus par les naissances que par l'immigration. Ce n'est d'ailleurs qu'après 1730 que celle-ci allait reprendre avec un peu d'ampleur, mais insuffisamment pour modifier le fonds original de la population. (Filteau, Civilisation, p. 34; voir aussi p. 179 et 181)

Et que se passe-t-il lorsque le groupe ethnique anglais vient s'ajouter au groupe ethnique français ? On sait que le nombre des mariages entre Anglais et Français est devenu rapidement élevé; dans le manuel de Martel-Plante, ce mélange reçoit sa condamnation, lorsque les auteurs écrivent des seigneurs canadiens-français : ils "courtisaient le vainqueur, en lui livrant ses fils et ses filles" (Mon pays, p. 201). Quant à Filteau, il tire chastement le voile en ignorant ces mariages mixtes :

Ces races composantes sont, au Canada, la française et l'anglaise. Et c'est parce que nous, d'origine française, nous ne voulons pas de fusion de notre race avec l'autre, qu'il nous arrive encore de nous appeler nous-mêmes Canadiens français. (Filteau, Civilisation, p. 457)

Toutes ces considérations racistes n'empêchent pourtant pas les auteurs de manuels français de reprocher aux Anglais de croire en la supériorité de leur propre race... En fait, même si les manuels anglais parlent de race, quand ils veulent dire groupe ethnique, nous devons reconnaître qu'ils ne donnent pas dans le racisme comme les manuels français; il arrive, par exemple, à Rogers de parler des diverses races européennes que l'on rencontre au Canada ("the traveller will see Anglo-Saxon faces, French faces, Chinese, Jewish, Negro, Ukrainian faces" : Canada in the World Today, p. 320), mais cette remarque n'a aucune connotation raciste.

Mais ces auteurs anglais et français, qui sont en réalité d'une seule et même race, comment décrivent-ils les membres d'une autre race, ceux de la race amérindienne, qui se trouvaient ici à l'arrivée des Européens ? Lorsqu'il s'agit de décrire les qualités bonnes ou mauvaises des Amérindiens, auteurs anglais et auteurs français fournissent généralement la même matière : ces Amérindiens sont d'une nature féroce, sanguinaire, perfide (Rogers, Canada in the World Today, p. 101, 106, 173; Martel-Plante, Mon pays, p. 2, 5, 52, 53, 72, 73; F.E.C., Mon pays, p. 41 et 49). Mais ce sont les auteurs français qui abondent le plus en détails et accumulent les charges les plus lourdes : les Amérindiens, écrivent-ils, se caractérisent par la ruse, la haine, la cupidité, l'orgueil, leur vie fournit des exemples déplorables, il existe une licence

complète dans leur vie de famille, ils pratiquent l'esclavage de la femme, les hommes recherchent la violence et les plaisirs, leurs croyances et leurs superstitions sont grossières (Martel-Plante, Mon pays, p. 25-40, 105; F.E.C., Mon pays, p. 15, 50, 67, 77, 183; Laviolette, L'épopée, p. 22, 23, 29, 30, 39, 40, 41, 42, 43, 47; Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France, p. 11-16, 24); ce sont des "âmes rebelles à la civilisation", des "naturels revêches", des "demi-démons" (Martel-Plante, Mon pays, p. 40 et 50). On leur reconnaît des qualités : l'amour de la liberté, le courage, la fierté, l'hospitalité, la fidélité, le sens pratique, l'adaptation parfaite à leur milieu.

Il n'y a guère que le manuel de Ballantyne et Gallagher, Canada's Story for Young Canadians, qui s'applique vraiment à faire comprendre l'Amérindien : ce manuel prend soin d'expliquer le sens ethnologique et sociologique de ces pratiques indiennes qui heurtaient si rudement les observateurs européens du 17e siècle (op. cit., I : p. 19, 48 et 68); il s'efforce d'inculquer au lecteur le respect de la civilisation amérindienne:

But some of the French at Quebec wanted to blend the Indian life with their own. They thought the Indian way of life was so bad that the best thing would be to have the Indians learn the French way of life, become like Frenchmen. The Jesuists did not like this idea. They knew that when Indians met the French way of life, they were just as likely to copy its weak points as its good points. The Jesuits felt that all people should try to develop their own customs and fit their way of life to their own needs. (op. cit., I : p. 67)

Les uns et les autres, Anglais et Français, concluent en somme que la meilleure attitude à l'égard des Amérindiens en est une de paternalisme, doublée de méfiance; il faut les protéger contre eux-mêmes et les élever à la dignité de l'homme blanc. Comme l'a écrit assez justement Filteau, "les fondateurs du Canada entretenaient une généreuse illusion à l'égard des Indiens; ils croyaient à la possibilité de les assimiler et même de les élever à une complète égalité [...] Les indigènes ne se soucièrent aucunement de se prévaloir de ces avantages et se montrèrent réfractaires à la vie civilisée". Et le "raciste" Filteau semble tout heureux de conclure, en dépit de bien des faits : "Il ne résulta ainsi ni fusion ni métissage, mais simplement des relations d'amitié entre les deux races" (Filteau, *Civilisation*, p. 19).

Chapitre II

T H E M E S S P E C I A U X

Alors que le précédent chapitre étudie un certain nombre de thèmes généraux qu'exploitent les manuels d'histoire du Canada, celui-ci est consacré à des thèmes spéciaux, que nous groupons en trois catégories : certains hommes qui ont marqué l'histoire du Canada, les événements qui ont constitué une crise dans les relations ethniques et les institutions qui prêtent à discussion.

I - LES HOMMES-PROBLEMES

Nous n'avons pas voulu ici étudier tous les hommes qui ont marqué l'histoire du Canada : nous avons laissé délibérément de côté ceux sur qui les groupes culturels sont d'ordinaire d'accord, comme Talon, La Salle et Lord Strathcona; de même que nous en renvoyons d'autres dans une autre section (c'est ainsi que nous ne parlerons de Durham et de Riel qu'à l'occasion d'événements-crisés). La liste de ceux que nous retenons n'en est pas moins fort longue et variée.

JEAN CABOT

Tous les manuels anglais, où il est question des découvertes, assurent à Cabot une large place; ils portent à son compte la découverte des Grands Bancs de Terre-Neuve et la richesse qui en a résulté pour l'Angleterre (Hamilton, Pirates & Pathfinders, p. 95; Ballantyne, Canada's Story, I : p. 25; Rogers, Canada in the World Today, p. 206), mais Cabot reçoit surtout le mérite d'avoir établi les droits de l'Angleterre sur le Canada (Careless, A History of Challenge, p. 26; Hamilton, op. cit., p. 96; Blakeley, Nova Scotia, p. 8; Rogers, op. cit., p. 38; Brown, The Story of Canada, p. 21). Comme l'a écrit Brown,

We cannot be certain of the exact place where Cabot landed, but the flag of England flew over Canadian soil only five years after the discovery of the New World by Columbus. (p. 10)

Parmi les manuels français qui traitent des découvertes, un seul mentionne Cabot comme en passant : il lui consacre deux lignes et demie, surtout pour noter le caractère imprécis de ses voyages (Martel-Plante, Mon pays, p. 10).

JACQUES CARTIER

Inversement, les manuels anglais donnent peu d'importance à Cartier, alors que les manuels français s'arrêtent longuement sur sa carrière.

Pour les manuels français, les diverses croix plantées par Cartier le long de sa route, sont un symbole de prise de possession et manifestent l'idéal de l'évangéliste qu'était Cartier (Martel-Plante, Mon pays, p. 5; Filteau, Civilisation, p. 14; F.E.C., Mon pays, p. 13; Laviolette, L'épopée, p. 9-13). Cartier, en effet, personnifie le rôle et la mission de la France dans le Nouveau-Monde :

Quelle oeuvre magnifique de colonisation et d'évangélisation la France ne pourrait-elle pas réaliser sur les rives du Saint-Laurent ! Il rêve d'une conquête pacifique par la croix et la charrue, toute à l'honneur de sa patrie [...] Quelle foi admirable en cet homme ! Les croix, l'Evangile, la messe, la prière à Marie, servent à immortaliser sa mémoire et ouvrent la voie à la propagation de la vraie religion dans notre pays. (F.E.C., Mon pays, p. 15)

Un seul manuel anglais reconnaît au voyage de Cartier la valeur d'une prise de possession (Rogers, Canada in the World Today, p. 104); les autres se contentent de dire que Cartier est un grand explorateur, en concluant que ses tentatives d'établissement se sont terminées par un échec total et que Cartier est même responsable de l'échec de Roberval.

SAMUEL de CHAMPLAIN

Pour les manuels anglais, Champlain est le fondateur et le père de la Nouvelle-France (Careless, op. cit., p. 37; Blakeley, Nova Scotia, p. 19; Ballantyne, Canada's Story, p. 39; Rogers, Canada in the World

Today, p. 103; Brown, op. cit., p. 58). Sa contribution porte sur trois points principaux : 1 - l'exploration et la fondation de centres de colonisation (Careless, op. cit., p. 38; Rogers, op. cit., p. 104; Brown, op. cit., p. 46); 2 - les relations amicales qu'il a établies avec les Algonquins et les Hurons (Ballantyne, Canada's Story, p. 53-56; Blakeley, Nova Scotia, p. 26-30), mais ici les manuels accusent Champlain d'une grave erreur en déclenchant l'hostilité des Iroquois (McInnis, North American Nations, p. 22; Ballantyne, op. cit., p. 46; Brown, op. cit., p. 46) et on n'excuse Champlain que par la nécessité de protéger le commerce des fourrures; 3 - l'organisation du trafic de la fourrure (Careless, op. cit., p. 39; Ballantyne, op. cit., p. 60). Voici comment, pour sa part, Ballantyne évalue l'oeuvre de Champlain :

Champlain did not leave much of a colony for all his work. Farm work has always been hard, and the Frenchmen hoped to have an easier and richer life trading furs with the Indians. (p. 74 du vol. I)

Les manuels français expliquent d'une façon différente les échecs de Champlain : ce sont les marchands qui sont "la cause de ses déboires" (Martel-Plante, Mon pays, p. 14 et 21); Champlain, écrit un autre, en a été réduit à agir "en dépit du roi et des marchands" (F.E.C., Mon pays, p. 21); sa politique à l'égard des Hurons et des Algonquins avait pour but de défendre la colonie (F.E.C., op. cit., p. 33; Laviolette, L'épopée, p. 21). Si Champlain a droit à la reconnaissance des Canadiens,

c'est pour des raisons autres que celles données dans les manuels anglais : Champlain est à l'origine de la politique française de colonisation (un empire français qui repose sur l'agriculture : Martel-Plante, op. cit., p. 18; Filteau, Civilisation, p. 17; F.E.C., op. cit., p. 35); Champlain a contribué plus que tout autre au peuplement de la colonie, en puisant à des sources saines (Martel-Plante, op. cit., p. 127; Filteau, op. cit., p. 23; F.E.C., op. cit., p. 21); Champlain a été le premier Canadien, le premier il a pensé en Canadien et agi en Canadien (Filteau, op. cit., p. 37); admirable, son rôle apostolique (Filteau, op. cit., p. 17; Laviolette, L'épopée, p. 21). Et Martel-Plante évalue l'oeuvre de Champlain avec lyrisme :

Quelqu'admirable que fût ce déploiement d'énergie, il n'a pas donné des fruits immédiats d'importance [...] L'importance de l'oeuvre de Champlain ne tient pas à l'ampleur des résultats acquis; cette oeuvre vaut par sa portée lointaine et par la somme des sacrifices qu'elle lui a coûtés. Sans l'aide de la mère-patrie, malgré l'opposition constante des marchands, en dépit de la guerre anglaise, il a poursuivi jusqu'à la fin, avec un minimum de résultats, un idéal élevé et généreux : le rayonnement et la primauté du spirituel, l'implantation de la civilisation française en Amérique. (Martel-Plante, Mon pays, p. 28s.)

MONSEIGNEUR de LAVAL

Les manuels anglais reconnaissent le rôle important de Mgr de Laval dans l'établissement des cadres religieux et éducatifs (Ballantyne,

op. cit., p. 113; Rogers, op. cit., p. 114), ainsi que dans la fondation d'une Eglise forte : "He made his office a force to be reckoned with", écrit Careless (A History of Challenge, p. 49); il a bâti "a strongly ultramontane Church in New France", écrit le même auteur (p. 66); si nulle part on ne critique sa lutte contre le commerce de l'eau-de-vie, on s'amuse, du moins, de l'austérité qu'il cherchait à imposer à la société (Rogers, op. cit., p. 113).

Les manuels français embouchent la trompette épique. Ils décrivent avec force détails son rôle dans l'organisation de la vie religieuse, dans la création des écoles, dans la lutte pour sauvegarder les valeurs morales; non seulement, il est un des plus grands "bâtisseurs" (Martel-Plante, Mon pays, p. 89; Filteau, Civilisation, p. 45, 47, 49), mais lisez encore tout ce qui lui est redevable :

Sa présence au Conseil Souverain et sa participation active à ses délibérations a inauguré chez nous l'étroite alliance qui a généralement régné entre l'autorité civile et l'autorité religieuse pour toutes les matières qui sont d'une juridiction commune. Cette collaboration a grandement contribué à assurer la paix intérieure et à éviter à notre peuple les aventures désastreuses de certaines idéologies modernes [...]
Il sut encore déjouer habilement les tentatives des autorités civiles. (Filteau, Civilisation, p. 46, 47)

Et Martel-Plante renchérit :

En fondant l'Eglise canadienne sur la vie paroissiale, scolaire et familiale, Mgr de Laval a rendu possi-

ble la survivance des Canadiens français [...]
 Mgr de Laval a posé les fondations des trois piliers qui ont soutenu, depuis près de trois siècles, l'édifice de la nationalité canadienne-française.
 "Nous devons, écrit l'abbé Groulx, à ce constructeur l'empire du catholicisme sur notre vie nationale, la membrure d'acier où aime à s'appuyer notre jeune race". (Mon pays, p. 89s.)

RADISSON et DES GROSEILLIERS

Ces deux Français, qui sont à l'origine de la Compagnie de la Baie d'Hudson, n'occupent qu'une place occasionnelle dans les manuels anglais (Careless, op. cit., p. 54; Ballantyne, op. cit., p. 118; Rogers, op. cit., p. 109; Brown, op. cit., p. 100); c'est que, pour les manuels anglais, la lutte pour la fourrure dans la Baie d'Hudson ne paraît pas aussi importante que celle qui a pour centre les Grands Lacs et le Mississippi.

Les manuels français se préoccupent encore bien moins de ces "célèbres coureurs de bois passés au service de l'Angleterre" (F.E.C., Mon pays, p. 84); ou bien ces noms ne sont qu'un prétexte pour blâmer la "maladresse du gouvernement" (Martel-Plante, op. cit., p. 75). Un seul manuel reconnaît qu'ils ont "travaillé à étendre les frontières de la Nouvelle-France" (Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France, p. 49).

IBERVILLE

C'est surtout l'homme d'attaque que les manuels anglais ont retenu en Iberville : c'est un conquérant (Brown, The Story of Canada, p. 101), un "Viking" (Rogers, Canada in the World Today, p. 115), un homme qui "loves a fight" (Ballantyne, Canada's Story, I : p. 143), qui court après la gloire (ibid., I : p. 144), qui est capable de "thrilling and ferocious deeds" (Rogers, op. cit., p. 115); une figure de premier plan dans le programme d'expansion de l'impérialisme français (Careless, A History of Challenge, p. 53; Ballantyne, op. cit., I : 144; Brown, op. cit., p. 107).

Au contraire, pour les manuels français, c'est l'homme de la défense (F.E.C., Mon pays, p. 85), qui se dévoue à combattre les Anglais (Martel-Plante, op. cit., p. 113); le but de chacune de ses expéditions est parfaitement justifié, même les raids contre les colonies anglaises (F.E.C., op. cit., p. 85; Laviolette, L'épopée, p. 89; Frères Charles et Léon, op. cit., p. 95); c'est un génie militaire (ibid., p. 99) : on ne s'arrête pas à relever le caractère éphémère de ses conquêtes, puisqu'il ne faisait que se défendre...

VAUDREUIL-CAVAGNIAL

C'est une bien pâle figure dans les manuels anglais. Careless (op. cit., p. 90) le juge "meddlesome and overbearing", sans trouver autre chose à dire à son sujet. On le tient responsable d'avoir dégarni la ville de Québec au moment du siège (Rogers, op. cit., p. 118). Nous n'avons guère trouvé qu'un seul avantage à son dossier : il est le premier gouverneur à résister aux incessantes interventions de la métropole (Ballantyne, op. cit., I : p. 187).

Heureusement qu'il y a les manuels français ! Vaudreuil est le "Canadien d'abord" :

L'opposition ne fit que s'accentuer entre Canadiens et Français pour dégénérer parfois en rivalités assez âpres [...] Le conflit atteignit son point culminant avec la guerre de Sept Ans, en opposant un gouverneur canadien à un intendant et à un état-major français [...] Représentant du roi de France, mais en même temps fils du pays, Vaudreuil dut faire son choix dans ces conjectures difficiles. Dans sa correspondance avec la Cour, il voulut établir une distinction entre ce que lui commandait "son zèle pour le service du roi et son attachement à sa patrie".

Patrie ! Vaudreuil fut probablement l'un des premiers Canadiens à cristalliser le patriotisme canadien et à lancer l'emploi du mot patrie en l'appliquant à son pays. (Filteau, Civilisation, p. 129s. ; voir aussi Martel-Plante, op. cit., p. 123 ; Laviolette, L'épopée, p. 158)

Certes, son rôle dans la bataille de Québec se prête à des interprétations opposées : Vaudreuil a commis une "erreur fatale", écrit

Laviolette (op. cit., p. 180), mais ailleurs on corrige, en affirmant que pour Vaudreuil, dans un sens ou dans un autre, la décision n'avait plus d'importance, puisque la bataille était d'avance perdue (Martel-Plante, op. cit., p. 161).

Peu importe la bataille, le rôle de Vaudreuil a été, en définitive, très grand : non seulement Vaudreuil a décidé de capituler pour ne pas sacrifier des vies en pure perte (Martel-Plante, op. cit., p. 165; F.E.C., Mon pays, p. 145; Laviolette, L'épopée, p. 190), mais il a réussi à obtenir des conditions grâce auxquelles les Français ont pu sauvegarder l'essentiel de leur culture (Martel-Plante, op. cit., p. 165; Filteau, Civilisation, p. 139-149; F.E.C., op. cit., p. 149), alors que les manuels anglais expliquent ces conditions avantageuses par la générosité d'Amherst...

MONTCALM

Nous nous attendions ici à beaucoup plus de divergences entre manuels anglais et manuels français : ils sont d'accord pour le louer. C'est un héros tragique, lit-on chez les auteurs anglais, qui sacrifie sa vie pour retarder l'inévitable, mais il n'y avait plus aucun remède à la faiblesse de la Nouvelle-France (Rogers, op. cit., p. 119; Brown, op. cit., p. 155). C'est aussi un héros, pour les manuels français, mais ici (comme nous l'avons déjà remarqué pour les personnages historiques

de la Nouvelle-France), c'est un héros qui s'identifie à la Nouvelle-France même, et Laviolette (op. cit., p. 183) rappelle ce mot d'une Ursuline: "On dirait que la Nouvelle-France est descendue dans la tombe avec la dépouille du général".

JAMES MURRAY

Des auteurs anglais qui traitent cette période, deux n'ont rien à dire sur Murray (McInnis et Brown), et les trois autres ne sont pas d'accord. Pour Careless, Murray pose honorablement au champion des droits des Français, mais il commet une grave erreur en refusant d'appuyer les marchands de Montréal qui combattent pour les principes du gouvernement démocratique (quand Laviolette se réjouit de voir Murray rejeter ces "marchands crapuleux" : L'épopée, p. 209); et, toujours selon Careless, en accordant son support aux institutions françaises, Murray entraîne le gouvernement anglais dans un cercle vicieux, puisqu'au lieu de se concilier l'élément français, on renforce chez lui le "feeling of separateness" (Careless, op. cit., p. 102). Pour Rogers (op. cit., p. 124) et Ballantyne (op. cit., p. 5-20), Murray a empêché le soulèvement et préparé la voie à la coopération, grâce à sa tolérance et à sa bonté. C'est Ballantyne surtout qui fournit d'abondants détails sur les actes de bonté et sur l'esprit de conciliation de Murray : le général, écrit-il, se sentait chez lui au Canada avec les Français, il

parlait leur langue, et ses troupes écossaises suivaient son exemple.

C'est, en somme, ainsi que le jugent la plupart des auteurs français (Filteau, Civilisation, p. 157, 189; F.E.C., Mon pays, p. 153, 154; Laviolette, op. cit., p. 205, 206, 208, 210, 211). Martel-Plante, toutefois, ménage fort l'admiration : les "quelques marques de sympathie" de Murray sont soumises à la politique de Londres et n'aboutissent qu'à des "palliatifs" (Mon pays, p. 167, 180, 183).

Les auteurs français ont une reconnaissance spéciale à Murray, pour une raison qui demeure totalement étrangère aux auteurs anglais : la continuation de l'épiscopat (Martel-Plante, op. cit., p. 184; Filteau, op. cit., p. 189; Laviolette, op. cit., p. 215).

GUY CARLETON

Carleton jouit de la même popularité que Murray dans les manuels français. On trouve, dans Mon pays des F.E.C. :

C'est un esprit droit et clairvoyant, qui veut juger de la situation sans parti pris et en connaissance de cause. (p. 159)

Non seulement, son intervention a valu aux Canadiens français l'Acte de Québec (Martel-Plante, op. cit., p. 189; Filteau, op. cit., p. 216; F.E.C., Mon pays, p. 159), mais il a cherché à concilier les

buts de la politique anglaise avec la justice que l'on devait aux Canadiens français, puis, plus tard, aux Loyalistes (ibid., p. 166).

Au moins un manuel anglais condamne le rôle politique de Carleton: tout en reconnaissant les mérites de l'Acte de Québec, ce manuel reproche à Carleton son attitude autoritaire et pro-aristocratique qui se trouve comme sanctionnée par cet Acte (Ballantyne, op. cit., p. 28, 29, 32).

MONSEIGNEUR BRIAND

Nous avons déjà noté que l'histoire religieuse occupe bien peu de place dans les manuels anglais; ils restent muets sur les chefs religieux, sauf si ces derniers ont eu quelque relation directe avec les événements politiques, économiques ou militaires; et, même en ce cas, ce n'est guère que la loyauté de ces chefs religieux qu'ils retiennent. Ainsi, on écrit de Mgr Briand :

Bishop Briand was such a good friend of Governor Murray, and he proved to be so discreet and loyal, that soon even the restriction about his title was forgotten. (Ballantyne, op. cit., p. 14)

Les manuels français s'attachent surtout à l'oeuvre religieuse de l'évêque, et l'un d'eux salue même en Mgr Briand le "second fondateur" de l'Eglise canadienne :

Monseigneur Briand s'emploiera à relever l'Eglise canadienne de ses ruines matérielles et morales; il mérite le titre de second fondateur. Il fallait rebâtir la cathédrale et les églises incendiées, il était urgent de réformer les mœurs. L'évêque se met à la tâche : dès son arrivée, il commence la visite de son diocèse, il la continue dans les années qui suivent. Malgré la pénurie de prêtres, il fonde de nouvelles paroisses, installe des curés. Dans ses lettres pastorales, il exhorte ses ouailles à la vertu, leur prêche la tempérance. Les fruits ne sont pas longs à mûrir. (Martel-Plante, Mon pays, p. 187; voir aussi les éloges sans réserve de Laviolette, L'épopée, p. 215-217)

JAMES CRAIG

On ne fait mention du gouverneur James Craig que dans deux manuels, du côté anglais. L'un se contente d'une mention courte et rapide (Careless, A History of Challenge, p. 178); l'autre le blâme sévèrement pour son opposition au catholicisme, pour ses soupçons et pour son hostilité à l'égard de la Chambre des députés : "he dared to request the abrogation of the Constitutional Act [...] he had gone too far"; par son comportement, il a plutôt produit ce qu'il craignait le plus : le développement du nationalisme canadien-français (Ballantyne, op. cit., p. 67 et 68).

Comme on peut s'y attendre, les manuels français condamnent aussi Craig, mais en des termes autrement énergiques : "ce vieux soldat, susceptible et cassant", "le régime de la terreur" (Martel-Plante, op. cit., p. 237). Pour les manuels français, Craig fut une épreuve que les

Canadiens français surmontèrent victorieusement, une magnifique occasion d'exercer leurs forces de résistance aussi bien dans un domaine politique que dans un domaine religieux.

LOUIS-JOSEPH PAPINEAU

Les manuels anglais et français ne diffèrent pas tellement dans leur interprétation de Papineau, qu'il s'agisse de l'homme ou de l'oeuvre.

Pour tous, il est un grand orateur, un patriote zélé, un chef remarquable, qui avait pour objectifs l'établissement des institutions parlementaires britanniques au Canada et la défense des intérêts français (Careless, op. cit., p. 179; McNinnis, North American Nations, p. 262; Ballantyne, op. cit., p. 106; Rogers, Canada in the World Today, p. 147; Martel-Plante, op. cit., p. 240; Filteau, Civilisation, p. 236; F.E.C., Mon pays, p. 188). Les manuels anglais ajoutent toutefois (ce que les manuels français passent sous silence) que Papineau voulait aussi faire adopter la forme du gouvernement américain et rejeter la domination anglaise (Careless, op. cit., p. 180; McNinnis, op. cit., p. 262; Ballantyne, op. cit., p. 107).

De même aussi, tous les manuels, anglais et français, sont d'accord pour juger sévèrement les méthodes auxquelles il a eu recours.

Elles sont malhabiles, inspirées par les "doctrines fausses" de la Révolution française et non conformes à la loi (Careless, op. cit., p. 179, 180, 181; Saywell, Modern Era, p. 262; Ballantyne, op. cit., p. 106-108; Brown, The Story of Canada, p. 252; Martel-Plante, Mon pays, p. 242, 243, 300, 302; F.E.C., Mon pays, p. 188). Papineau, affirmant les manuels, ne voulait pas la rébellion au point de départ, mais il a été incapable de freiner ses partisans après qu'il les eut soulevés par ses discours enflammés. Ainsi, Ballantyne écrit :

At first he was a great admirer of the British way of doing things, but he became suspicious of British schemes with the attempt to join Upper and Lower Canada. He then turned enviously to the "American" way, and demanded independence from Great Britain for the Canadas. When he was opposed by his own priests, his pride and impatience led him to turn on them as well. Papineau never really wanted bloodshed, but his violent words led eventually to violent action. (Canada's Story, p. 107)

Nous trouvons à peu près le même jugement du côté français :

Après des années de lutte pour demander la surveillance des deniers publics, il se voit toujours incompris — pour ne pas dire méprisé — des autorités anglaises. Son caractère s'aigrit à la longue et il verse dans la violence. Entraîneur remarquable, il aura grand' peine à maintenir dans les strictes limites de la légalité les partisans que son éloquence virulente aura soulevés. (F.E.C., Mon pays, p. 188; voir aussi Martel-Plante, Mon pays, p. 244 et 245)

Tous les auteurs jugent Papineau dans une lointaine perspective,

celle de la marche vers l'autonomie. Toutefois, les auteurs français s'intéressent surtout à ce qui en a résulté pour le Canada :

Pourtant, [les luttes de Papineau] n'ont pas été stériles : elles ont réduit les dépenses de l'administration, hissé des Canadiens à des postes importants, éveillé l'instinct politique de la population et préparé le triomphe d'Hippolyte LaFontaine. (Martel-Plante, op. cit., p. 252, 233; F.E.C., Mon pays, p. 203)

alors que les auteurs anglais ont plutôt tendance à retenir les effets que la rébellion a eus sur la métropole :

Thus the reform movement in Lower Canada had also apparently ended only in bloodshed and defeat. Yet this rising, too, affected Britain. In fact, by its greater it aroused Britain more than that of Upper Canada. (Careless, op. cit., p. 182; voir aussi Ballantyne, op. cit., p. 108; Rogers, op. cit., p. 148; Brown, op. cit., p. 249, 252)

Les manuels anglais, enfin, vont plus loin dans l'étude des conséquences à long terme. L'échec de Papineau a eu pour résultats de mettre pour de bon le Canada sur le chemin de la modération politique, de fermer des avenues comme celles du radicalisme politique, de l'annexion américaine; en même temps, par réaction contre les rebelles, ces événements ont renforcé la loyauté des Canadiens envers l'Angleterre, resserré les liens entre la colonie et la métropole :

In actual fact, the rebellion marked the end of any serious plan to use the American republican system

as a model for the structure of Canadian government. The rebellion had alienated the more moderate reformers. They drew back not only from violence, but also from any repudiation of the British connection. (McInnis, North American Nations, p. 263s.; voir aussi Rogers, op. cit., p. 148; Brown, op. cit., p. 252; Careless, op. cit., p. 180)

Malgré toutes ces critiques, Papineau demeure, pour au moins un manuel français, le héros qui s'identifie (comme tous les héros des manuels français) à toute une génération. Laviolette rappelle qu'on allait un jour dire de Papineau : "Il fut toute une époque, et longtemps notre race n'eut que sa voix pour glaive et son coeur pour cuirasse" (L'épopée, p. 238).

WILLIAM LYON MACKENZIE

On pourrait répéter pour Mackenzie ce qu'on vient d'écrire pour Papineau : l'un et l'autre sont jugés de la même façon par les auteurs anglais et par les auteurs français, quand il est question des objectifs poursuivis, des méthodes appliquées et des conséquences qui découlent de leur oeuvre. Tout de même, nous remarquons que les manuels français le jugent plus sévèrement qu'ils ne jugent Papineau et, comme le fait Martel-Plante, le mettent au-dessous de son collègue du Bas-Canada :

Son manque de tact et de mesure l'empêcha de jouir d'un prestige "à la Papineau". (Mon pays, p. 247)

JOSEPH HOWE

Voici un personnage que négligent complètement les manuels français, à une exception près : le manuel de Martel-Plante lui consacre quelques lignes et le décrit comme un chef d'une forte trempe (Mon pays, p. 245).

Les manuels anglais en parlent longuement et avec beaucoup d'admiration. Howe est l'homme qui a réussi là où Mackenzie et Papineau ont échoué; sa figure est en contraste total avec la leur :

Like William Lyon Mackenzie, Joseph Howe had to struggle against the governor and a Family Compact. Like Mackenzie, Howe was an editor and a printer, and sat in the assembly elected by the people. But in no other way were they like one another. (Brown, The Story of Canada, p. 255)

Howe est le type idéal du réformateur : son but est l'adaptation du système parlementaire anglais au Canada, pur de tout alliage étranger d'origine américaine ou française (Careless, op. cit., p. 205; McNinnis, op. cit., p. 268; Blakeley, Nova Scotia, p. 137; Ballantyne, op. cit., p. 156; Rogers, op. cit., p. 151; Brown, op. cit., p. 256); ses méthodes sont légitimes et parlementaires : il se sert de "his brilliant mind, eloquent tongue and powerful pen" (Rogers, op. cit., p. 152); c'est grâce à son "energy, moderation and unquestioned loyalty" qu'il a réussi à obtenir ce qu'il voulait (Careless, op. cit., p. 206; Rogers, op. cit.,

p. 152; Brown, op. cit., p. 256). Loyauté ! il semble bien que ce soit là ce qui différencie Howe de Mackenzie et Papineau, et ce qui, pour les auteurs anglais, assure à Howe une place parmi les grands Canadiens :

It was Howe's great loyalty, as much as his ability as a speaker and a writer, that led men in the colonies and in England to believe in Joseph Howe and the cause for which he fought. (Brown, op. cit., p. 256)

Sa contribution la plus importante est peut-être d'avoir combiné deux éléments contradictoires à première vue : le désir d'autonomie et la loyauté à l'Angleterre et à l'Empire, deux éléments qui, combinés, pourraient produire un système efficace de gouvernement, susceptible d'évoluer avec harmonie et de s'adapter aux conditions politiques; bref, la solution qui devait mener au Commonwealth :

The son of a Loyalist, Howe had a constant vision of a united British Empire - but an empire united through freedom. (Careless, op. cit., p. 185; voir aussi Rogers, op. cit., p. 154; Brown, op. cit., p. 256)

HIPPOLYTE LaFONTAINE

Voici, pour les manuels français, l'homme qui, de concert avec Baldwin, a donné au Canada le gouvernement responsable et a dirigé "la lutte pour la reconquête de nos droits" (Filteau, Civilisation, p. 246; un Papineau qui ne serait entaché ni par la souillure de la rébellion, ni

par l'échec, ni par le radicalisme.

Filteau lui attribue l'initiative de l'alliance avec Baldwin (Civilisation, p. 246), alors que d'autres laissent cette initiative à Baldwin (Martel-Plante, op. cit., p. 258; F.E.C., Mon pays, p. 201). En tout cas, LaFontaine travaille, la main dans la main, avec Baldwin et fait montre d'un génie politique.

Si le gouvernement responsable était, pour LaFontaine, un objectif immédiat, son objectif principal demeure la protection des droits des Canadiens, ces droits que mettait en péril l'Acte d'Union. LaFontaine a eu "l'attitude audacieuse de la victime qui brise dans la main de l'assaillant l'arme dont il veut le frapper" (Martel-Plante, op. cit., p. 258); il a eu le génie de découvrir une faille dans le plan de Durham, de sorte que l'Union, telle qu'on l'avait voulue, est devenue autre chose :

D'une union législative entre les individus de deux nationalités différentes, elle devenait l'union de deux provinces distinctes sous une seule législature. Cette forme d'union devait bientôt être renforcée par le principe de double responsabilité d'après lequel le Ministère devait posséder non seulement l'appui de la majorité des députés, mais aussi la majorité dans chaque province. (Filteau, Civilisation, p. 246, 250; voir aussi F.E.C., Mon pays, p. 202)

LaFontaine est aussi salué comme l'un des grands défenseurs de la langue française; Martel-Plante ne manque pas d'accorder une grande signification à un célèbre discours de LaFontaine:

La session de 1842 fournit à LaFontaine l'occasion de s'illustrer par une attitude courageuse lorsqu'il fit un discours en français, le 13 septembre, en face des tories hostiles. Son attitude fière redonna aux Canadiens français audace et confiance et signifiait à l'oligarchie qu'ils ne consentaient pas à se laisser angliciser. (Mon pays, p. 263; voir aussi F.E.C., Mon pays, p. 202)

Mais c'est Filteau qui en fait le récit le plus dramatique, ponctué des mots les plus propres à secouer le lecteur :

Mis en demeure d'expliquer son attitude, LaFontaine se leva. C'était la première fois qu'il prenait la parole dans le Parlement du Canada-Uni. Toute la députation attendait ses déclarations avec anxiété. Son début fut une véritable bombe... et, suprême audace, dans un parlement d'où la langue française était bannie, lui, député d'un comté anglais du Haut-Canada, il fit cette demande en français... Quelques minutes lui suffirent pour prononcer le plus grand discours de sa carrière et remporter une victoire sans précédent. (Filteau, Civilisation, p. 249)

Inutile de chercher pareille exaltation pour LaFontaine dans les manuels anglais. Ils ne s'y intéressent que dans la mesure où l'alliance Baldwin-LaFontaine menait à l'obtention du gouvernement responsable; ce but atteint, écrit un manuel, l'alliance s'est vite désagrégée, et LaFontaine, tout comme son collègue, disparaît de la scène politique :

The Baldwin-LaFontaine alliance, that had formed a strong majority and carried through responsible government, rapidly crumbled away. In 1851 its two leaders retired from parliament. They had had enough of the bewildering new state of politics. Many

English-speaking Reformers in Canada West wanted to press on with a reform programme, in which the responsible system had been only the necessary step. (Careless, op. cit., p. 223)

ROBERT BALDWIN

Les manuels français négligent Baldwin pour exalter LaFontaine, les manuels anglais négligent LaFontaine pour exalter Baldwin.

Sur trois manuels français qui en parlent, deux ne le font qu'en relation avec LaFontaine (Filteau et F.E.C.); pour le troisième, Baldwin est simplement un réformiste modéré qui a travaillé loyalement et avec courage à l'obtention du gouvernement responsable (Martel-Plante, Mon pays, p. 247, 262-264, 266).

Très différent de cet autre personnage important qu'est Mackenzie, Baldwin, écrivent les auteurs anglais, était attaché d'une façon inébranlable au système parlementaire britannique; comme Howe, il prônait un empire "held by freedom not force, bound by ties though light as air, as strong as links of iron" (Careless, op. cit., p. 172, 173, 191; McInnis, op. cit., p. 265; Ballantyne, op. cit., p. 107). Mais, tandis que, par la force des choses, Howe voyait son activité limitée à la scène de la Nouvelle -Ecosse, Baldwin eut l'avantage de poser des actes dont l'effet se faisait sentir sur tout le Canada et, par l'intermédiaire de Durham, sur la métropole elle-même.

LORD ELGIN

L'habitude qu'ont les manuels français de ne donner qu'un faible relief aux grandes figures historiques anglaises, se poursuit dans le cas de Lord Elgin. Les deux manuels français qui en parlent, ne voient en lui que l'exécutant de la politique de Londres; sa prise de position, à l'occasion de la signature du Bill des Indemnités, lui est dictée par ses supérieurs; et il n'eut guère que le mérite d'avoir enfin, et sans avoir d'autre choix, accordé le gouvernement responsable (Martel-Plante, Mon pays, p. 265, 266; voir aussi F.E.C., Mon pays, p. 202, 203).

Pour les auteurs anglais, Lord Elgin est un grand homme d'Etat pour plusieurs raisons : il a résisté aux pressions d'un groupe déchaîné; il a eu confiance en l'aptitude des Canadiens à accepter les principes du vrai gouvernement parlementaire, comme à se diriger eux-mêmes (Careless, op. cit., p. 209; Ballantyne, op. cit., p. 123; Brown, op. cit., p. 267; Rogers, op. cit., p. 153); il était même persuadé que les Canadiens français seraient "the one sure guarantee that the British North America would not be absorbed by the United States", et c'est lui qui a écrit : qui sait si la dernière main à tenir le drapeau britannique sur le continent américain, ne serait pas celle d'un Canadien français? (Ballantyne, op. cit., p. 137). De plus, Lord Elgin est à l'origine de meilleures relations avec les Etats-Unis et c'est lui qui a obtenu le traité de Réciprocité en 1854:

He believed, indeed, that only reciprocity could prevent annexation, by filling the colonies' need for new trade outlets. (Careless, op. cit., p. 209s.)

Bref, il est pour eux un "imperial statesman", digne gendre de Durham (Careless, op. cit., p. 203; voir aussi McInnis, North American Nations, p. 269).

LORD SELKIRK

Les manuels français se contentent d'en parler comme de l'un des colonisateurs moins importants du 19e siècle (Martel-Plante, op. cit., p. 223; F.E.C., Mon pays, p. 178-180), alors que les manuels anglais, surtout au niveau élémentaire, donnent sur lui d'abondants détails et qu'en général on reconnaît que son rôle a été d'une importance souveraine. Grâce à lui, écrit-on, "Western Canada is born" (Careless, op. cit., p. 143; Ballantyne, op. cit., p. 98; Brown, op. cit., p. 222-227); il est de ceux qui ont aidé à "keep the North-West for Britain" (Rogers, op. cit., p. 168); et surtout il est l'un des acteurs de ce grand drame qui achevait de se jouer dans l'Ouest autour du commerce des fourrures, et c'est son entreprise "that led to the final collapse of the Canadian fur-trade kingdom" (Careless, op. cit., p. 142).

JAMES DOUGLAS

Les manuels anglais sont les seuls à parler de cet homme qui a maintenu la Colombie britannique sous l'allégeance britannique, en faisant respecter "British rule and British law", comme c'est lui qui a empêché la Colombie de passer sous la domination américaine et d'être en proie aux "durs" de la ruée vers l'or (Careless, op. cit., p. 218; Ballantyne, op. cit., p. 149, 150; Rogers, op. cit., p. 133; Brown, op. cit., p. 271).

GEORGE-ETIENNE CARTIER

Avec Cartier et Macdonald (dont nous parlons dans la section suivante), nous retrouvons un duumvirat semblable à celui de LaFontaine-Baldwin.

Remarquons d'abord que les deux plus importants manuels français (Martel-Plante et Filteau) s'intéressent moins à la contribution individuelle des "Pères" qu'à l'aspect constitutionnel de la Confédération.

Ce qui ne signifie pas que les manuels français négligent Cartier; bien au contraire ! Cartier apparaît chez eux comme l'un des premiers partisans de ce projet d'union des provinces et comme l'un de ceux qui ont le plus travaillé à le faire réussir, comme à le faire accepter (Martel-Plante, op. cit., p. 306; F.E.C., Mon pays, p. 226, 229, 230;

Laviolette, op. cit., p. 304). Pour sa part, Laviolette grandit Cartier jusqu'aux nues : Cartier est le seul artisan de la Confédération, de l'expansion nationale et du développement des chemins de fer; c'est lui qui prononce tous les discours, qui choisit le nom du nouveau pays, c'est lui qui fait tout (Laviolette, op. cit., p. 300-311). En outre, c'est un homme qui a une foi ardente en un Canada A Mari usque ad Mare et qui se dévoue en ce sens (Martel-Plante, op. cit., p. 317; F.E.C., Mon pays, p. 233, 234; Laviolette, op. cit., p. 307-309), tout en s'appliquant à défendre les "droits de ses compatriotes du Bas-Canada" (Filletau, op. cit., p. 251; F.E.C., Mon pays, p. 226, 229).

Ces manuels français ont toutefois des reproches à l'adresse de Cartier. Il a peut-être eu tort d'entraîner le Bas-Canada dans la Confédération, en dépit des craintes formulées par certains députés, que

le pouvoir central aura tendance à tout centraliser, à empiéter sur les droits des provinces et à mépriser leurs garanties [...] Ces députés n'avaient peut-être pas complètement tort, mais à la session de janvier 1865, Cartier prit sur lui d'entraîner les hésitants à sa suite. (Laviolette, op. cit., p. 304)

Il y a plus grave : Cartier refusa de supporter ceux qui réclamaient des écoles libres pour les Acadiens :

Georges-Etienne Cartier, sur lequel on comptait pour défendre les Acadiens, se rallia à cette thèse et ne voulut pas se désolidariser de MacDonald. Cartier

et ses partisans payèrent par la défaite aux élections qui suivirent, le prix de leur manque d'énergie, mais le changement de gouvernement n'améliora pas le sort des Acadiens. (Filteau, op. cit., p. 319)

Les manuels anglais accordent volontiers à Cartier une des premières places parmi les "Pères de la Confédération" (Careless, op. cit., p. 235; McInnis, op. cit., p. 279; Ballantyne, op. cit., p. 157; Rogers, op. cit., p. 160; Brown, op. cit., p. 303). Toutefois, ils ne vont pas plus loin dans l'éloge, à l'exception d'un seul qui, agissant comme Laviolette, s'écrie dans un accès d'enthousiasme :

Sir Georges Cartier was descended from the family of the famous explorer, Jacques Cartier. The 19th century Cartier, born and raised in the land discovered by the 16th century Cartier, was also, in a way, an explorer. He courageously led his French-speaking fellow-countrymen into unknown paths of government. Canada today is a monument to Cartier's passionate belief that under the British flag, the French Canadian would have the greatest possible freedom of language, religion and customs. (Rogers, Canada in the World Today, p. 160)

JOHN A. MACDONALD

La plupart des manuels français reconnaissent volontiers que John A. Macdonald domine son équipe et même la plupart des grands Canadiens :

Parmi ces derniers [les Pères de la Confédération], mentionnons Georges-Etienne Cartier, défenseur des

droits de ses compatriotes du Bas-Canada, et John-Alexander Macdonald, le plus remarquable représentant du Haut-Canada et sans doute l'homme politique le plus influent de son siècle. (F.E.C., Mon pays, p. 226)

Macdonald fut toutefois le plus prestigieux, au point qu'il est resté le prototype du premier ministre canadien. Ses successeurs étudieront sa carrière, copieront souvent ses attitudes et lui emprunteront même ses tactiques électorales. (Martel-Plante, op. cit., p. 317)

Macdonald, écrit-on encore, a été l'un des premiers défenseurs du nationalisme canadien contre l'impérialisme anglais (Martel-Plante, op. cit., p. 342, 346; il a de plus créé un parti national stable :

Mais ce grand corps [le Canada] était sectionné; il fallait lui greffer des muscles et lui tendre des nerfs. La création d'un parti national stable servira d'agent d'unification. Par sa souplesse, Macdonald réussit à grouper, dans les cadres d'un même parti politique, des hommes que séparaient la langue, la foi et les intérêts financiers. (ibid., p. 319)

Cette belle médaille a son revers. Pour Filteau, la souplesse de Macdonald devient une faiblesse de caractère, une source de fautes contre l'intérêt national : Macdonald paie les gens de bonnes paroles que dément ensuite la réalité, il fait de belles promesses qu'il se refuse à tenir, l'échéance venue (Civilisation, p. 314, 319, 340). Un autre manuel souligne que Macdonald fut incapable de profiter de l'expérience fournie par la première affaire Riel, pour trouver une solution au problème des Métis (F.E.C., Mon pays, p. 255). Enfin, pour Laviolette,

Macdonald n'est guère qu'un nom parmi tant d'autres et sa seule contribution importante est de faire voter des fonds pour le chemin de fer de la Colombie britannique (L'épopée, p. 301-302, 312-313).

Dans l'ensemble, les manuels français apportent peu de chose sur Macdonald, mais il semble que ce ne soit pas tellement par négligence ou par ignorance : dans cette période de l'histoire du Canada, quelle que soit l'origine ethnique du premier ministre, c'est moins l'homme qui les retient que l'action même du gouvernement.

Dans les manuels anglais, au contraire, tout pivote autour du premier ministre, et ainsi Macdonald occupe une place très considérable. On est embarrassé par l'abondance des qualités que lui attribuent les auteurs : intelligence, habileté, compétence, magnétisme, sens de l'humour, charme, opportunisme, détermination, courage, esprit de vision (Careless, op. cit., p. 225, 236, 265, 266, 270, 290, 292; mais nous nous refusons à donner ici toutes les références, il y a accord général là-dessus) : bref, c'est le bâtisseur du Canada. Les manuels louent sa tâche dans trois domaines, en particulier : la Confédération, l'administration et les relations avec l'extérieur.

De la Confédération, Macdonald a été le "guiding genius" (Careless, op. cit., p. 258), le "chief mover" (McInnis, op. cit., p. 283), le "most responsible" (Ballantyne, op. cit., p. 151), l'homme qui, en cette

occasion, a fourni le "magnificent leadership" (Rogers, op. cit., p. 161). Il a fait le travail préliminaire, il a participé aux conférences successives, il a rédigé les projets de loi et fait ce qu'il faut pour qu'elles soient acceptées des députés et du public.

Une fois la Confédération adoptée, Macdonald "with might and main, strove always to keep Confederation alive and growing" (Rogers, op. cit., p. 167). La préservation d'un Canada grand et uni et son développement sont présentés comme une tâche surhumaine que Macdonald a su accomplir; cette tâche comprend la création du parti conservateur, l'expansion de l'économie, de l'immigration, du commerce, et quoi encore (Careless, op. cit., p. 265, 276-280, 285; Saywell, Modern Era, p. 54; McInnis, op. cit., p. 279, 299-303; Ballantyne, op. cit., p. 152; Rogers, op. cit., p. 180; Brown, op. cit., p. 314, 322-326, 338).

Enfin, dans le domaine des relations extérieures, Macdonald, tout en protégeant jalousement les intérêts du Canada, a su conserver un sens profond de la loyauté envers l'Empire britannique :

The Dominion was gaining fuller control of its own affairs, but ties with the mother country remained close. As Sir John said : "We are content; we have prospered under the flag of England. I say that it would bring ruin and misfortune, any separation from the United Kingdom". (Brown, op. cit., p. 338)

MacDonald made clear that he wanted Canada to be treated as a grown-up nation. "Instead", he said, "of looking upon us as a merely dependent colony, England

will have in us a friendly nation — a subordinate, but still powerful people — to stand by her in North America in peace or in war." (Ballantyne, op. cit., p. 161)

La plupart des auteurs soulignent l'ironie du destin de Macdonald: à sa mort, toute son oeuvre paraissait à la veille de s'écrouler (Careless, op. cit., p. 292; Saywell, op. cit., p. 56; McInnis, op. cit., p. 307); mais, ajoute-t-on, Macdonald n'était pas responsable de cette situation pénible, due à la conjoncture économique. De même, sur la mauvaise tournure de l'affaire Riel, les manuels anglais se montrent indulgents à l'égard de Macdonald :

If Macdonald's government deserves blame for not meeting the Métis' grievances in time, Riel brought no benefit to his followers. (Careless, op. cit., p. 281)

MacDonald made the mistake of thinking that the Métis were not important [...] To avoid losing favour in Ontario, Prime Minister MacDonald talked about how much he would like to try Riel if only he could catch him; actually he was paying Riel to stay away [...] MacDonald did not know which way to turn. Again he tried every possible means of delay [...] Sir John A. MacDonald was bound to be unpopular with many Canadians if Riel were hanged, and just as unpopular with just as many if he were not. (Ballantyne, op. cit., p. 164, 172, 183, 184)

En dépit de ces réticences, nous pouvons affirmer que tous les manuels anglais évaluent l'oeuvre de Macdonald dans les termes les plus louangeurs et que tous estiment que l'avenir rendra justice à cet homme d'Etat (voir, par exemple, Careless, op. cit., p. 295, 393; Saywell, op.

cit., p. 56; McInnis, op. cit., p. 317; Rogers, op. cit., p. 188; Brown, op. cit., p. 302).

GEORGE BROWN

Si les élèves de langue française ignorent George Brown, ils n'ont qu'à s'en prendre à leurs manuels : le manuel qui en dit le plus long, se contente de présenter Brown comme l'un des plus solides partisans de la Confédération et comme l'initiateur de l'alliance entre libéraux et conservateurs du Haut-Canada (F.E.C., Mon pays, p. 228, 230); dans le manuel de Laviolette, Brown n'est qu'un nom (L'épopée, p. 303); il est totalement absent des manuels de Martel-Plante et de Filteau.

Et pourtant, George Brown est, dans les manuels anglais, un personnage de premier plan; il a une part très importante dans la réussite du projet de la Confédération :

As hopeless deadlock settled down on the province of Canada in 1864, George Brown carefully but firmly stepped forward. He proposed a parliamentary committee to discuss the problem on a non-party basis and suggest the best solution. Here was a statesman - like act, seemingly unlike Brown. [...]

He had decided that the dangerous question of the union must now be settled, and could only be settled by moderation and a turning-away from sectional and party strife. (Careless, op. cit., p. 233, 234; voir aussi McInnis, op. cit., p. 282; Ballantyne, op. cit., p. 157; Rogers, op. cit., p. 159; Brown, op. cit., p. 304)

Comme celui de Macdonald, son nationalisme est du type cher aux manuels anglais :

In addition, Brown, as a British American nationalist (though none the less devoted to the imperial bond), could enter eagerly into the project for building a continent-wide union. (Careless, op. cit., p. 235)

Et, encore comme Macdonald, il a puissamment contribué à la formation d'un parti politique solide.

WILFRID LAURIER

Des quatre manuels français qui couvrent l'ère Laurier, un ne le nomme même pas (Laviolette, L'épopée); un second le présente comme l'un "des plus remarquables premiers ministres canadiens" (F.E.C., Mon pays, p. 261); et les deux autres le condamnent : ils lui reprochent de s'être engagé à défendre les intérêts de l'empire britannique et de n'avoir pas su ou pu ou voulu défendre les écoles françaises du Manitoba (Martel-Plante, Mon pays, p. 324, 342, 343, 344; Filteau, Civilisation, p. 321, 344).

Il n'est "grand homme" que dans les manuels anglais.

Saywell résume ainsi les réussites de Laurier :

Reciprocity was not the only issue before the Canadian people in the election of 1911. The voter was presented with the equally fundamental question of Canada's relations with Great Britain and the relations of French and English speaking Canadians within the nation itself. Since these were the most difficult questions Laurier faced and the way in which he answered them was his greatest contribution to Canadian history, we must now turn our attention to them. (Saywell, Modern Era, p. 71)

Certes, comme les manuels français, les manuels anglais reconnaissent que Laurier a été favorisé par des conditions économiques exceptionnelles, mais, en même temps, ils louent la manière dont il en a tiré partie; ils voient une preuve de réalisme et de sagesse dans la façon dont il a continué la politique d'expansion de Macdonald (Careless, op. cit., p. 292, 301, 312; McInnis, North American Nations, p. 325; Bal-lantyne, op. cit., p. 202; Rogers, op. cit., p. 185; Brown, op. cit., p. 342).

Laurier a, de plus, accompli pour le parti libéral au Québec ce que Brown avait fait dans les mêmes conditions en Ontario :

An able young Liberal, Wilfrid Laurier, who had been reared in English as well as French thought, began a campaign, to align Quebec Liberalism with British Liberalism. He sought to show that his party in Canada was not in the anti-religious, revolutionary tradition of the Liberals of Europe, but in the Christian, tolerant and moderate tradition of British Liberalism. Laurier put his faith in British political ideas of freedom and justice. His ability to set them before his fellow French Canadians did much to save his party and to give it a new lease of life in Quebec. (Careless, op. cit., p. 287)

Laurier a longuement travaillé à rapprocher les deux groupes ethniques (Careless, op. cit., p. 295; Saywell, op. cit., p. 73; McInnis, op. cit., p. 314; Ballantyne, op. cit., p. 194, 195, 208; Rogers, op. cit., p. 188; Brown, op. cit., p. 340), en se consacrant à la recherche d'un compromis, seul moyen effectif de protéger les droits des minorités (Saywell, op. cit., p. 295; McInnis, op. cit., p. 314). A-t-il réussi ? Selon Careless, il a reconstruit la nation :

Laurier's policy of protecting the provinces was necessary to calm angry feelings and reunite the Dominion. In his own way Laurier, too, was a nation-builder, one who had other tasks than Macdonald to accomplish for Canada. Above all, he had to bring the two peoples in the country together through policies of moderation, tolerance and co-operation. (A History of Challenge, p. 295)

Pour Brown, Laurier demeure le symbole vivant d'une réconciliation totale entre Français et Anglais :

Once French and English had fought each other for possession of Canada, and more than once French-speaking and English-speaking Canadians had quarrelled bitterly. But all that was now forgotten. (The Story of Canada, p. 340)

Si, comme le pensent d'autres manuels anglais moins optimistes, Laurier n'a pas effectué cette réconciliation définitive, il a du moins contribué à créer suffisamment d'unité entre les deux groupes, pour que désormais le Canada puisse durer comme nation :

When Laurier left office in 1911, French and English Canadians were as far apart as ever. He had not been able to bring the Canadian people "long estranged from each other gradually to become a nation". Yet had shepherded the nation through a number of painful crises, and without his guiding hand matters would have been worse. Men of a later day were to see more clearly that his policy of compromise was best for Canada. (Saywell, op. cit., p. 79)

Laurier was unable to persuade Manitoba to do much about restoring justice to her Catholics, which showed that Canadians were still not ready to live with their differences. But Laurier was not discouraged. He still believed in reason and persuasion. He still believed that the Canadian people would grow wiser in time. (Ballantyne, op. cit., p. 196; voir aussi p. 200, 207)

There were black marks on the record which might cause trouble later. But Canadians in 1911 felt justified in looking backward with pride and forward with confidence. They agreed with the great Laurier who proclaimed that "the twentieth century will be Canada's". (Rogers, op. cit., p. 189)

Pour avoir résisté aux desseins impérialistes de l'Angleterre comme pour avoir cherché à conserver un lien impérial qui respecterait l'indépendance de nations-soeurs (résultat qui allait produire le Commonwealth), Laurier a sa place dans la grande lignée des Howe, Durham, Baldwin, Brown et Macdonald (Careless, op. cit., p. 315, 319, 333; Saywell, op. cit., p. 72, 77, 78, 128; McInnis, op. cit., p. 324, 325, 326, 335; Ballantyne, op. cit., p. 198, 200, 207; Rogers, op. cit., p. 187, 197; Brown, op. cit., p. 341).

HENRI BOURASSA

Des quatre manuels français qui étudient l'époque d'Henri Bourassa, deux ne le nomment même pas (F.E.C. et Laviolette). Pour les deux autres, Henri Bourassa a été l'homme de l'heure, le seul qui ait su découvrir les dessous du complot impérialiste et mettre en garde les Canadiens contre le danger de s'engager dans des guerres ruineuses, étrangères à leurs intérêts (Martel-Plante, Mon pays, p. 345; Filteau, Civilisation, p. 345). La thèse de Bourassa, approuvée par les Canadiens français, souleva d'abord la colère des Canadiens anglais, mais "plus tard, il se trouvera bon nombre de Canadiens anglais qui sauront reconnaître le patriotisme éclairé et sincère de Bourassa" (Martel-Plante, op. cit., p. 345; Filteau, op. cit., p. 352). Notons encore que pour Filteau, Bourassa a été le chef du parti séparatiste (op. cit., p. 452).

Les manuels anglais citent abondamment les déclarations dans lesquelles Bourassa fait appel à un patriotisme canadien exclusif, mais s'ils acceptent ces déclarations, ils blâment, par contre, chez Bourassa, ses méthodes, son alliance avec les "clerical and racial extremists of Quebec" (Careless, op. cit., p. 324), son intolérance en contradiction avec sa profession de foi libérale (ibid., p. 324), ses attaques contre Laurier (ibid., p. 324; Saywell, op. cit., p. 76), son abus de l'éloquence dramatique (Careless, op. cit., p. 324; Saywell, op. cit., p. 78),

son nationalisme excessif. L'un d'eux écrit :

Criticism of this action in Quebec [l'envoi de volontaires au Transvaal] found a leader in Henri Bourassa. A grandson of Papineau, he made himself the champion of the fullest preservation of French cultural separation and French racial and religious privileges. Once again, as earlier under Mercier, there evolved in Quebec a narrow and tenacious nationalism whose concern was with French Canada and which showed indifference to the wider national interests of the Dominion. (McInnis, op. cit., p. 326)

W. L. MACKENZIE KING

Il faut vraiment passer les manuels au peigne fin pour y trouver quelque chose sur King. Ce qu'on retient est très pauvre : deux extraits de discours à l'occasion de la seconde guerre mondiale (F.E.C., Mon pays, p. 281, 293), des louanges pour la façon dont il a tenté de surmonter la Grande Dépression (Martel-Plante, op. cit., p. 381), et, enfin, une critique amère de sa politique pendant la guerre :

Politique de volte-face, de compromis, d'accrocs à la liberté, mélange de prudence et d'audace, série de mesures gouvernementales, qui tenaient à la fois de la dictature mitigée et du machiavélisme démocratique. Elle n'était pas franche, pas toujours nécessaire peut-être, mais elle était sûrement réaliste et elle réussit à sauvegarder la paix intérieure, en baillonnant la presse, en contrôlant les nouvelles et en utilisant la radio pour sa propagande. (Martel-Plante, op. cit., p. 389)

Les manuels anglais étudient bien davantage le personnage, en qui

ils voient un digne continuateur de Laurier : il en a les mêmes objectifs (préserver l'unité nationale, assurer la prospérité économique, mener le pays à l'indépendance. Toutefois, bien différentes sont leur personnalité et leurs méthodes, non pas que King se refusât au compromis constructif de Laurier, mais il se faisait une spécialité des délais tactiques (Careless, op. cit., p. 344, 386; Saywell, op. cit., p. 177, 192, 193; McInnis, op. cit., p. 364; Ballantyne, op. cit., p. 246).

Ces manuels rendent hommage au courage dont King a fait preuve dans les années difficiles :

What he could do, and what he did, was to ensure that in the early days of Canada's fully autonomous nationhood nothing should be permitted to weaken the foundations of unity upon which the greatness of all nations is built. The tribute that can be paid to his leadership in the difficult, dangerous years before the Second World War is that with a painstaking care that amounted almost to genius he fostered a unity of outlook which, when the hour of decision came, brought a united people into a war against aggression on the side of Britain, when no other independent nation of the Americas felt a call to action. (Saywell, op. cit., p. 195, 227; voir aussi Careless, op. cit., p. 370, 371, 374, 387; McInnis, op. cit., p. 365; Ballantyne, op. cit., p. 245; Rogers, op. cit., p. 192)

Dans le domaine de la politique extérieure, King a eu à guider les destinées du peuple canadien pendant cette période de transition qui va de l'état colonial à l'indépendance : petit-fils de Mackenzie, il a ainsi fait du Canada un pays indépendant, mais sans rébellion ni sans chercher

à rompre avec l'Angleterre (Careless, op. cit., p. 344; Saywell, op. cit., p. 194; McInnis, op. cit., p. 348). Il lui revient le mérite d'avoir établi des relations normales avec les Etats-Unis (Saywell, op. cit., p. 227, 228; Careless, op. cit., p. 374; Rogers, op. cit., p. 195-197), comme d'avoir initié le Canada à son rôle international, si modeste ce rôle soit-il (Careless, op. cit., p. 372; Saywell, op. cit., p. 228s.).

Enfin, son administration a été marquée, nous rappellent ces manuels, par des mesures économiques et sociales de la plus haute importance.

En somme, Mackenzie King doit être rangé dans la galerie des grands premiers ministres du Canada :

King had little of Laurier's charm of manner nor his splendid powers of oratory. Yet he showed political skill matched only by Macdonald. This quiet, reserved, plump little man turned out to be the most successful party leader Canada has yet seen, and this is an era when sectional strains were often acute. As a result, he made a period of Canadian history as much his own as Macdonald or Laurier had ever done. (Careless, op. cit., p. 343)

Après cette parade des personnages de notre histoire, tels que les présentent les manuels, nous ne pouvons nous empêcher de conclure que les manuels anglais ont leur façon bien propre de voir les hommes, et

que les manuels français ont aussi la leur, et qu'en bien des cas ces deux manières sont bien différentes l'une de l'autre. Par exemple, les auteurs français négligent des hommes comme Cabot, Radisson, Howe, Baldwin, Elgin, King, cependant que les auteurs anglais en font autant pour Vaudreuil et (exception faite de Mgr de Laval) pour les personnages religieux. S'il n'y a pas tellement de différence dans les jugements qu'on porte sur certains personnages, par contre quelle disproportion dans l'espace qu'on leur réserve : par exemple, Cartier, Champlain et LaFontaine font l'objet de longues considérations dans les manuels français, alors que les manuels anglais passent rapidement; inversement, des personnages comme Elgin et King retiennent longuement l'attention des auteurs anglais, quand les auteurs français les saluent à peine.

Ceci tient à ce que les uns et les autres, auteurs français et auteurs anglais, s'intéressent aux personnages historiques dans la mesure où sont en jeu les intérêts de tel ou tel groupe ethnique; le duumvirat Baldwin-LaFontaine et, plus encore, le duumvirat Cartier-Macdonald illustrent bien le procédé des manuels : les manuels anglais attribuent tout à Macdonald, les manuels français ne voient que Cartier... On pourrait encore illustrer cette situation en paraphrasant d'abord un jugement qui a été porté sur Bourassa : "There is in the French textbooks a narrow and tenacious nationalism whose concern is with French Canada and which shows indifference to the wider national interests of the

Dominion" (1) et, ensuite, en paraphrasant un mot de Bourassa : "The authors of English textbooks have two countries, one here and one across the sea" (2).

II - LES EVENEMENTS-CRISES

Nous retenons ici une douzaine d'événements d'importance majeure, dont chacun constitue une crise soit dans l'existence même du Canada, soit dans les relations entre les deux groupes ethniques : la déportation des Acadiens, la Conquête, les invasions américaines, les troubles de 1837-1838, le rapport de Durham, l'Union, la Confédération, l'affaire Riel, les écoles séparées du Manitoba, la conscription de 1917, la dépression économique de 1929 et la révolution du Québec.

LA DEPORTATION DES ACADIENS

La déportation des Acadiens n'est pas présentée comme un acte gratuit, mais comme un essai de solution à une situation difficile, de sorte que, dans une certaine mesure, ceux qui sont responsables de cette situation difficile, sont aussi responsables de la solution. Ainsi donc,

-
1. Paraphrase d'un jugement de McInnis (North American Nations, p. 326).
 2. Paraphrase d'une citation relevée dans Ballantyne, Canada's Story, p. 200.

ainsi qu'on l'affirme dans au moins un manuel français (Martel-Plante, Mon pays, p. 153) et dans quelques manuels anglais (Careless, A History of Challenge, p. 89; Ballantyne, Canada's Story, I : p. 179; Brown, The Story of Canada, p. 141), le gouvernement de la Nouvelle-France et ses agents ont leur part de responsabilité; comme l'écrit Careless : "If France now had not sought to incite the Acadians against Britain, the British authorities in Nova Scotia might still have accepted this long established situation" (op. cit., p. 89).

Bien qu'ils reconnaissent qu'il y eût des "nécessités stratégiques" (Martel-Plante, op. cit., p. 155) et des "craintes anglaises naturelles" (Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France, p. 175; F.E.C., Mon pays, p. 134), les manuels français font la part très lourde aux autorités anglaises. Ils insistent sur la cruauté et l'injustice du procédé (Martel-Plante, op. cit., p. 155; F.E.C., op. cit., p. 134; Frères Charles et Léon, op. cit., p. 175). Tous, à l'exception de Laviolette, rejettent le blâme sur le seul Lawrence :

Aux yeux de Lawrence, la déportation apparaît comme une nécessité stratégique. Dans la guerre de plus en plus imminente, les Acadiens lui semblent un mauvais risque; la prudence exige cette mesure de précaution. Prudence où se devinent la haine et la cupidité, car la conduite antérieure des Acadiens ne justifiait aucunement la décision du gouverneur. (Martel-Plante, op. cit., p. 155)

Lawrence entreprit ensuite de vider le pays de ses pionniers [...] 'Mais garder cette population au pays, au moment où la guerre paraît sur le point d'éclater, leur semble également dangereux. Reste donc un autre procédé, assez odieux, il est vrai, la déportation. Solution idéale au problème acadien [...] d'après Lawrence, d'autant plus qu'elle offre un moyen rapide de procurer à bon compte des terres défrichées aux colons anglais qui viennent remplacer les premiers maîtres. (F.E.C., Mon pays, p. 134; voir aussi ibid., p. 153; Frères Charles et Léon, op. cit., p. 175).

De leur côté, les manuels anglais reconnaissent le caractère tragique de la déportation, mais on a soin d'ajouter que "there are two sides to the story" (Brown, op. cit., p. 145) et que la déportation a été plutôt comme une "harsh sentence that was passed on them": car, soutiennent les manuels anglais, les Acadiens sont, pour une bonne part, responsables de leur destin. Ces manuels montrent que, pendant quarante ans, les Acadiens ont profité de l'indulgence du gouvernement, qu'ils ont choisi d'ignorer la menace de déportation qui serait la conséquence de leur refus de prêter le serment d'allégeance, que Lawrence s'est décidé à mettre cette ancienne menace à exécution, seulement sous la pression des événements et après avoir tenté une dernière fois de convaincre les chefs acadiens:

In 1755, after fighting had begun in America, the British took Beauséjour and found Acadians in the garrison. The British governor at last decided that for the safety of Nova Scotia Acadians must take the oath or be deported. He expected only to have to

deport a few, but the Acadians, not believing after many years that the threat was real, still refused the oath. (Careless, op. cit., p. 90; voir aussi McInnis, North American Nations, p. 24; Blakeley, Nova Scotia, p. 86; Ballantyne, op. cit., I : p. 173-180; Brown, op. cit., p. 141)

Si les Acadiens demeuraient en Acadie, le risque devenait grave pour les Anglais, et un nombre suffisant d'Acadiens avaient déjà collaboré avec les forces françaises pour justifier la déportation (Careless, op. cit., p. 90; Blakeley, op. cit., p. 85s.; Ballantyne, op. cit., I : p. 180; Brown, op. cit., p. 141, 142, 143, 145).

Quand nous passons au récit même de la déportation, nous trouvons une grande différence de ton entre les manuels français et les manuels anglais. Il est vrai que deux manuels français évitent, sur cette question, les effets dramatiques du style et de l'illustration, se contentant d'écrire que les soldats anglais sont "stricts" et les Acadiens "malheureux", et que cet épisode est "un des plus tristes" de l'histoire du Canada (Frères Charles et Léon, op. cit., p. 177s.; F.E.C., Mon pays, p. 134s.); mais les autres donnent libre cours à leur émotion :

Maintenant, sans crainte de représailles, on peut se débarrasser des Acadiens [...] "Le grand Dérangement" séparait impitoyablement les membres d'une même famille. 7,000 Acadiens environ furent dispersés dans les colonies américaines et en Louisiane où un grand nombre mourut de misère; quelque 2,000 échappant à leurs bourreaux, se sont réfugiés dans la Nouvelle-France. (Martel-Plante, op. cit., p. 155s.)

Pour sa part, Guy Laviolette rehausse son tableau en évoquant le sacrilège et en établissant une comparaison avec les souffrances du Christ :

Winslow venait occuper l'église de Grand-Pré, qu'il transformait en caserne [...] Debout sur les degrés de l'autel, Winslow commença par leur rappeler les bienfaits dont ils étaient redevables à Sa Majesté; dépliant ensuite une grande feuille, il leur déclara qu'il avait un "désagréable devoir" à remplir [...] On devine les cris, les pleurs et les gémissements qui retentirent alors dans l'église de Grand-Pré. Heureusement que le prêtre était là pour rappeler à ses paroissiens les leçons de l'Evangile et leur redire la célèbre parole du Christ : "Père, pardonnez-leur". [...] Ce soir-là et les soirs suivants, la cloche de l'angélus resta muette, et les animaux guettèrent inutilement l'arrivée de leurs maîtres. Puis, le tambour résonna de nouveau, comme il l'avait fait quelques jours auparavant, lors de la convocation générale des hommes et jeunes gens de Grand-Pré, et les portes de l'église livrèrent passage au douloureux cortège des prisonniers, qu'encadraient deux rangs de soldats. (Laviolette, L'épopée canadienne, p. 153s.)

Les manuels anglais, au contraire, racontent qu'on a pris toutes les mesures pour rendre cette déportation la moins odieuse possible :

Winslow felt sorry for the Acadians and did not want to drive them away from their homes, but he was a soldier and had to obey orders. As Winslow did not have enough soldiers to expel the Acadians by force he decided on a plan which would avoid bloodshed. Winslow moved into the priest's house and asked the Acadians to remove all sacred objects from the Church. Then he formed a camp around it and waited until the Acadians had finished their harvesting [...] They would be taken away from the province. They would be put on

vessels with their families and would be allowed to take their clothes, money, and some furniture.

To keep their families from worrying while they were waiting to go on board the ships, twenty men were allowed to go home each day to bring back food for all [...] Governor Lawrence had tried to get enough ships so that the Acadians could take their clothes and some furniture with them. He had arranged also for plenty of beef and bread to feed them on the voyage. Strict orders had been given that each family should be kept together on the same ship but unfortunately there were not enough ships and these orders could not always be obeyed. Some families were separated when they were on board ship; others were separated in the colonies. There were many tragic stories. (Blakeley, op. cit., p. 87, 90s.; voir aussi Brown, op. cit., p. 143-145)

Notons, enfin, que pour un auteur, au moins, la déportation acadienne eut cette conséquence heureuse de protéger les Canadiens du même sort :

The British people were displeased by what had been done to the Acadians, especially by the cold way in which they had been expelled. The British felt that such a thing should not happen again, and you will see how important this feeling was a few years later. (Ballantyne, op. cit., I : p. 181)

LA CONQUETE

Ce qui retient ici notre attention, ce n'est pas le déroulement des faits eux-mêmes, mais leurs conséquences. En quoi la Conquête est-elle un "drame" et une "catastrophe" pour les Canadiens français ?

Cette conquête du Canada, selon les manuels français, eut pour les Canadiens des conséquences importantes dans deux domaines : l'économie et les droits. Dans le domaine de l'économie, ils signalent les ruines laissées par la guerre, la banqueroute de la monnaie française et la prédominance que se réservent les Anglais (Martel-Plante, op. cit., p. 167; Filteau, Civilisation, p. 135, 154-164; F.E.C., op. cit., p. 145, 149s.), alors qu'aucun manuel anglais, à l'exception de celui de Ballantyne (p. 6), n'en font état.

C'est en considérant surtout le second domaine, celui des droits, que les manuels français regrettent davantage d'avoir perdu la France, sous laquelle l'exercice de leurs droits fondamentaux allaient de soi :

Notre peuple devait désormais affronter la domination d'une nation puissante, longtemps ennemie, animée de vifs sentiments anticatholiques. (Filteau, op. cit., p. 135)

Mais les Canadiens français ne se sont pas avoués vaincus :

Pour les Canadiens français, le traité de Paris fut un défi qu'ils ont accepté et une épreuve qu'ils ont surmontée. 1763, c'est la fin de la Nouvelle-France; dans l'histoire du Canada, ce n'est qu'une étape. (Martel-Plante, op. cit., p. 169)

Notre nationalité s'engagea sur la voie périlleuse qui devait la mener éventuellement à la victoire. (Filteau, op. cit., p. 136)

Depuis ce jour surtout, les Canadiens réalisent l'importance pour eux de prendre en main leur propre destinée s'ils veulent conserver le magnifique

héritage spirituel dont ils sont les possesseurs.
(F.E.C., Mon pays, p. 153; voir aussi Laviolette,
op. cit., p. 208, 210, 213)

Certes, les manuels français ne vont pas jusqu'à affirmer que la conquête a privé les Canadiens de leurs droits : ils font état des articles de la capitulation de Montréal et du traité de Paris (Martel-Plante, op. cit., p. 166; Filteau, op. cit., p. 137-140, 144-151; F.E.C., op. cit., p. 210), mais ils répètent qu'il est à craindre que ces garanties ne deviennent inutiles sous la domination d'une nation comme l'Angleterre.

Enfin, les manuels français reconnaissent que les effets de la conquête ont été corrigés dans une certaine mesure par deux facteurs : d'un côté, la loyauté et l'esprit d'adaptation des Canadiens; de l'autre, la modération, la prudence et la sympathie du vainqueur (Martel-Plante, op. cit., p. 166, 167; Filteau, op. cit., p. 136, 186s.; F.E.C., op. cit., p. 149; Laviolette, op. cit., p. 203-208).

Pour les manuels anglais, la conquête, tout en portant un dur coup aux Canadiens, ne menace en rien les droits des conquis : ces droits sont complètement et irréversiblement garantis par l'Angleterre (Baltantyne, op. cit., II : p. 14; Brown, op. cit., p. 161), et c'est justement cette situation qui prive l'Angleterre des fruits de sa conquête et lui réserve pour l'avenir une source infinie de problèmes :

Nevertheless, trouble was being stored up for the future. Outside of the fur trade, all-important as it still was, and within the colony itself the two peoples were travelling² separate paths. The French majority were engaged mainly in agriculture, the English minority in trade. Both sides were acquiring different interests; each began looking down on the other's way of life. The seeds of racial strife were being sown. (Careless, op. cit., p. 101)

Though Britain had new opportunities, she also faced new problems. These involved the adjustment of her relations, not only with her new colonial possessions, but with her older ones as well. (McInnis, op. cit., p. 29)

Canada puzzles Great Britain. (Ballantyne, op. cit., titre du chapitre 2)

Ce qui retient surtout l'attention des auteurs anglais, quand ils parlent de la conquête, ce sont ses conséquences dans l'ensemble de l'histoire du Canada et du continent américain : par exemple, la révolte de Pontiac (Ballantyne, op. cit., II : p. 8; Brown, op. cit., p. 161), la reprise du commerce des fourrures (Careless, op. cit., p. 101-107), l'intégration du Canada à un système économique qui joue à son avantage (ibid., p. 98; McInnis, op. cit., p. 45, 235), la révolution américaine (McInnis, op. cit., p. 29; Rogers, Canada in the World Today, p. 121; Brown, op. cit., p. 165). On prétend même que ce n'est pas la conquête qui, à longue échéance, a fait du Canada une nation britannique, mais c'est la révolution américaine; et que c'est la domination britannique, en définitive, qui a tenu le Canada à l'écart des Etats-Unis et sauvé ainsi la civilisation française en Amérique du nord; les Anglais ont

pris la succession des Français et assumé la tâche de défendre le Canada (Careless, op. cit., p. 108, 115; McNinnis, op. cit., p. 43, 48).

Quoi qu'il en soit, la conquête demeure pour les auteurs anglais un événement de premier plan, et un auteur comme Careless rejoint exactement le point de vue général des manuels français :

The war did not officially end until the Peace of 1763, although New France had fallen three years earlier. The struggle of empires had closed by creating British Canada. Yet French Canada would not die. The sure strength of its people, rooted in the St. Lawrence land, their long memories, their French language, their Catholic faith, would still preserve French Canada. Nevertheless an age had ended. The day of New France was over. A new age had begun in Canada's history, the age of British North America. (Careless, op. cit., p. 93)

LES INVASIONS AMERICAINES

Quand ils examinent les causes des invasions américaines, les manuels présentent une grande diversité. Pour certains, la responsabilité repose sur les métropoles européennes, en ce qui touche aux invasions d'avant 1760; et il en est de même encore en 1775 et en 1812, puisque, en ces derniers cas, les Etats-Unis cherchent à frapper l'Angleterre en frappant le Canada. Pour d'autres, la source du conflit repose dans la rivalité entre les deux colonies, d'abord, puis entre le Canada et les Etats-Unis : rivalité dans le commerce des fourrures, dans l'expansion

vers l'ouest. Ou bien, on prétend que les Canadiens n'attendaient que l'arrivée des Américains pour se joindre aux Etats-Unis. En ce domaine des causes générales, nous ne voyons guère de différences essentielles entre manuels anglais et manuels français.

Ces différences apparaissent plutôt sur une explication précise : pourquoi les Canadiens ont-ils refusé de s'allier ou de s'annexer aux Etats-Unis ? c'est que, répondent les manuels français, les Américains étaient les ennemis de toujours et que le sol de la patrie se trouvait menacé; les manuels anglais, qui donnent aussi cette explication, vont plus loin : les liens économiques que nous avions avec l'Angleterre et qui assuraient la prospérité du Canada, se trouvaient menacés; et se trouvait aussi menacée la survivance de ces lois britanniques qui protégeaient la population de langue française.

Quels résultats ces invasions ont-elles produits chez les Canadiens ? L'échec, en particulier, de l'invasion de 1812, écrit un manuel français, a amené "l'écroulement d'un rêve" séculaire de conquête et la paix définitive avec les Etats-Unis (Martel-Plante, op. cit., p. 217, 220); il y a aussi une conséquence psychologique :

Les Canadiens de différentes races et de différentes langues ont combattu côte à côte, dans un pur esprit de dévouement. De ce fait, ils se sont sentis plus unis et l'idée de la patrie canadienne s'est ancrée davantage dans les coeurs. (F.E.C., op. cit., p. 174)

Durant ces années, les Canadiens anglais prirent conscience d'eux-mêmes. Ayant souffert pour leur pays, ils l'aimèrent davantage, et, pour beaucoup d'entre eux, ce fut une raison de s'y attacher. Peut-être aussi la guerre de 1812 servit-elle à unir les deux nationalités française et anglaise. (Martel-Plante, op. cit., p. 221)

C'est aussi ce que pensent les manuels anglais : la guerre de 1812 a rapproché les deux groupes, elle les a confirmés dans leurs convictions de demeurer en dehors des Etats-Unis, elle a contribué à établir un fondement au nationalisme canadien (Careless, op. cit., p. 136s.; McInnis, op. cit., p. 241; Ballantyne, op. cit., II : p. 74, 76; Rogers, op. cit., p. 136); sentiment qu'exprime nettement Careless :

The war of 1812 thus tended to bring British North America together and strengthened the bond with Britain. Any common feelings among the colonists, however, were largely directed against the United States. This anti-American spirit was still a narrow basis on which to build a Canadian nationalism [...]. Nevertheless, on the whole these reactions to the strain of the war of 1812 were understandable; and not an extreme price to pay for the survival of British North America. (Careless, op. cit., p. 136)

LES TROUBLES DE 1837-1838

La plupart des auteurs, anglais et français, ne font pas de distinction entre les troubles qui surviennent dans le Bas-Canada et ceux du Haut-Canada; pour eux, ces troubles sont le fait d'un même mouvement de réforme. Ces mêmes auteurs, tout en blâmant les rebelles avec plus ou

moins de rigueur, leur cherchent des excuses : leur cause, y lit-on, était juste au point de départ et leurs griefs étaient aussi valides que ceux des colonies américaines, à la veille de la Révolution (McInnis, op. cit., p. 262; Ballantyne, op. cit., II : p. 108; Rogers, op. cit., p. 146s.; Martel-Plante, op. cit., p. 233, 234, 252; Filteau, op. cit., p. 237, F.E.C., op. cit., p. 188). Les causes immédiates que donnent les auteurs sont les suivantes : les Résolutions Russell qui sont un "piège des bureaucrates" (Martel-Plante, op. cit., p. 249, 252; Filteau, op. cit., p. 237, 239; F.E.C., op. cit., p. 190; Rogers, op. cit., p. 148); Sir Francis Head a commis "foolish and despotic actions" (Rogers, op. cit., p. 148); le gouvernement anglais a démontré qu'il refusait tout changement (McInnis, op. cit., p. 262); la crise économique a poussé la population au désespoir (ibid., p. 262).

Deux manuels anglais se situent en dehors de ce groupe : ceux de Careless et de Brown. Ils s'attachent à démontrer que les troubles du Bas-Canada se distinguent de ceux du Haut-Canada et que les bonnes raisons des uns, s'il en est, ne valent pas nécessairement pour les autres. Ils traitent séparément de chaque rébellion. Pour le mouvement de réforme du Haut-Canada, Careless témoigne de beaucoup de sympathie et, pour ainsi dire, il prend la part des rebelles en ces termes :

In the stormy elections of that year (1836), Head virtually made himself a candidate and loudly proclaimed that the issue was one of loyalty or

republicanism.. This appeal to the British tie, and against American influences, resulted in a Tory election triumph. Head had won his victory; but he had practically driven Mackenzie and the radicals to rebellion. They saw that reforms, apparently, could not be achieved by peaceful processes, and they knew that the Colonial Office had declared itself against self-government in the colonies. And, exasperated by Head, they were ready to take up the role of disloyalty that he had cast them for. (Careless, op. cit., p. 173)

Dans les six pages qui suivent, où Careless explique les circonstances qui ont conduit à la rébellion dans le Bas-Canada, il soutient que les soi-disant réformistes de ce Bas-Canada étaient en réalité des conservateurs qui ne cherchaient qu'à protéger leurs "special privileges", alors que les partisans du progrès, c'étaient en réalité les Tories (Careless, op. cit., p. 175-181).

L'autre manuel anglais condamne les troubles du Bas-Canada, parce qu'ils sont une attaque contre un gouvernement qui protège les droits des habitants, selon "many clear-thinking people" (Brown, op. cit., p. 250-252), et il condamne aussi les troubles du Haut-Canada :

Unfortunately, there are always some leaders who, if they cannot get their way by peaceful means, want to fight those who disagree with them. William Lyon Mackenzie was such a man, and it is hard to forgive him for what he did next.

"Will the Canadians declare their independence", his newspaper screamed, "and shoulder their muskets?" William Lyon Mackenzie had decided to lead an armed rebellion against the government of Upper Canada ! (Brown, op. cit., p. 248)

Chose étonnante : alors que les manuels anglais s'arrêtent longuement à expliquer les causes des troubles et expédient en quelques brèves phrases le récit des combats, les manuels français, moins diserts sur les causes, prennent plaisir à raconter les événements avec force détails. Pour eux, les combats soutenus en 1837 par les rebelles n'ont qu'un caractère défensif et le récit met en vedette les excès des troupes gouvernementales :

Des groupes de Patriotes se préparaient au combat dans la région du Richelieu. Mais, avant même qu'on ait pu en armer plus du tiers, le gouverneur dépêchait des troupes, chargées de les écraser [...] Munis pour la plupart de fourches, de faucilles et de bâtons, les Patriotes arrêtent la marche du premier, à Saint-Denis, le 23 novembre, mais sont débordés par le second, à Saint-Charles, deux jours plus tard. Les vaincus courent se réfugier dans le comté des Deux-Montagnes, mais sont rejoints par les deux mille soldats de Colborne, qui incendièrent sans merci les villages de Saint-Eustache et de Saint-Benoît. Aucun de ces combats n'eut l'ampleur d'une véritable insurrection : ce furent des troubles localisés dans 9 comtés sur 46 et qui ne coûtèrent la vie qu'à une centaine de soldats; les chefs les plus déterminés qui commandaient les troupes ne furent pas des Canadiens français. (Martel-Plante, op. cit., p. 250s.)

Le 15 décembre, les soldats réguliers, sous la direction de Colborne, font leur apparition. Ils bombardent l'église, le couvent et les maisons où les patriotes se sont réfugiés. Ceux-ci tirent avec l'énergie du désespoir contre un ennemi dix fois supérieur. Les balles sifflent du clocher et des fenêtres de l'église. Bientôt, l'armée met le feu aux édifices. Chénier doit fuir en sautant dans le cimetière. C'est là qu'il fut abattu de deux balles. A la fin, ses compagnons se rendent. L'exaspération des troupes est si grande que des personnes sont fusillées à bout portant. Quelques fuyards

sont rattrappés et liés par les pieds et les mains. Après le combat, les troupes pillent les fermes et incendient les maisons. Des soldats chez eux retournent dans des voitures chargées; ils apportent les meubles, les provisions, les animaux dont ils ont pu s'emparer. (F.E.C., op. cit., p. 193s.)

Les manuels français, dans l'ensemble, font état du grand nombre des victimes et de la grandeur du "sacrifice" des Patriotes.

Tous, manuels anglais et manuels français, admettent que ces troubles ont servi à aiguillonner l'Angleterre sur la voie de l'enquête Durham et des réformes.

LE RAPPORT DE DURHAM

Que pensent les manuels de ce rapport de Durham, diagnostic des problèmes canadiens et plan d'architecte qui a servi de base à l'élaboration d'une nouvelle politique impériale ? Tous les auteurs s'accordent à reconnaître la haute intelligence et les talents de Durham. Puis, les divergences apparaissent .

Les manuels français lui reprochent des traits de caractère qui sont de nature à diminuer la qualité de son jugement et, par conséquent, à affaiblir la validité de son rapport :

Whig teinté de radicalisme, homme au tempérament violent, au caractère dominateur et aux goûts fastueux, tout en lui était excessif. (Martel-Plante, op. cit., p. 253)

Après avoir observé la situation, surtout en prêtant l'oreille aux représentations de l'administration, Durham croit découvrir que le désaccord qui se manifeste entre le gouvernement et le peuple provient de la méfiance qui existe entre les deux races du pays. (F.E.C., op. cit., p. 198)

Les manuels anglais qui relèvent chez Durham de l'arrogance et de l'impatience de tempérament, admettent que ces travers ont pu diminuer son efficacité en tant que gouverneur, mais non qu'ils aient pu affecter son jugement; au contraire, ils trouvent chez lui des qualités qui rehaussent ses facultés intellectuelles :

Handsome, arrogant, fiery, and impatient, Durham burned at the thought of being timid in thought or action. "Don't interfere with me while I am at work", he once said on being criticized. "After it is done, impeach me if you will". (Ballantyne, op. cit., II : p. 112)

Durham was proud, arrogant and quick-tempered. But he also had many qualities which made him a good man for the job that he had to do. His fairness, energy, and keen powers of observations soon convinced the Canadians that Durham would do his best for the unhappy colonies. (Rogers, op. cit., p. 149s.)

Durham was a strange mixture of ardent democratic ideals and proud aristocratic behaviour. A believer in freedom who ruled with absolute authority, he had inevitably a short and stormy career as governor-general [...] He stayed long enough, however, to gather with his capable assistants a mass of valuable information on the Canadian problem. (Careless, op. cit., p. 192)

Then lord Durham set to work to find out everything he could about Canada. He did not ask just the rich people, or those who lived in the towns, or those

in the government. He also asked the poor people, the settlers in the backwoods, and the men who had been struggling for better government. (Brown, op. cit., p. 260)

Après la lecture de ces commentaires, on n'est donc plus surpris que les manuels anglais approuvent entièrement l'interprétation que donne Durham des problèmes canadiens, y compris celle qu'il fait des problèmes du Bas-Canada; mais il faut toutefois retenir qu'aucun manuel anglais n'endosse les recommandations que fait Durham à l'adresse de la population française (Careless, op. cit., p. 196s.; McNinnis, op. cit., p. 265; Ballantyne, op. cit., II : p. 114; Rogers, op. cit., p. 151; Brown, op. cit., p. 261).

Il y a donc dans les manuels français et anglais, en ce qui concerne l'interprétation que Durham fait de nos problèmes, une certaine communauté de sentiment. C'est sur l'esprit même du rapport qu'ils sont divisés, sur son inspiration, sur sa mystique de glorification de la nationalité anglaise. Pour les manuels anglais, Durham est le "first rank imperial statesman" (Careless, op. cit., p. 192), l'homme qui a exposé "in such a clear, constructive, and compelling way" la mystique de l'empire britannique (Careless, op. cit., p. 192; McNinnis, op. cit., p. 264), son rapport peut être considéré comme l'une des grandes étapes "in the development of Canadian self-government and the evolution of the British Commonwealth" (McNinnis, op. cit., p. 264), ce rapport doit prendre

place aux côtés de la Grande Charte et du Bill of Rights (Rogers, op. cit., p. 150).

Le manuel de Martel-Plante est le manuel français qui dénonce le plus vigoureusement cette mystique de l'empire :

Il [Durham] voudrait que les colonies cessent d'être tenues en lisière par la métropole et soient intéressées à demeurer volontairement au sein de l'Empire. Les liens les plus forts étant souvent les plus subtils, il recommande de s'assurer la collaboration des têtes influentes des colonies par l'appât de l'or et des places, celle des riches et des puissants par l'intérêt et les exigences du commerce, celle de tous les Anglo-Saxons par l'exaltation du sentiment de la race et de la fierté impériale. [...] Il a fasciné ses compatriotes en prophétisant à l'Angleterre un destin grandiose, celui d'un immense empire, lié à la métropole par les intérêts et les bons sentiments. (Martel-Plante, op. cit., p. 255s.)

Et ce manuel dénonce, avec la même énergie, cette exaltation de l'Anglais aux dépens du Français :

Le Rapport de Durham est, en somme, la glorification de la nationalité anglaise et le dénigrement de la nationalité française; la morale politique qui s'en dégage est celle du droit du plus fort aux dépens du plus faible. [...] Ce Rapport de Durham aurait été à l'origine de l'Union de 1840, du gouvernement responsable de 1848, de la Confédération de 1867 et de l'union législative que l'on essaie aujourd'hui de réaliser, toutes formes de gouvernement qui favorisent, au détriment de la nationalité canadienne-française, l'expansion du nationalisme anglo-canadien. (ibid., p. 254 et 256)

L'UNION

Les manuels anglais et français tombent d'accord sur plusieurs points en ce qui concerne le Bill de l'Union et la forme de gouvernement que ce Bill a instauré au Canada. Ils sont d'accord pour raconter la résistance des Canadiens français, l'échec de la tentative d'assimilation, l'absence de toute liberté parlementaire et l'occasion qui s'est présentée au mouvement réformiste pour assurer son unification (Careless, op. cit., p. 198s.; McNinnis, op. cit., p. 266s.; Ballantyne, op. cit., II : p. 117-121; Rogers, op. cit., p. 151; Martel-Plante, op. cit., p. 256-258; Filteau, op. cit., p. 243-246; F.E.C., op. cit., p. 199-201). Mais il se trouve au moins un manuel anglais pour laisser percer le regret que l'intention originelle de Durham n'ait pas été pleinement réalisée :

Giving Upper-Canada as many representatives as Lower was an attempt to ensure a definite English-speaking majority in parliament from the start. Yet such a plan destroyed Durham's very idea of a complete blending of the two peoples. It kept alive two distinct sections in the politics of the union : Canada West and Canada East [...] Equal representation only fastened sectional division on the new union and fostered the French feeling of separateness in Canada East. In consequence, if the project of union had ever had any chance of absorbing the French Canadians, as it was applied, it had none. (Careless, op. cit., p. 198)

Bien loin de penser que ces dispositions favorisent les Canadiens français, les manuels français voient là un arrangement "inique"

(F.E.C., op. cit., p. 200; voir aussi Martel-Plante, op. cit., p. 257; Filteau, op. cit., p. 245) : les Canadiens français n'en viendront à bout que grâce à LaFontaine qui a découvert une "faille dans le système" (Filteau, op. cit., p. 245). Et les manuels français ne manquent pas de dénoncer d'autres injustices de l'Union, comme la proscription de la langue française et la fusion des dettes des deux colonies :

De plus, la langue anglaise devient la seule officielle dans tous les écrits et imprimés émanant du gouvernement; injustice manifeste à l'égard des Canadiens français. (F.E.C., op. cit., p. 201)

Lord Sydenham, le nouveau gouverneur, proclamait ce bill, le 10 février 1841. "C'est le jour des banquiers", écrivait alors P.-J.-O. Chauveau; avant lui, Gosford avait dit : "C'est le fruit d'une intrigue mercantile". La banque Baring de Londres avait investi de forts capitaux dans le Haut-Canada et la dette de cette province la menaçait de banqueroute. Baring, ministre du cabinet, sut sauvegarder ses intérêts, en secondant de toutes ses forces le bill de l'Union. Il va de soi que le Haut-Canada accepta l'Union comme "une bonne affaire". C'est donc par une grave injustice que l'on remédiait au malaise des deux Canadas. (Martel-Plante, op. cit., p. 257; voir aussi F.E.C., op. cit., p. 199 et 201)

LA CONFEDERATION

La Confédération, qui est une solution intervenant à la fin d'une longue série de crises, est elle-même une crise. Tous les manuels s'entendent sur les facteurs qui ont contribué à l'unification des colonies

britanniques de l'Amérique du nord : forces négatives, comme la géographie et le loyalisme régional; forces positives, comme la révolution industrielle, les nécessités économiques, la menace des Etats-Unis, le chaos politique du Canada-Uni. Et les manuels anglais, pour leur part, ajoutent d'autres facteurs à cette énumération : le besoin d'expansion vers l'Ouest, les larges vues de grands hommes, la pression plus ou moins prononcée de l'Angleterre (Careless, op. cit., p. 242; Saywell, Modern Era, p. 52; McInnis, op. cit., p. 277s., 284; Ballantyne, op. cit., II : p. 149s., 160; Rogers, op. cit., p. 157, 159, 162; Brown, op. cit., p. 301, 302).

Aux conférences de Charlottetown et de Québec, on mit au point la forme de la nouvelle constitution. Deux manuels français donnent ici l'impression que ce sont les vues de Cartier qui ont prévalu, simplement parce qu'elles étaient les meilleures, et ils n'indiquent nullement que la majorité anglaise ait alors fait des concessions à l'égard du Québec :

Quelle forme allait-on donner à la nouvelle constitution ? Le Haut-Canada et certains délégués des colonies de l'Est penchaient en faveur d'une union législative, mais la majorité se rangea du côté des représentants du Bas-Canada, qui optaient pour la formule plus élastique d'une fédération, seule capable de s'accommoder avec le régionalisme des colonies de l'Atlantique et le nationalisme des Canadiens français. La fédération sauvegarderait les intérêts communs du pays et réserverait au groupe minoritaire la plus large part possible d'autonomie. (Martel-Plante, op. cit., p. 308; voir aussi Filteau, op. cit., p. 251)

Un manuel français seulement (F.E.C., op. cit., p. 229s.) et tous les manuels anglais insistent sur la nécessité qui était, pour lors, que chaque groupe fasse quelque sacrifice dans l'intérêt général.

Les manuels anglais ne manquent pas de signaler que le choix de Québec pour une conférence pré-confédérative était fort approprié pour un événement de cette envergure; comme l'écrit Rogers :

From the day when Champlain began his tiny settlement at Quebec to the day when Churchill and Roosevelt held a meeting there during World War II, the majestic fortress-rock on the St. Lawrence has been the scene of history-making events. But of all these happenings, none was so important, as the meeting there in October 1864. In a room overlooking the stately river [...] (Rogers, op. cit., p. 161)

Les sentiments que l'on ressent lorsque la Confédération est finalement adoptée, sont plutôt divers chez les auteurs français. Deux, au moins, ne cachent pas leur appréhension (Martel-Plante, op. cit., p. 293, 308, 313, 314; Laviolette, op. cit., p. 304); deux autres émettent une note d'optimisme (Filteau, op. cit., p. 251, 253; F.E.C., op. cit., p. 230, 231, 244). On est loin, de toute façon, de l'enthousiasme des auteurs anglais (Careless, op. cit., 230, 243, 245, 249; McInnis, op. cit., p. 283, 292; Ballantyne, op. cit., II : p. 161; Rogers, op. cit., p. 155, 158, 160, 162, 163-166; Brown, op. cit., p. 307). Rogers écrit, par exemple :

When we look at the stories of how other nations were united, we see that almost always armies have been used, battles have been fought and much blood has been shed. But in British North America, the colonies were joined together without the loss of a single life or a drop of blood. Such an achievement may almost be classed as a miracle. (Rogers, op. cit., p. 165)

L'AFFAIRE RIEL

A ne lire que les manuels, on reste convaincu que le procès de Riel n'est pas encore terminé. Certes, tous sont d'accord sur les causes du mécontentement des Métis : ces Métis étaient dans leur droit, les arpenteurs ont été brutaux, le gouvernement maladroit et négligent. C'est ce que l'on dénonce autant dans les manuels anglais que dans les manuels français. Mais ils ne s'entendent plus, quand ils en arrivent aux points délicats de l'affaire.

Tout en reconnaissant l'intelligence de Riel et son dévouement pour ses compatriotes, les manuels anglais déversent sur le chef des Métis une avalanche de qualificatifs peu flatteurs : "no more heroic than he was sane" (Ballantyne, II : op. cit., p. 172), "fiery-tongued" (Rogers, op. cit., p. 170), "trouble-maker" (ibid., p. 183), "hasty, rash" (Brown, op. cit., p. 310), "clever but unbalanced" (Careless, op. cit., p. 261); et, après avoir écrit que Riel est peut-être "both a hero and a murderer", Careless démontre en quoi Riel est un meurtrier, mais ne

dit nulle part ce qui en fait un héros.

Les manuels français y vont avec beaucoup plus de ménagement dans les reproches : c'est le chef tout désigné des Métis, parce qu'il est ardent, populaire et éloquent (Martel-Plante, op. cit., p. 321; F.E.C., op. cit., p. 252); ses déboires de 1870 amèneront chez lui des... "troubles de mémoire" qui le forceront à passer "une couple d'années" dans des maisons de repos (F.E.C., op. cit., p. 255); et Filteau ne parvient pas à choisir entre un Riel dont "l'équilibre mental était rompu" et qui aurait pu, pour cette raison, échapper à la peine capitale, et un Riel qui paie de sa vie son "patriotisme et son exaltation" (Filteau, op. cit., p. 316s.).

C'est la mise à mort de Thomas Scott qui souleva surtout l'opinion anglaise contre Riel : qu'en disent les manuels ? les manuels français insistent sur le rôle d'agent provocateur et fanatique que jouait Scott, ainsi que sur sa conduite fort répréhensible en prison (Martel-Plante, op. cit., p. 321; Filteau, op. cit., p. 316; F.E.C., op. cit., p. 253). Même s'ils acceptent des circonstances atténuantes, les manuels anglais ne sont pas prêts à excuser Riel aussi facilement.

Scott brought down on himself the fury of the Métis leader, whose vanity could hardly bear opposition. (Careless, op. cit., p. 262)

There was surely little or no reason in all this for excuting Thomas Scott, but that is just what Riel determined to do. Riel was impressed by his new-found power, and he was already showing signs of that lack of mental balance which later led him to a hospital for the insane. Scott was tried, found guilty, and executed. (Ballantyne, op. cit., II : p. 169)

Among the prisoners Riel was holding at Fort Garry was a young man from Ontario, Thomas Scott. Scott had refused to admit that Riel had any right at all to set up a government. He annoyed his captors so much that Riel - who was a hot-tempered man, too - had him put on trial, sentenced, and shot. (Brown, op. cit., p. 311s.)

Et cette rébellion de 1885 ? les manuels français passent sans appuyer sur la légalité du gouvernement que Riel a mis en place; pour la plupart des manuels anglais, il n'y a pas de doute : c'est une rébellion (Careless, op. cit., p. 282; McInnis, op. cit., p. 304; Ballantyne, op. cit., II : p. 181; Rogers, op. cit., p. 183).

Il reste quand même des doutes dans l'esprit de certains auteurs, puisque, ne sachant comment au juste appeler les choses, ils recourent à l'usage de guillemets qui mettent en doute la validité du mot ainsi enveloppé; par exemple, Careless écrit :

Riel set up a "provisional government" of his own. (Careless, op. cit., p. 261)

English Canada was determined that this time the dangerous "fanatic" should pay the full price for two rebellions. (ibid., p. 288)

McInnis recourt de même aux guillemets :

Meanwhile, there had been demands for military action to subdue the "rebellion" (McInnis, op. cit., p. 294)

Ballantyne pratique la même méthode :

He was threatened with arrest for the "murder" of Scott. (Ballantyne, op. cit., II : p. 172)

Heureux petits guillemets, qui dispensent les auteurs de se prononcer. Il faut reconnaître que l'affaire n'est pas simple.

L'exécution de Riel a, dans tout le pays, pour des raisons différentes, soulevé l'opinion publique. Comment les manuels nous présentent-ils la chose ? Deux manuels français écrivent que les événements soulèvent le "fanatisme" de l'Ontario, tandis qu'ils excitent la colère (juste, évidemment) du Québec (Martel-Plante, op. cit., p. 322; Filteau, op. cit., p. 316, 322). Une autre position extrême nous paraît être celle du manuel de Rogers qui cite comme un exemple de fermeté digne de louange, la boutade injurieuse de Macdonald : "He shall hang, though every dog in Quebec bark in his favour" (Rogers, op. cit., p. 194). Mais, d'une façon générale, les manuels anglais se contentent de décrire, sans prendre parti, les excès de l'opinion publique au sujet de Riel.

Tous les auteurs retombent d'accord quand ils étudient les conséquences de toute cette affaire; conséquences qui sont la création du Manitoba et la garantie des droits des Métis. Evidemment, chaque groupe ethnique laisse sous-entendre quelque regret; Filteau écrit :

Mais c'en était fait de l'influence métisse dans les provinces de l'Ouest, influence que remplaça celle des Canadiens français, elle-même rapidement submergée par la vague anglo-saxonne. (Filteau, op. cit., p. 318)

Et le mot de Careless évoque l'appréhension de nouveaux ennuis amenés par la présence française :

Apparently the French Métis had succeeded in creating a little Quebec in the West. (Careless, op. cit., p. 262)

LES ECOLES SEPAREES DU MANITOBA

Les manuels français et les manuels anglais voient le problème des écoles séparées dans une perspective toute différente.

Pour les manuels français (en fait, deux seulement en parlent : Martel-Plante et Filteau), il s'agit purement et simplement des droits imprescriptibles de la minorité française et catholique. Ils commencent d'abord par faire un historique complet de toute la question des écoles séparées, depuis la conquête et avec force détails (Martel-Plante,

op. cit., p. 278, 280-281, 283; Filteau, op. cit., p. 229, 233, 265-268, 318s.), alors que les manuels anglais laissent de côté tout ce fond de tableau.

Les droits de la minorité, écrivent donc les auteurs français ont été violés :

L'ignorance et le fanatisme aidant, le gouvernement libéral Greenway du Manitoba viole, lui aussi, en 1890, les droits des groupes catholiques et français. (Martel-Plante, op. cit., p. 342; voir aussi Filteau, op. cit., p. 318-321)

Et violés avec la complicité des politiciens intéressés du pouvoir central :

Partout le problème est le même... La minorité, se fondant sur l'article 93 de la Constitution fédérale, réclame un désaveu de la part du pouvoir central. Ce dernier tergiverse... cherche à s'en tirer par un artifice ou un accommodement, d'où les spoliés sortent vaincus. (Martel-Plante, op. cit., p. 325; voir aussi Filteau, op. cit., p. 321)

Pour ces manuels, il ne s'agit pas d'une crise à l'échelle nationale, mais d'une crise à l'échelle individuelle : des parents catholiques ont à souffrir, parce qu'ils doivent assumer de lourdes charges pour le maintien des écoles de leur préférence.

Certes, des manuels anglais reconnaissent aussi qu'au niveau des individus on impose ainsi des sacrifices, et reconnaissent aussi que les

catholiques, même s'ils sont en minorité, ont des droits (Careless, op. cit., p. 293; McInnis, op. cit., p. 313s.; Ballantyne, op. cit., II : p. 187-190; Rogers, op. cit., p. 184s.); McInnis ne manque pas de signaler que si, d'un côté, les "Protestant starwarts" de l'Ontario ont des tendances assimilatrices, de l'autre côté les groupes catholiques français ne manquent pas d'agressivité et qu'ils travaillent, eux aussi, à étendre l'emprise française :

With Confederation, the Quebec nationalists had become aware of the French minorities in other provinces and sought to win for them the rights enjoyed in Quebec itself... There was a keen desire to hold these groups loyal to their race and culture, not merely for reasons of sentiment but also to strengthen the solidarity of French influence at the national level. So there were demands for French-speaking schools, as well as separate Roman Catholic schools in the provinces and territories where they did not exist, and for the recognition of French as an official language in legislature and courts. (McInnis, op. cit., p. 309s.)

Toutefois, pour les manuels anglais, le problème des écoles séparées du Manitoba est d'abord une crise à l'échelle nationale. Elle met en cause le principe du gouvernement par la majorité, les droits des provinces en matière d'éducation, l'influence de l'Eglise catholique dans le secteur politique et l'unité du pays (Careless, op. cit., p. 294; McInnis, op. cit., p. 310, 314; Ballantyne, op. cit., II : p. 189, 195s.; Rogers, op. cit., p. 184s.)

Il y eut, écrivent les auteurs anglais, une solution de compromis, solution qui donna occasion au génie politique de Laurier de se manifester, solution qui a permis de sauver l'unité du pays et a servi d'exemple par la suite. Cette solution n'était pas si mauvaise, ajoutent-ils, et pourquoi les intéressés s'en plaindraient-ils, puisqu'elle a été approuvée par le pape lui-même ? (Careless, op. cit., p. 295; McInnis, op. cit., p. 314).

LA CONSCRIPTION DE 1917

Dans la solution de compromis, adoptée par Laurier pour les écoles du Manitoba, Laurier, écrit-on en somme, a perdu une bataille, mais gagné la guerre de l'unité nationale (Ballantyne, op. cit., p. 196). Dans le cas de Borden en 1917, il faut plutôt écrire qu'il a gagné la bataille, mais perdu la guerre de l'unité nationale : tous les manuels sont d'accord là-dessus.

Les manuels français laissent entendre que la conscription n'était pas nécessaire. Les manuels anglais disent plutôt : "Sait-on jamais?". Il est surtout intéressant de noter que ces manuels anglais exposent avec beaucoup de sympathie les hésitations des Canadiens français et rappellent que les Canadiens anglais voyaient la guerre dans une tout autre perspective :

It seems clear, as well, that French Canadians did not fully sense the meaning of the war : that their whole secure, isolated world would be in danger if the conflict were lost. Here English Canada showed more awareness. Yet at least the French attitude was understandable. (Careless, op. cit., p. 335)

Quebec had unanimously rejected a major measure overwhelmingly supported by all the other provinces, from a firm belief in its national necessity. (McInnis, op. cit., p. 336)

Cette crise de la conscription de 1917 a laissé derrière elle un "legacy of bitterness" (constatation que font tous les manuels), mais elle a surtout prouvé que le Canada était devenu une nation beaucoup plus unie qu'on aurait pu le croire : c'est là une idée clairement exprimée dans un manuel français et dans un manuel anglais (Filteau, op. cit., p. 351s.; Careless, op. cit., p. 338).

LA DEPRESSION ECONOMIQUE DE 1929

Comme dans le cas des invasions américaines, la dépression économique de 1929 n'est pas une crise nationale dont les origines soient dues à la présence de deux cultures au Canada : elle nous retient, quand même, parce qu'elle a eu des répercussions sur les attitudes de nos deux groupes ethniques.

Un seul manuel français parle de cette dépression économique, et c'est pour faire état de l'autonomie du Québec en face du gouvernement central :

Dans la province de Québec, la crise économique fut attribuée à la grande industrie, monopole des financiers anglais. L'élément français n'en ressentit que plus cruellement son infériorité économique et sociale. Maurice Duplessis, politique habile, sut tirer parti de ce dépit et de cette amertume. Tout en rejetant l'idée de séparatisme, en faveur auprès de certains nationalistes outrés, il se fit le champion de l'autonomie de sa province, revendiqua pour ses compatriotes une plus large part dans l'exploitation et l'administration des richesses naturelles. (Martel-Plante, op. cit., p. 379)

Pour ce manuel, en somme, la conséquence la plus sérieuse de cette dépression a été une dépendance accrue des provinces à l'égard d'un gouvernement fédéral aux tendances nettement centralisatrices (ibid., p. 381).

Les manuels anglais, eux, s'en réjouissent presque, car cette dépendance est loin d'être un inconvénient (Careless, op. cit., p. 370; Saywell, op. cit., p. 185; McInnis, op. cit., p. 345, 354, 357).

De cette dépression les manuels anglais retiennent un aspect, qui a échappé au manuel français : les années difficiles de cette dépression ont favorisé la multiplication des partis politiques; toutefois, même si Hepburn et Duplessis créent des difficultés à Mackenzie King, ces nouveaux partis ne mettent pas vraiment en danger l'unité nationale.

Bref, pour le manuel français et les manuels anglais, les conséquences politiques de cette dépression doivent se situer dans le cadre

des relations entre le gouvernement central et les gouvernements provinciaux; cette dépression n'est qu'un épisode, et pas le plus important, d'un conflit qui a commencé dès 1867 et qui, souvent, dépasse largement le problème des relations entre les deux cultures.

LA REVOLUTION DU QUEBEC

Nous écrivons révolution avec crainte et tremblement, et nous essayons de nous rassurer en nous rappelant qu'en bien des milieux on parle surtout de révolution tranquille; en tout cas, nous ne savons pas encore s'il s'agit d'un changement brusque et total, ou d'une simple évolution... Comme c'est là de l'histoire immédiatement contemporaine, il serait étonnant que les manuels puissent voir plus clair dans ces événements que dans ceux du passé.

Pour leur part, les manuels français restent tout à fait muets là-dessus : leurs éditions sont antérieures à la célèbre année 1960; le manuel de Martel-Plante a bien été réédité en 1963, mais les auteurs n'ont pas voulu dépasser l'étape où ils s'étaient arrêtés.

Pourtant, à relire ce qu'ils ont écrit, on ne peut s'empêcher de penser qu'ils auraient pris parti contre cette "révolution" (pour nous aussi, les guillemets sont bien commodes) :

Québec continue la lutte pour l'autonomie, par la voix de ses premiers ministres, avec l'appui de sa population. Une forte natalité, une position géographique exceptionnelle, des richesses naturelles incalculables lui donnent des armes puissantes. Les Canadiens français reconnaissent, comme leurs compatriotes anglais, que la Confédération a besoin d'être rajeunie. Comme eux et avec certains d'entre eux, ils travaillent à trouver une formule d'honnête conciliation. On ne l'a pas encore trouvée...

Notre destin repose sur deux assises puissantes : l'Eglise et l'école pleinement autonomes. L'adoption, en 1948, du drapeau fleurdelisé par la législature provinciale symbolise notre volonté de sauvegarder notre autonomie, et partant, notre civilisation française. (Martel-Plante, op. cit., p. 401; voir aussi p. 411-413)

Conciliation et non séparatisme, conservation des bases traditionnelles; de plus, chez Martel-Plante comme chez Filteau, on s'en prend, parfois même avec dureté, à tout ce qui vient changer ou bouleverser ce qui a été le mode de vie des Canadiens français (Martel-Plante, op. cit., p. 389, 412; Filteau, op. cit., p. 367, 380, 411-416) : nous pouvons présumer qu'ils eussent pris parti contre la "révolution". Et qu'auraient-ils dit du rapport de la Commission d'enquête sur l'enseignement au Québec, rapport qui propose, en somme, de mettre au rancart les manuels d'histoire jusqu'ici en usage !

Seulement deux manuels anglais touchent à cette histoire immédiatement contemporaine (même s'il a une édition en 1963, le manuel de Saywell s'arrête en 1958). Pour eux, la disparition de Duplessis en

1959 et la prise du pouvoir par les Libéraux en 1960 sont des étapes décisives :

Duplessis persistently attacked the centralizing policies of Ottawa as intrusions on provincial rights and opposed nearly every measure of a national character [...] His death in 1959 at last opened the way for more co-operative policies by his successors, especially after the Union Nationale was overthrown by the Liberals under Jean Lesage in the provincial election of 1960. (McInnis, op. cit., p. 381)

Quebec had undergone a new awakening since the death of Duplessis in 1959. It was as if an iron clamp had suddenly been released from French-Canadian society, and educational and social reforms, new energy, ideas and hopes, came bursting forth together [...] the rapid sweep of change, the virtual social revolution in Quebec must be strongly identified with the Liberal provincial government of Jean Lesage [...] Lesage was quite as much a believer in Quebec provincial autonomy and an opponent of Ottawa centralization as Duplessis had been; but he achieved a fairly successful basis of agreement with the federal authorities as his province surged ahead. (Careless, op. cit., p. 431)

Mais, à tout considérer, cette "révolution" ne vient rien briser, croit-on; elle stimule, et les relations entre province et gouvernement central ne font qu'y gagner en mieux :

The natural result of the changes, however, was to stimulate the French Canadians' idealism and pride in themselves [...] In Lesage and the majority of Québécois, this spirit did not preclude working in partnership with the rest of Canada, though many said the partnership must be made more equal than it had been, and some looked for changes in the federal constitution to recognize French Canada's rights more fully. (Careless, op. cit., p. 431)

Si nous comparons ce paragraphe avec celui, plus haut cité, du manuel de Martel-Plante, les deux pensées anglaise et française ne sont pas tellement éloignées l'une de l'autre : c'est sur l'histoire de notre siècle que les Canadiens semblent s'entendre le plus facilement; c'est le passé qui nous divise.

III - LES INSTITUTIONS DISCUTEES

Les institutions font partie intégrante de la vie nationale, ainsi que l'écrit l'historien Chapais, dont Filteau fait état :

Pour un peuple, le système de lois qui le régit n'est pas une chose indifférente. Les lois d'une nation policée sont le résultat d'une succession séculaire d'expériences et de faits. Elles se sont élaborées et formulées lentement. Elles sont la consécration de longues habitudes sociales. Elles sont nées du tempérament, des moeurs, du caractère, des qualités spéciales qui distinguent une race. Elles correspondent à des coutumes, à une mentalité, à des conditions économiques qui lui sont particulières [...] Et pour toutes ces raisons, elles finissent par faire partie intégrante de la vie nationale. Il semble qu'on pourrait dire sans craindre la critique : "Les lois sont l'expression de la nation". (Chapais, Cours d'histoire, cité dans Filteau, Civilisation, p. 149s.)

Nous allons donc terminer ce chapitre par un examen des lois et des institutions qui ont régi et qui régissent encore la vie des Canadiens, en ne retenant toutefois (comme nous l'avons fait pour les personnages

et les événements) que ce qui tend à diviser les manuels.

LES INSTITUTIONS DU REGIME FRANCAIS

Si l'on veut en gros marquer la différence ici entre les manuels français et les manuels anglais, on peut dire que les manuels français comparent les institutions du régime français à celles de la France et trouvent les premières infiniment meilleures; et que les manuels anglais les comparent à celles de la Nouvelle-Angleterre et concluent que les institutions canadiennes sont infiniment pires.

Deux manuels français (ceux de Martel-Plante et de Filteau) et quatre manuels anglais décrivent la forme du gouvernement de la Nouvelle-France. Les uns et les autres sont d'accord sur le fond : l'autorité est à la fois trop faible et trop absolue (Careless, op. cit., p. 48, 59; Ballantyne, op. cit., I : p. 102; Martel-Plante, op. cit., p. 58; Filteau, op. cit., p. 83), mais cette autorité a néanmoins été efficace pendant une longue période (Martel-Plante, op. cit., p. 59; Careless, op. cit., p. 49). Le défaut principal de l'administration française a été de détruire l'initiative des chefs du pays et des colons, selon McInnis, alors que les colonies anglaises demeuraient libres d'agir par elles-mêmes :

Nothing brings out the difference between the two communities more strikingly than the contrast .

between the representative assemblies in the English colonies and the centralized authoritarian system in New France. Much more was involved than the mere form of government. The English colonist wanted not only to share in deciding what his government should do, he insisted on deciding what he himself should do in his daily affairs. The French colonist found the government and the Church constantly trying to make such decisions for him. There was no lack of individual initiative in French Canada. It was shown not only in the fur trade, but also in the readiness of the Habitant to resist exactions that he felt to be unjust. The difference was that in New France the authorities tried to keep everything under their control, while in the English colonies it was looked on as natural and admirable that free man should be allowed to strike out on their own. (McInnis, op. cit., p. 20)

Pour Filteau, il n'en est pas du tout ainsi : la France "reconnais-
sait les Canadiens comme des sujets adultes et aptes à participer à leur
propre gouvernement [...] La législation locale émise par l'intendant
n'était pas le résultat de ses décisions personnelles. Dans toutes les
matières importantes, l'habitude voulait que l'opinion publique fût son-
dée en consultant les notables ou même en soumettant la législation pro-
posée à des assemblées des habitants." Filteau va plus loin encore :
il s'appuie sur l'affirmation d'un compatriote pour soutenir que le pays
de la liberté en Amérique au 18e siècle, ce ne serait pas la Nouvelle-
Angleterre, mais la Nouvelle-France, qui "dans une si large mesure,
jouissait déjà des bienfaits de l'autonomie" (Filteau, op. cit., p. 84s.)

LE CONSEIL SOUVERAIN

Cette divergence d'interprétation se retrouve en quelque sorte à propos du Conseil Souverain. Les manuels français n'en font, en somme, qu'une Cour de justice, alors que les manuels anglais attachent beaucoup plus d'importance au Conseil dans les cadres de l'absolutisme; sans doute à cause de la présence de l'évêque, puisque c'est, chez eux, un thème constant, que l'évêque "could wield power in for more than Church affairs" (Careless, op. cit., p. 48; Ballantyne, op. cit., I : p. 102). En tout cas, ils voient dans ce gouvernement à trois têtes (à deux têtes, disent les manuels français), le dessein profond du roi de préserver son autorité, en faisant en sorte que ses délégués s'affaiblissent par d'inévitables frictions (Ballantyne, op. cit., I : p. 103; Rogers, op. cit., p. 119).

LE REGIME SEIGNEURIAL

Les divergences ici ont plus d'ampleur et plus d'importance. Disons d'abord que les manuels français ne sont pas unanimes à le défendre. Filteau et F.E.C. s'en prennent à l'aristocratie des villes et ramènent la contribution des seigneurs à peu de choses : un certain développement de la politesse et du savoir-vivre, plus de gens qui se lancent dans les aventures de l'exploration (Filteau, op. cit., p. 86s.; F.E.C., op. cit., p. 100s.) Les deux autres manuels français prennent parti

pour le régime seigneurial. Ce n'est pas, écrivent-ils, de la féodalité; le seigneur a de lourdes obligations envers les censitaires et ses bénéfices sont médiocres (Martel-Plante, op. cit., p. 46, 48s.; Frères Charles et Léon, op. cit., p. 109). Enfin, selon Martel-Plante, le régime seigneurial a sauvé le groupe ethnique :

Le régime seigneurial a rendu au pays d'appréciables services. Il constituait un cadre social; aux colons, il a fourni l'entr'aide, la protection et un centre de vie commune. Après la défaite de 1760, il opposera un obstacle à l'infiltration étrangère, puisque les immigrants anglais lui préféreront la tenure libre; grâce à lui, les jeunes Canadiens français, exclus du commerce et de l'industrie, trouveront leur gagne-pain, car environ la moitié du territoire des seigneuries n'avait pas encore été défrichée. Grâce au régime seigneurial, ces terres ont échappé à l'emprise du vainqueur. (Martel-Plante, op. cit., p. 49)

• Les manuels anglais ne manquent pas de retenir du régime seigneurial ce qu'il a eu de bon, le rôle social qu'il a joué, sa contribution au progrès du pays, mais, en plus d'insister sur l'insuffisance de ce système, ils l'assimilent au régime féodal de l'ancienne France :

The seigneurial system in New France represented the importation of feudalism into America. Feudalism was dead in England by the seventeenth century, but particularly on the lower, or seigneurial, level it was very much alive in France. (Careless, op. cit., p. 61)

New France had brought from Old France the feudal system of land-holding. A large piece of land was granted to some army officer, government

officials or rich merchant. He became a seignior and allowed farmers called habitants to use pieces of his land in return for taxes and work. On the other hand, the English freehold system allowed a farmer to own his land and do with it what he wished. (Rogers, op. cit., p. 122)

Brown est encore plus explicite sur cette identification :

This was the system of land-holding which grew up in France during the thousand years that passed before the discovery of the New World. It was known as the Feudal system. (Brown, op. cit., p. 75)

Le manuel de Ballantyne a une vision beaucoup moins médiévale et aussi plus compréhensive :

The way of settling land that had been used in most of Europe was brought to New France. You read before that the Company of New France had used the "seigneurial system" [...] Our country does not have the seigneurial system any more. But in some parts of Canada, there are "company towns", which in some ways follow much the same system. (Ballantyne, op. cit., I : 103, 108)

L'ORDRE SOCIAL

Quand il décrit le régime seigneurial, Careless le désigne comme un facteur important "in making the society of New France authoritarian and hierarchial in character", et il précise sa pensée :

To begin with, life in New France was fashioned on authoritarian lines : that is, power was concentrated

at the top of society, and the mass of the colonists were used to obeying authority, not to governing their own lives [...] Accordingly, with hardly any middle class between upper and lower orders in French Canada, the division in society was clear cut, indeed. (Careless, op. cit., p. 59s.)

Le manuel de Martel-Plante et celui de Filteau sont à l'extrême opposé de cette thèse :

Les classes sociales, étroitement hiérarchisées, sont proches les unes des autres; pas de fossé, comme en France, entre la bourgeoisie et la noblesse [...] Les états de service [du seigneur], plutôt que ses titres, le rangent au niveau de la classe privilégiée [...] Les "habitants" ne ressemblent guère aux paysans de France. Ce sont des propriétaires de ferme et non les esclaves d'un seigneur [...] A force de travail et d'économie, un bon nombre de ces "habitants" ont acquis un fief ou un arrière-fief. C'est ainsi que, vers 1700, ils possèdent déjà le tiers des seigneuries. (Martel-Plante, op. cit., p. 144s.)

Aucune classe sociale ne pouvait exciter l'envie, comme telle, par sa fortune, ou prendre, vis-à-vis des autres, figure de parasite. C'est ainsi qu'au Canada, on ne pouvait à proprement parler, distinguer des ordres, mais tout au plus deux classes sociales, l'aristocratie et le peuple, avec des différences parfois si ténues de l'une à l'autre, qu'elles donnent l'impression de groupes juxtaposés plutôt que d'une hiérarchie. [...] L'habitant canadien jouit, en effet, d'un sort enviable, et il est loin d'exciter la pitié comme le paysan français. Il est propriétaire de sa terre et ne peut s'empêcher de songer avec satisfaction à la grande liberté dont il jouit [...] Par ces divers traits, il s'apparente beaucoup plus à la petite noblesse rurale de France qu'aux paysans. Il est un véritable gentilhomme campagnard. (Filteau, op. cit., p. 86, 89s.)

L'INTEGRATION A L'EMPIRE ANGLAIS

Les Canadiens français une fois devenus sujets britanniques, il fallait trouver pour leurs institutions un modus vivendi conforme à leurs exigences et conforme aux exigences de l'empire dans lequel elles se trouvaient désormais intégrées. Ce sera l'effort à poursuivre depuis le régime du Test jusqu'à celui de l'Acte de Québec inclusivement.

Pour les manuels français, c'est la période critique, car, pour eux, ce qui importe, c'est de savoir si les Canadiens français seront en mesure ou pas de résister à l'anglicisation, si leurs droits et leur culture seront protégés, bref, si l'on reconnaîtra leur nationalité propre et distincte. Les auteurs français ne cherchent pas tant à obtenir une forme de gouvernement démocratique que des garanties pour les lois et la langue française : ils se contentent volontiers du paternalisme aristocratique de Murray et de Carleton, qui s'exerce d'ailleurs à leur avantage et dans la tradition du régime français. Ils veulent les mêmes droits que les sujets anglais (Filteau, op. cit., p. 149), mais ne se soucient pas des droits de la minorité anglaise; cette minorité, c'est "la coterie des marchands anglais" (Martel-Plante, op. cit., p. 180).

Se fondant sur le nombre des Canadiens français, nombre majoritaire, et sur les termes de la capitulation de Montréal et du traité de Paris (d'ailleurs, analysés dans le détail : Martel-Plante, op. cit., p. 165; Filteau, op. cit., p. 139s.; F.E.C., op. cit., p. 149, 152), ils

s'appliquent surtout à dénoncer la politique d'assimilation.

On comprend alors qu'ils voient, avant tout, dans l'Acte de Québec, un acte de justice que les Anglais sont bien obligés d'accorder, mais l'abolition du serment du Test compte moins que le rétablissement "de nos libertés civiles" et "l'admission officielle du fait français" (Filteau, *op. cit.*, p. 217); ou, comme on l'écrit dans Martel-Plante :

L'Acte de Québec demeure la grande Charte des Canadiens français [...] ainsi l'ont considéré [...] les orateurs canadiens-français qui s'y référeront et y puiseront des arguments d'autorité en faveur de leur cause; ainsi l'ont considéré les historiens qui voient en ce document la reconnaissance officielle de la nation canadienne-française. (Martel-Plante, *op. cit.*, p. 191)

Les manuels anglais voient d'un tout autre oeil ces concessions accordées à la majorité française. Elles ne sont justifiées, écrivent-ils, que par des considérations d'ordre pratique : par exemple, la quasi-impossibilité d'introduire les lois anglaises sans produire un chaos dans le système judiciaire, la nécessité de se concilier l'élément français à la veille de la révolte des colonies américaines. Rendre justice à un groupe français qui serait opprimé à l'encontre de tout droit, il n'en est nulle part question, sauf dans le manuel de Ballantyne, où l'on s'efforce de comprendre les deux partis en présence :

Naturally, the British merchants objected to all this, and you cannot help feeling some sympathy for them. They saw the immense opportunities for commerce that the St. Lawrence promised, and they longed to be free of the laws and customs which held them back. They sought their kind of progress. The Canadians, with the fears of a conquered people, sought to preserve what they had. Two different views of life were clashing, and the clash was made bitter by the differences of religion and race. (Ballantyne, op. cit., II : p. 20s.)

D'ordinaire, dans les manuels anglais, ce sont les droits des marchands qui sont au premier plan, droits sacrés des Anglais :

The cry of 'Rights of Englishmen' was being raised in Quebec and Montreal as well as in New York and Boston. After the conquest of Canada, traders from the colonies to the south and from England had settled in the two chief Canadian cities. The newcomers had been accustomed to the use of English law and to an elected assembly. They expected these in their new home. (Rogers, op. cit., p. 121)

Non seulement ces marchands anglais combattent le bon combat, celui de la démocratie et du régime parlementaire, mais ils méritent qu'on leur accorde ce qu'ils demandent, parce qu'ils sont le seul élément progressif dans la colonie, ceux qui sont responsables du nouvel empire des fourrures du Saint-Laurent. Dans ces conditions, la Proclamation royale, que vient modifier l'Acte de Québec, n'était pas aussi injuste qu'on l'a cru, ce sont Murray et Carleton qu'il faut blâmer pour ne pas l'avoir appliquée :

Yet Murray was also much influenced by the prejudices of a soldier and official against noisy civilians and quarrelsome tradesmen. He preferred the placid French Canadian habitants and their authoritarian feudal system to the merchants and their dangerous democratic notions about self-government. As quarrels between merchants and governor grew, Murray made himself the champion of French Canadians rights. His position did him much credit. Still he blocked the introduction of British institutions in Quebec at a time when the French were not really aroused to seek special treatment. This led to further difficulties in later years. (Careless, op. cit., p. 102; voir aussi Ballantyne, op. cit., II : p. 19 et 28; Rogers, op. cit., p. 122)

Il fallut, en tout cas, par l'Acte de Québec, établir un régime spécial à cette colonie française que l'on intégrait dans l'empire anglais:

In the second place, and more important for Canadian history, the Quebec Act meant that the province of Quebec had been put on a special basis by an imperial act of parliament [...] Under this measure, Quebec received distinctive treatment, indeed. (Careless, op. cit., p. 103, 104)

Dans le manuel de Careless, en particulier, ce thème de régime spécial alimente plusieurs paragraphes, régime spécial qui ne paraît pas tellement nécessaire. Et c'est justement cette carence de nécessité qui semble ennuyer le plus les auteurs : on a voulu se concilier la majorité française, ou, comme nous le trouvons dans Brown, on pensait que les Canadiens français seraient très heureux s'ils vivaient sous le régime anglais comme ils avaient vécu sous le régime français (Brown, op. cit., p. 168). Or, selon un mot de Carleton que reprend

Rogers (op. cit., p. 123), ces Canadiens français, "most ungratefulest wretches" n'étaient pas encore satisfaits...

LE REGIME PARLEMENTAIRE

Ce régime parlementaire qu'on instaure au Canada en 1791 est un régime incomplet : tous les manuels, anglais et français, sont d'accord là-dessus ; comme, dans l'ensemble, ils affirment que ce qui a guidé l'Angleterre dans cette réforme, c'est le désir de garder ses colonies faibles et divisées, sans maîtrise réelle des affaires (Careless, op. cit., p. 116, 118; McInnis, op. cit., p. 48; Rogers, op. cit., p. 145; Brown, op. cit., p. 242s.)

Tous reconnaissent aussi que l'Angleterre a voulu répondre aux exigences des Loyalistes. Pour les manuels anglais, ces exigences sont parfaitement justifiées :

The newcomers were certain to demand changes. They would not be satisfied to hold land under a seignor or to live under French civil law, and they were certain to demand the type of self-government to which they were accustomed in place of the unrepresentative system of the Quebec Act. (McInnis, op. cit., p. 47)

They had no intention of giving up the rights they had enjoyed before the Revolution : a voice in how they would be governed, their own language, and their own laws [...] The British saw it (the Quebec Act) as a straight-jacket restricting their way of life. (Ballantyne, op. cit., II : p. 52s.)

The newcomers were used to elected assemblies and English law. They had fought and suffered for their king [...] Here was a new problem even harder than the problem that the Quebec Act had been designed to solve. (Rogers, op. cit., p. 126)

Alors que Filteau donne "parfaitement raison" aux Loyalistes (op. cit., p. 219), deux manuels français sont quelque peu méprisants à l'égard de ces Loyalistes, qu'ils qualifient de "fugitifs". F.E.C. écrit avec ironie que ces "fugitifs" parlent bien haut et réclament des "privilèges" :

Ils ne songent pas à s'adapter au régime de la majorité, se croyant assez puissants pour imposer aux autorités leur façon de penser. (F.E.C., Mon pays, p. 166).

Et Martel-Plante :

Familiers avec le régime parlementaire, attachés aux lois anglaises, les fugitifs américains jettent le pays dans une confusion constitutionnelle et juridique. (Martel-Plante, op. cit., p. 199)

A l'occasion de la mise en place du régime parlementaire, le Canada fut divisé en deux colonies distinctes, une province à majorité anglaise, une province à majorité française. Les manuels français y voient naturellement "la reconnaissance officielle de la nationalité canadienne-française"; ce n'est pas seulement le groupe ethnique français qu'on reconnaît ainsi, mais une nation (Filteau, op. cit., p. 220; voir

aussi Martel-Plante, op. cit., p. 200). Les manuels anglais s'en tiennent à des raisons d'ordre pratique : il eût été difficile de les garder réunis, écrit Careless, "however beneficial it might have proved in the long run" (op. cit., p. 121); on a cherché à accommoder les deux groupes, écrit-on généralement : "thus making it possible to leave the French with the privileges they had gained under the Quebec Act while the English in Upper Canada were freed from the seigniorial system and from French civil law" (McInnis, op. cit., p. 48; voir aussi Balantyne, op. cit., II : p. 53).

Même si le régime parlementaire ne paraît pas tellement désirable aux auteurs français, parce qu'il est soumis à l'oligarchie et qu'il est "assez éloigné d'une véritable démocratie" (Filteau, op. cit., p. 171; Martel-Plante, op. cit., p. 180; F.E.C., op. cit., p. 159), il a eu pour effet, par exemple, de mettre fin à l'influence des seigneurs, dont plusieurs avaient trahi leur groupe ethnique (Martel-Plante, op. cit., p. 201), de donner aux Canadiens français conscience de leur force:

Maintenant qu'on nous accordait le droit de vote, il devenait plus facile de montrer à tous que nous étions, dans la province au moins, l'immense majorité. (Laviolette, op. cit., p. 226)

Mais ce régime a eu aussi pour effet, de mettre en champ clos des antagonistes irréductibles et en curieux équilibre : d'un côté, une majorité française à la Chambre; de l'autre, une minorité anglaise

soutenue par tout l'appareil du gouvernement; ou, "la force du nombre contre celle du pouvoir et de la richesse" (Martel-Plante, op. cit., p. 200, 201). Les intraitables sont évidemment du côté de la minorité anglaise (Filteau, op. cit., p. 221; F.E.C., op. cit., p. 168, 187s.)

LA RESPONSABILITE MINISTERIELLE

Ce progrès dans notre constitution n'est l'occasion d'aucune divergence importante dans nos manuels. Tout au plus, les manuels français ont-ils tendance à voir là une réalisation proprement canadienne, tandis que les manuels anglais font voir la participation active de l'Angleterre dans l'obtention de cette responsabilité ministérielle et attestent, de nouveau, ce sentiment traditionnaliste d'attachement à l'empire britannique dont les liens en sont de loyauté plutôt que de sujétion (McInnis, op. cit., p. 269).

LA CONFEDERATION

Quand ils en arrivent à la Confédération, les manuels français affirment, une fois de plus, leur conviction que la province de Québec est une nation et que les textes constitutionnels l'établissent d'une façon irréfutable :

Le Bas-Canada, lui, retrouve son individualité politique, ressaisit son état civil d'avant 1840,

redevient province autonome, constitue un état souverain dans sa sphère. (Martel-Plante, op. cit., p. 314)

Un Etat français. La nouvelle constitution présentait, pour les Canadiens français, l'immense avantage de leur restituer en grande partie la maîtrise de leurs destinées propres. (Filteau, op. cit., p. 251)

Evidemment, dans sa sphère et en grande partie marquent une restriction, mais cela ne détruit pas pour autant, l'effet psychologique de l'affirmation.

Partout ailleurs, dans les manuels français, les commentaires sur la Confédération sont de la même veine. Bien qu'ils reconnaissent que "le gouvernement central a prédominance sur le gouvernement provincial" (Martel-Plante, op. cit., p. 310), ils n'en affirment pas moins à grand renfort de citations d'Ernest Lapointe, que "le pouvoir fédéral est l'enfant des provinces; il n'en est pas le père". Ce sont, en effet, les provinces qui, après "mûre délibération, ont cédé une partie de leurs pouvoirs et gardé ceux de leur choix" (ibid., p. 311). La Confédération, continue le même manuel, est un "pacte auquel Londres a donné force de loi", pacte passé entre "les quatre provinces constitutantes" (ibid., p. 310). Filteau aussi parle de "pacte", de "traité entre les races" (Filteau, op. cit., p. 253-255, 452) et, selon lui, alors que le Canada anglais voit là un processus continu, la Confédération n'apparaît pas au Canada français "comme une chose absolument permanente,

pas plus qu'il ne commande chez lui d'attachement particulier" (ibid., p. 452). En voilà un qui n'est pas enthousiaste !

On trouve, cependant, des passages qui font l'éloge de la Confédération, mais toujours du seul point de vue forme de gouvernement :

Malgré ses lacunes, la loi de 1867 est un monument constitutionnel d'envergure, une oeuvre marquée au coin de la sagesse : elle donnait au Canada une forme de gouvernement qui possédait à la fois "la puissance d'une union législative et la liberté d'une union fédérale" (John A. Macdonald, en 1865) (Martel-Plante, op. cit., p. 313)

La constitution élaborée par les Pères de la Confédération a permis au Canada de jouir d'un gouvernement stable. Celui-ci s'est ensuite appliqué à assurer la sécurité, le bonheur et la prospérité des Canadiens. (F.E.C., op. cit., p. 233)

L'enthousiasme total, c'est dans les manuels anglais que nous le trouvons : "On the whole it has worked surprisingly well" (Rogers, op. cit., p. 162); cette phrase est typique de la réaction des manuels anglais. Et ce n'est pas la seule occasion de divergence entre manuels anglais et manuels français. Dans les manuels anglais, on s'étend à loisir sur la supériorité du gouvernement central :

Obviously, the Dominion powers were wider and more numerous, as was fitting for the government of a large state. The Dominion was given a general authority over all matters affecting "peace, order and good government", except when they fell within the fixed provincial fields. It was made clear that any remaining (or residuary) powers lay within the central

gouvernement. The provinces had no more than the set of powers definitely listed for them. (Careless, op. cit., p. 255)

Everything else is, by Section 91, handed over to the federal government. Certain subjects are specifically mentioned [...] But it is specifically stated that these are merely listed as illustrations of the federal powers; the general principle is that the federal government has full powers over everything not specifically assigned to the provinces. (McInnis, op. cit., p. 289) (Voir aussi Ballantyne, op. cit., II : p. 154-158; Rogers, op. cit., p. 162; Brown, op. cit., p. 307)

Autre divergence : la Confédération n'est pas un pacte, mais le résultat d'une loi adoptée par le gouvernement britannique :

It was not done by a compact between independent states, as in the American case. Although the colonies did plan the federal union, and agreed to adopt it, in legal fact the union was enacted by the authority of the imperial parliament. A British Act created the Dominion of Canada. The right of framing colonial constitution still lay with the British parliament. (Careless, op. cit., p. 257)

The Law that made a nation. For it was the British government, of course, that had to pass any law changing the government of the colonies. (Brown, op. cit., p. 305)

Enfin, thème que les manuels français n'abordent pas : la Confédération est une combinaison des principes du fédéralisme et du système parlementaire britannique :

The great and original achievement of the Fathers of Confederation was to harmonize the American federal system with British parliamentary government and to

produce a new type of constitution that not only answered the demands of the Canadian situation but which was adapted for use in other Dominions when the occasion arose. (McInnis, op. cit., p. 288; voir aussi Careless, op. cit., p. 253, 256, 257; Brown, op. cit., p. 306)

LE STATUT DE WESTMINSTER

Comme ils l'ont fait pour la responsabilité ministérielle et pour la Confédération, les manuels français considèrent l'avènement du Canada à la souveraineté totale comme "l'aboutissement d'une longue lutte tenace pour se gouverner eux-mêmes" (F.E.C., op. cit., p. 278); réalisation plus canadienne qu'anglaise, le Statut de Westminster, écrivent-ils, "sanctionnait des libertés acquises depuis le traité de Versailles [...] Les faits devenaient des lois." (Martel-Plante, op. cit., p. 363). Dans les manuels anglais, il ne s'agit plus de "lutte tenace", mais du "climax of an evolution" (McInnis, op. cit., p. 351); et, écrit Brown, "the Canadian leaders were anxious to see these powers given to our country, not because they resented Great Britain, but because they believed Canada had earned the right to complete self-government" (Brown, op. cit., p. 350).

La description des nouvelles dispositions constitutionnelles ne varie guère des manuels français aux manuels anglais, mais il est à remarquer que les manuels français en font comme deux parts : d'un

côté, les dispositions qui consacrent l'indépendance du Canada; d'un autre, celles qui déterminent les liens avec la Couronne britannique et les nations du Commonwealth; alors que, dans les manuels anglais, ces dispositions ne forment qu'un seul tout. Paradoxe difficile, que Ballantyne paraît à l'aise d'expliquer :

How could British peoples (for all people of the Dominions were still British) have both unity and differences ? How could one person be the Sovereign of many different countries ? You would probably say at this point that there was no possible solution to this problem. "You can't have your cake and eat it too !" Nevertheless, a satisfactory solution was found - illogical and impractical though it may sound.

It was decided that the British crown was what is called "divisible" [...] The Dominions, then, were autonomous, that is to say, separate and independent nations : as such, they were free to conduct their own internal and external affairs as they saw fit. They were also equal in status - one did not have to follow the lead of the other : their relationship was one of brothers rather than father and sons. Yet they were united, one in their loyalty to the Crown, and held together by common interests and ideals in a new family to be called the "British Commonwealth of Nations". (Ballantyne, op. cit., II : p. 228s.)

Les auteurs français, fidèles à la logique française, préfèrent penser que le Canada est une nation indépendante de fait et de droit, nation qui, de plus, jouit des avantages d'appartenir à un groupe d'autres nations qui ont en commun des intérêts, des traditions, un souverain. Encore ici, comme pour la Confédération, nous avons lieu de croire que les manuels français considèrent cette situation comme

temporaire (F.E.C., op. cit., p. 279, 281; Filteau, op. cit., p. 451)

Des manuels français admirent ce système du Commonwealth (Martel-Plante, op. cit., p. 367; F.E.C., op. cit., p. 278s.); Martel-Plante écrit à ce sujet : cette association "tient du prodige : elle est sans exemple dans l'histoire." (Martel-Plante, op. cit., p. 367). Or il ajoute aussitôt : "C'est le chef-d'oeuvre des Anglais"; et il insiste longuement sur l'emprise que l'Angleterre continue de garder sur le Canada. Ce manuel regrette qu'on n'ait pas fait de coupure nette, que l'allégeance à la couronne et la solidarité impériale aient ainsi créé une confusion dans les esprits, et il ajoute :

Un statut politique ne peut, il est vrai, du jour au lendemain, soustraire le Canada à cette insaisissable pression, à cette subtile séduction. Conformément à une tradition séculaire, le sentiment et le loyalisme britannique des Canadiens anglais vont encore de pair avec leur attachement à la Couronne et à la solidarité impériale. Le temps pourra corriger ces anomalies. (Martel-Plante, op. cit., p. 367)

Un exemple de cette "insaisissable pression", ce manuel croit en trouver en temps de guerre : "Aussi, il n'est pas étonnant que nos relations avec la Grande-Bretagne comportent une alliance militaire tacite. Advienne une guerre de l'Angleterre avec l'une ou l'autre des grandes puissances de l'Europe et de l'Asie, le Canada sera en état de guerre. Il ne sera pas automatiquement en guerre, mais il sera né-

cessaire qu'il le soit." (ibid., p. 366). Non pas, affirme de son côté Rogers : "The proof of how far Canada was now an independent nation came when the second World War broke out", puisque la participation du Canada à la guerre fut longuement débattue au Parlement (Rogers, op. cit., p. 194s.)

TROISIEME PARTIE

THEMES D'UN INTERET PARTICULIER

A LA COMMISSION D'ENQUETE

Dans cette troisième et dernière partie, qui ne comprend qu'un chapitre, nous nous arrêtons à des thèmes qui nous semblent devoir intéresser la Commission d'Enquête d'une façon beaucoup plus immédiate : ce sont, d'une part, le nationalisme, tel qu'il s'exprime dans les manuels d'histoire; d'autre part, les options qu'envisagent ces manuels dans les relations entre les deux cultures : l'assimilation et la coopération.

Nous lisons dans Canada's Story for Young Canadians :

The idea of having the provincial governments provide schools fitted very well with other increasingly popular ideas : schools should train people to make wise choices of people to represent them; and schools should be used to train the several waves of immigrants to Ontario and the West so that they could become "Canadians". (p. 188)

L'auteur décrit ici le but que les éducateurs de cette époque (fin du 19e siècle) poursuivaient dans les provinces anglaises. Cette affirmation, aujourd'hui, ne correspondrait pas nécessairement à la réalité. De fait, un long débat se poursuit sur les objectifs de l'enseignement de l'histoire : il y a ceux qui veulent l'utiliser en vue de développer le nationalisme canadien, et ceux qui considèrent que l'histoire est une discipline intellectuelle (aussi nécessaire aux enfants que les mathématiques et les sciences) et qui se refusent à lui assigner un but utilitaire, ce but fût-il même la culture du sentiment national.

LE NATIONALISME

Il est indéniable que, pour les auteurs des manuels d'histoire du Canada (du moins, des manuels que nous avons examinés), les préoccupations nationalistes sont au premier plan de la résurrection du passé : voyons quel est ce nationalisme et comment les conditions cana-

diennes actuelles (comme l'existence de deux cultures et l'accession du Canada à l'indépendance) viennent le modifier.

a) loyauté envers la province et

loyauté envers la nation

Le Canada a une constitution fédérale dont l'existence est relativement récente; il est, par contre, formé de provinces dont la plupart ont déjà une longue histoire. Quelle est donc la place que l'on fait à la loyauté provinciale par rapport à la loyauté nationale ?

La majorité des auteurs se prononcent pour un engagement sans réserve envers la nation dans son ensemble, plutôt qu'envers ses parties constituantes. La Confédération avait pour but, écrivent-ils en somme, de former une nation, à l'intérieur de laquelle les provinces ne continuent d'exister que pour sauvegarder les intérêts des minorités, cependant que le gouvernement fédéral sera une source de force, grâce à l'unité d'action (Careless, A History of Challenge, p. 364; McInnis, North American Nations, p. 273s.; F.E.C., Mon pays, p. 234; Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France, p. 87). Certains manuels ignorent la survivance d'un nationalisme provincial (Ballantyne, Canada's Story et Brown, The Story of Canada), tandis qu'un autre se contente d'affirmer que ce nationalisme est en voie de disparition (Rogers, Canada in the World Today, p. 164). Au reste, pour la plupart des

manuels anglais, le conflit entre les gouvernements provinciaux et le gouvernement fédéral a sa source dans les susceptibilités provinciales et dans des sentiments de défiance, nuisibles à la bonne marche et au progrès de l'ensemble (Saywell, Modern Era, p. 58 et 298). Même le manuel d'histoire de la Nouvelle-Ecosse soumet la loyauté provinciale à la loyauté nationale. Pour l'auteur, en effet, la province de la Nouvelle-Ecosse est comme un microcosme de la nation tout entière, et la loyauté nationale est simplement une projection de la loyauté provinciale sur un plan plus étendu :

Nova Scotians have gone out to all parts of Canada to help build a strong and united nation. In Nova Scotia men and women and children whose ancestors belonged to many races live peacefully together. Nova Scotians of olden times have done great deeds. We should be proud of them and carry on what they have begun so nobly. You boys and girls of today are the men and women of tomorrow who can help build a better Nova Scotia and a strong and united Canada. Blakeley, Nova Scotia, p. 209)

C'est aussi le sentiment des auteurs de Canada in the World Today, le seul manuel à consacrer toute une section à l'éducation civique : les sentiments de loyauté ont leur origine dans la communauté et s'étendent en ondes concentriques de la communauté à la province, à la nation, puis au reste du monde.

Au contraire, pour certains manuels français, le loyalisme provincial détient une "priorité historique et politique" (Filteau, Civilisation,

p. 450) sur le loyalisme national, ce dernier n'étant que superposé à l'autre pour des fins très limitées. S'il survient un conflit d'intérêts, ce sont les intérêts provinciaux qu'il faut d'abord protéger; et des manuels français revendiquent l'autonomie provinciale complète (Martel-Plante, Mon pays, p. 400; Filteau, Civilisation, p. 450, 452, 484; Laviolette, L'épopée, p. 304).

b) les fondements du nationalisme canadien

Du nationalisme, Filteau donne la définition suivante :

Une nationalité peut fixer le moment de sa naissance à l'instant où ses membres prennent conscience d'être différents et de posséder, en plus d'un habitat déterminé, des intérêts, des traditions et un idéal commun. (Civilisation, p. 128)

Sur quoi se fonde le nationalisme canadien ? quels éléments les Canadiens ont-ils en commun et sur quels points se rejoignent-ils ?

Le milieu physique est un des éléments les plus importants. Si les manuels anglais montrent que les obstacles géographiques ont retardé l'unification du pays, ils mettent aussi en évidence les efforts que l'on a faits pour surmonter ces obstacles : le succès qui a couronné ces efforts, est, pour une large part, un des plus grands facteurs d'unité (voir, par exemple, Careless, McInnis et Rogers). De même,

l'ouverture de l'Ouest et du Nord sont une tâche commune. Au moins un manuel français, celui des F. E. C., rappelle que tous les Canadiens, à une génération ou à une autre, ont subi l'expérience de la vie de pionniers, ce qui a pour résultat d'enraciner les colons et de susciter un attachement à l'égard du pays :

La plupart sont nés au Canada et y ont vécu une vie de lutte qui les a enracinés au pays [...] Les Loyalistes se montrent courageux dans l'épreuve. Ils mettent rapidement en valeur les lots qu'ils ont obtenus. Par leur ténacité, ils finissent par vaincre tous les obstacles. Ils s'attachent profondément à ce sol qui les accueille dans leur exil et sur lequel coula tant de leurs sueurs. (F. E. C., Mon pays, p. 98 et 166)

La beauté du pays et la richesse des ressources naturelles contribuent aussi à resserrer cet attachement à la terre canadienne (Brown, F. E. C., Laviolette, Frères Charles et Léon).

Mais jusqu'à quel point les Canadiens sentent-ils qu'ils partagent une destinée commune ? fait-on mention dans les manuels, d'un noyau où se rejoignent les différents éléments de l'histoire du pays, comme le font, par exemple, le système parlementaire en Angleterre et l'idéal républicain et démocratique aux Etats-Unis ? Ces éléments de solidarité historique sont, au Canada, de nature économique : les explorations, la mise en valeur du pays, le commerce des fourrures, les chemins de fer, l'intégration économique du pays. C'est chez les manuels

anglais que s'en trouvent les plus nombreux exemples, mais les manuels français en ont aussi. De tous les auteurs de manuels, c'est McInnis qui illustre le mieux ce point de vue :

The next task was to create a true national feeling in the face of the strong sectional sentiments that still survived and to develop a sense of common interests that would outweigh local or provincial attachments [...] This meant first of all the building of a national economy [...] If this could be realized, Canadians would more and more learn to think of themselves as citizens of a single national community in whose fortunes every individual Canadian had a stake [...] The creation of a national economy had been accompanied by a growing sense of national identity. The essential foundations had been laid for the building of a prosperous and united nation. (McInnis, North American Nations, p. 297 et 345)

Dans le domaine politique, c'est l'autonomie qui est l'élément de réunion. Pour les auteurs français, ce désir d'autonomie remonte au régime français, ce qu'ignorent les auteurs anglais. En tout cas, chez ces derniers, la croissance de ce désir d'autonomie et sa transformation graduelle en un désir d'indépendance forme la trame de l'histoire politique : ce progrès s'opère dans le cadre des institutions parlementaires, sous le signe du respect pour le gouvernement établi. Le manuel, The Story of Canada, exprime ici une conviction commune :

Both Canada and the United States were at one time part of Great Britain's colonial empire. As colonies, they were allowed to make certain kinds of laws for themselves, but the law-makers of

Great Britain decided what kind of laws they might pass. To-day, both Canada and the United States pass whatever laws they wish; they sign treaties with other countries, make their own decisions about peace and war, and run all their own affairs. We say that they are Independent nations.

But Canada and the United States secured their independence by different means. The United States went to war with Great Britain in 1775, and not until after several years of fighting was it agreed that it should be a separate country, with the right to run all its own affairs. In Canada, on the other hand, the same important change was brought about much more slowly, and by peaceful means. No one can say exactly when Canada secured her independence from the mother country, but one can point to many small changes that have taken place, each of which marked another step towards nationhood. (p. 347)

A quoi tend au juste cette recherche de l'autonomie ? Les auteurs français répondent, comme le font en particulier Martel-Plante : à "confirmer le principe d'une nationalité canadienne-française" (Mon pays, p. 200). Ils placent le développement politique du Canada au 19^e siècle, sous les titres Vers l'autonomie (Martel-Plante, Mon pays), L'émancipation nationale (Filteau, Civilisation), mais, en réalité, ce désir d'autonomie s'épanouit non dans une indépendance nationale à l'échelle du Canada, mais dans une indépendance nationale à l'échelle de la province; à preuve ces deux paragraphes :

Ce rapport de Durham aurait été à l'origine de l'Union de 1840, du gouvernement responsable de 1848, de la Confédération de 1867 et de l'union législative que l'on essaie aujourd'hui de réaliser, toutes formes de gouvernement qui favorisent, au détriment de la

nationalité canadienne-française, l'expansion du nationalisme anglo-canadien. (Martel-Plante, Mon pays, p. 254)

Les "Pères" avaient à résoudre trois principaux problèmes : la menace américaine, le marasme économique et politique, l'antagonisme des nationalités. Les deux premiers ont été résolus, au moins dans leurs données essentielles; le troisième ne le fut qu'à demi. Pour régler la question des nationalités, il aurait fallu redonner au Bas-Canada son indépendance. (ibid., p. 313)

On vient de faire allusion à la menace américaine : cela nous amène à nous demander si le nationalisme canadien, toujours vu à travers les manuels, est en réaction contre des forces extérieures, notamment contre les trois nations qui ont eu part au développement du Canada : la France, l'Angleterre et les Etats-Unis; le nationalisme canadien est-il marqué par la psychose d'hostilité dont peuvent souffrir des nations coloniales à l'égard des mères patries ?

c) le nationalisme canadien en face de la France

Voyons d'abord la période du régime français : comment les manuels français apprécient-ils le rôle de la France ? Ils lui reprochent principalement d'avoir négligé le Canada. Certes, des manuels élémentaires sont disposés à excuser la France (F.E.C., Mon pays, p. 151; Laviolette, L'épopée, p. 191), mais les manuels du secondaire, en particulier celui de Martel-Plante, traitent cette question avec beaucoup d'amertume (Mon pays, p. 82, 127, 128, 151, 161, 166, 167). Selon

Filteau, même quand la France s'occupe du Canada, ce dernier en souffre, parce que leurs intérêts sont tellement différents :

Le jeu des intérêts constitua la première cause d'opposition entre Français de France et colons installés au Canada. Très confus d'abord, ces intérêts finirent par se départager et se préciser. Dès le début du 18^e siècle, on commença à parler d'intérêts purement canadiens et, pour les appuyer, on invoqua bientôt l'histoire canadienne. [...]

Les malentendus des dernières années du régime français, l'abandon apparent dans lequel la France avait laissé le Canada au cours de la guerre, surtout la faillite du trésor, avaient passablement refroidi les sentiments des Canadiens, à tel point qu'un prêtre français pouvait écrire : "Il en coûtera peu aux Anglais pour leur faire goûter l'avantage d'avoir changé de maîtres, puisqu'ils n'ont qu'à faire le contraire de ce que nous faisons". (Filteau, Civilisation, p. 128, et 186)

D'ailleurs, et on retrouve ce sentiment aussi dans les colonies américaines à l'époque de la guerre d'indépendance, Martel-Plante et Filteau estiment que la civilisation canadienne est supérieure à celle de la mère patrie, au point de vue social, religieux, humain et même militaire (Martel-Plante, Mon pays, p. 185; Filteau, Civilisation, p. 90, 128, 137, et voir tout le chapitre 8).

Est-ce à dire que, selon les manuels français, les Canadiens étaient prêts à se révolter contre la France ? non pas, car les sentiments des Canadiens n'allaient pas au-delà du simple mécontentement, et nulle part on ne découvre chez eux un réel désir d'indépendance

(Filteau, op. cit., p. 141; Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France, p. 183). De plus, pour ces auteurs, la conquête est une catastrophe non seulement parce que les Canadiens sont maintenant sous la botte anglaise, mais parce qu'ils regrettent la domination française (F.E.C., Mon pays, p. 151; Laviolette, L'épopée, p. 191).

Après le départ de la France, les Canadiens se sentent comme orphelins, ils ont perdu beaucoup, mais, nous dit-on, ils sont "Français de coeur, mais Canadiens avant tout". Que signifie au juste cette expression ? Si on essaie de l'approfondir, on comprend que la France a laissé son "image", son "empreinte" au Canada (Laviolette, L'épopée, p. 193), que les Canadiens lui gardent un "culte filial malgré ses fautes" (Filteau, Civilisation, p. 141), que la France était le maître respecté, mais que la patrie est le Canada (Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France, p. 183), et qu'il faut vénérer le "legs de la France". Or ce legs de la France demeure quelque chose de fort mal défini; les auteurs parlent bien de la langue, de la foi, de la culture et des valeurs de civilisation, mais ils ont tout de suite soin d'affirmer que ces valeurs sont devenues canadiennes, et tous les exemples qu'ils en donnent ont une origine canadienne. Tellement qu'on se demande s'il n'y a pas là plutôt un refus de l'héritage français ou, à tout le moins, une indifférence assez étonnante à son égard.

Sur ces questions, on retrouve à peu près les mêmes idées dans les manuels anglais. Les Canadiens français, y lit-on, ont une culture différente de celle de la France, culture qui dépend du milieu et de circonstances historiques particulières au Canada (Careless, A History of Challenge, p. 71 et ch. 5). Dans l'hypothèse que les Canadiens français réussiraient à "throw off their English masters", ils ne chercheraient pas à se remettre sous la domination française (Careless, op. cit., p. 108). On accuse bien, de temps à autre, les Canadiens d'être des sujets déloyaux, mais jamais on n'affirme qu'ils désirent retourner sous la férule française. Un manuel anglais affirme même que, dès la conquête, les Canadiens préfèrent rester sous la domination anglaise (Brown, The Story of Canada, p. 160s.), cela pour des raisons politiques, mais que leur changement de coeur à l'égard de la France date de la Révolution française (ibid., p. 251). Il n'y a donc pas, entre manuels français et manuels anglais, de contradiction fondamentale.

d) le nationalisme canadien en face de l'Angleterre

Puisque c'est l'Angleterre, et non la France, qui a ensuite dominé le Canada jusqu'à l'heure de l'indépendance, comment les manuels français envisagent-ils les rapports de la colonie canadienne avec la métropole anglaise ?

Ils ne font guère de différence entre les Anglais d'Europe et les Anglais du Canada, non plus qu'entre ces derniers et les Anglais des colonies américaines. Pour eux, tous les Anglais, partout où ils se trouvent, ne forment qu'un seul et même bloc, et le sentiment national des Anglais ne peut être distinct de celui des Anglais d'Europe (Martel-Plante, Mon pays, p. 367). Certes, on reconnaît qu'il y a de bons Anglais (F.E.C., Mon pays, p. 150; Laviolette, L'épopée, p. 210) et que leurs institutions ont ceci de bon qu'elles permettent aux Canadiens français de survivre (Filteau, Civilisation, p. 220 et 227), de même qu'il y a des liens entre le Canada et l'Angleterre, qu'on ne peut rompre parce qu'ils sont au bénéfice du Canada lui-même (F.E.C., Mon pays, p. 278). La loyauté des Canadiens français, différente du loyalisme anglais et que l'on considère comme acquise une fois pour toutes, a tout de même des limites : les intérêts particuliers du Canada français. Les manuels français relèvent avec soin tous les exemples qui peuvent montrer que la métropole anglaise opprime le Canada français. Ainsi, les troubles des années 1830 et suivantes sont attribuables bien plus à l'obstination de la métropole qu'à l'existence d'une faction locale ambitieuse et intéressée; de même, le désir de l'Angleterre de se maintenir au Canada n'est qu'un complot préparé pour le bénéfice des "riches et des puissants" et de "tous les Anglo-Saxons" des deux côtés de l'Atlantique; ce complot, qui dure depuis la conquête jusqu'à nos jours, a pour but de tenir le Canada sous une tutelle économique, politique et

militaire; et comme les Canadiens français sont les plus ardents à s'y opposer, l'Angleterre cherche à les assimiler et à les angliciser (Martel-Plante, Mon pays, p. 245, 254, 341, 342, 366; Filteau, Civilisation : c'est ici un thème principal).

Cette loyauté, les Canadiens français sont prêts à la prouver sur les champs de bataille chaque fois qu'il s'agit de défendre le Canada, mais non quand les points "essentiels" sont en jeu. Du reste, on comprend que, pour certains auteurs, l'autorité du trône anglais n'est que temporaire :

Puisque le Canada reconnaît actuellement la reine d'Angleterre comme sa souveraine (F.E.C., Mon pays, p. 281)

Un statut politique (celui de 1931) ne peut, il est vrai, du jour au lendemain, soustraire le Canada à cette insaisissable pression, à cette subtile séduction (celle de l'Angleterre). Conformément à une tradition séculaire, le sentiment et le loyalisme britanniques des Canadiens anglais vont encore de pair avec leur attachement à la Couronne et à la solidarité impériale. Le temps pourra corriger ces anomalies. (Martel-Plante, Mon pays, p. 367)

Quel contraste avec les émotions qu'expriment les auteurs anglais de manuels :

On June 2, 1953, the magnificent spectacle of the Queen's coronation once again linked present, past and future in the history of the British. The whole world watched, dazzled by the colour and brilliance, impressed by the time-honoured ceremonies which date from Anglo-Saxon times, and struck by the youth and beauty of the central figure. To the Commonwealth

it was more than a spectacle. It was the outward expression and reaffirmation of the silent, invisible but enduring unity of the Commonwealth nations and peoples [...] The magic of television enabled her Canadian subjects to see their monarchy in action and to recognize its true value. Elizabeth II, Queen of Canada, but also Head of the Commonwealth, represents the association of many and varied nations; the living institution of the monarchy, far from being a mere survival of the colonial past, provides the common bond of love and loyalty, freely given and generously returned. (Saywell, Modern Era, p. 283s.)

What do the words Great Britain mean to you ? Perhaps they recall the story of Wolfe's soldiers, climbing to the Plain of Abraham to take part in the battle that was to make Canada a British country [...]

Canada is a member of the British Commonwealth of nations and is the oldest self-governing dominion of the Commonwealth. Much of our country was settled from Great Britain; many of the founders of our nation were British. The story of Great Britain, then, is especially interesting to Canadians. It gives us an understanding of the conditions that led to the forming of our own nation. It also gives us a knowledge of the origin of some of our most treasured liberties and privileges. (Rogers, Canada in the World Today, p. 4)

What other links besides the Crown remain between the members of the Commonwealth ? Each Dominion has copied, to some extent at least, the British machinery for making and enforcing laws. In some of the Dominions, including Canada, more than one language is spoken in all the Dominions. Moreover, many people of each Dominion can trace their families back to the British Isles. Like members of a family, the Dominion have often met together to discuss their common problems. (Brown, The Story of Canada, p. 351)

Le Commonwealth n'est pas toujours décrit dans ces termes sentimentaux : très souvent, les manuels anglais écrivent plus sobrement

qu'il est une institution utile, dont le caractère britannique s'est à la longue transformé (Careless, A History of Challenge, p. 382; McInnis, North American Nations, p. 264; Saywell, Modern Era, p. 357; Bal-lantyne, Canada's Story, II : p. 229).

La loyauté que recommandent les auteurs anglais est sans conditions (Careless, A History of Challenge, p. 118, 261, 263, 274). Nombreux sont leurs arguments : c'est parce que l'Angleterre est restée si longtemps au Canada, que celui-ci a pu survivre et devenir une puissante nation; les intérêts politiques, économiques, militaires et culturels du Canada ont été fidèlement défendus par l'Angleterre, jusqu'à ce que le Canada soit capable de prendre la relève, après quoi l'Angleterre s'est effacée avec grâce (Careless, A History of Challenge, p. 164, 296; McInnis, North American Nations, p. 264; Brown, The Story of Canada, p. 341).

e) le nationalisme canadien en face des Etats-Unis

Le nationalisme canadien se manifeste aussi en face des Etats-Unis. Un discours de l'Américain Mason Wade, président de la Canadian Historical Association (discours prononcé à l'Université de la Colombie-britannique, en juin 1965), amena le journaliste Keith Bradbury à écrire dans le Vancouver Sun du 11 juin de la même année, un article dont nous citons ici le titre et quelques passages :

Hating the U.S. - "Favorite Sport"

If there had not been a United States, Canadians would have had to invent one so they could get mad at it, an American historian said here Thursday.

"Anti-Americanism is the one thing that French and English Canadians have always had in common", said Prof. Mason Wade, of the University of Rochester.

"Resistance to the American presence is the central thread of Canadian History from the early days [...] right down to the present."

Si nous nous en tenons aux quinze manuels que nous avons choisis, cette affirmation ne serait pas entièrement vraie. Sans doute, il semble bien que les manuels, anglais et français, s'accordent pour présenter de l'influence américaine une image menaçante. Pour les manuels français, il s'agit, de la part des Etats-Unis, d'une menace très ancienne :

Quatre fois déjà les colonies américaines, maintenant les Etats-Unis, avaient envahi le Canada. Leur seul succès, celui de 1759-1760, avait profité à l'Angleterre. Mais le rêve n'était pas évanoui d'une Amérique arborant du pôle nord au golfe du Mexique le drapeau étoilé. En 1812, l'occasion s'offrit d'entreprendre la "guerre glorieuse". (Martel-Plante, Mon pays, p. 215)

Si la guerre de 1756-1760 a fait tomber le Canada sous la dépendance anglaise, la guerre de 1939-1945 l'a dangereusement asservi à la tutelle américaine. (ibid., p. 389; voir aussi p. 217, 339)

Nous retrouvons ce même thème dans quelques manuels anglais (Careless, A History of Challenge, p. 134, 237; Saywell, Modern Era, p. 290).

Toutefois, il y a des manuels qui, tout en reconnaissant que le danger de l'influence américaine a existé dans le passé, affirment qu'il a disparu de nos jours (McInnis, North American Nations, p. 78, 281; Rogers, Canada in the World Today, p. 195, 197; Ballantyne, Canada's Story, II : p. 41). Un manuel, mais il est le seul, va même jusqu'à nier que cette menace ait jamais existé (Brown, The Story of Canada, p. 208, 210). En tout cas, le paragraphe suivant, tiré du vol. II de Canada's Story de Ballantyne, démontre que, dans les manuels, on est plus nuancé sur cette question, que le laissent entendre les remarques de notre ami Mason Wade.

The fact that Canada is so closely tied to the United States presents Canadians with a puzzling problem. On the one hand, Canadians owe a great deal to American strength, wealth, and "know-how"; Canadians would be lost without their great neighbour. On the other hand, Canadians can remain "Canadian" only resisting American influence. (p. 253)

f) le sentiment national

Les auteurs s'inquiètent de la menace des Etats-Unis à notre époque, parce qu'ils ont conscience que le Canada est toujours à la recherche de son identité nationale : c'est, du moins, ce que nous portent à croire les efforts constants que l'on fait pour définir cette identité et le critère qu'ils adoptent tous : se concevoir comme membres d'une

nation distincte. Bref, on est Canadien, si on est différent : différent des Français d'Europe, des Américains et des Britanniques.

A quelle époque commence-t-on à se ressentir ainsi différent ?

Les manuels ne sont pas d'accord là-dessus. Les uns parlent du début du 18^e siècle (Ballantyne, North American Nations; Blakeley, Nova Scotia; F.E.C., Mon pays; Filteau, Civilisation); d'autres, de la fin du 18^e siècle (Ballantyne, Canada's Story; Brown, The Story of Canada), ou de la période qui suit la Confédération (Careless, A History of Challenge); l'un d'eux prétend même qu'il faut attendre le 20^e siècle (Rogers, Canada in the World Today).

S'il semble, d'après les manuels, que les Canadiens n'aient pas été marqués par ces cicatrices douloureuses que l'on discerne chez d'autres nations coloniales, ils en seraient encore, en tout cas, à l'étape psychologique où l'on ne cherche surtout à se définir que par contraste (Careless, A History of Challenge, p. 71s.; McInnis, North American Nations, p. 19, 324; Blakeley, Nova Scotia, p. 51; Ballantyne, Canada's Story, I : p. 202; Rogers, Canada in the World Today, p. 120; Filteau, Civilisation, ch. 8; F.E.C., Mon pays, p. 98, 228; Laviolette, L'épopée, p. 69; Frères Charles et Léon, La Nouvelle-France, p. 166, 183).

Il est tout à l'honneur des auteurs de manuels qu'ils s'en tiennent

ainsi, d'ordinaire, à exprimer sans surenchère le sentiment national et qu'ils donnent peu dans le chauvinisme. Nous signalons ici deux exceptions; un auteur écrit :

Nous formons aujourd'hui un grand peuple, dont le sens chrétien, le respect des lois, l'énergie au travail suscitent le respect du monde entier.
(F.E.C., Mon pays, p. 303)

Un autre propose comme sujet de rédaction :

En vous servant de tout ce que nous avons dit cette année, pouvez-vous montrer que notre histoire est réellement une EPOPEE, une EPOPEE MYSTIQUE ?

Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits.
(Laviolette, L'épopée, p. 319)

Si les manuels, dans l'ensemble, donnent peu dans le chauvinisme, cela ne veut pas dire pour autant qu'ils ne cherchent pas à inculquer une fierté bien comprise, mais cette fierté nationale n'a rien de maladif : elle s'attache à la terre, aux habitants, aux chefs, mais très peu à la forme de gouvernement, même dans les manuels anglais. On ne saurait être plus modeste, à cet égard, que les auteurs de Mon pays :

L'idéal démocratique qui l'anime peut sembler un peu flou, mais il est dénué de toute visée impérialiste; voilà pourquoi les gestes du Canada peuvent être reçus sans faire naître d'acrimonie.
(Martel-Plante, Mon pays, p. 391)

Ce sentiment national ne contient pas seulement de la fierté, il contient aussi de l'inquiétude. Certes, la plupart des manuels ne mettent pas en doute l'avenir du Canada (Blakeley, Nova Scotia; Rogers, Canada in the World Today; Brown, The Story of Canada; Laviolette, L'épopée; F.E.C., Mon pays). Quelques-uns, toutefois, donnent beaucoup d'importance à l'inquiétude. Certains d'entre eux demeurent optimistes, malgré les crises à surmonter.

In spite of the continuance of sectional divisions and the survival of controversies between the provinces and the federal government, the sense of nationhood now rested on firm foundations that were unlikely to be shaken by minor, even if persistent, differences of geography or race or creed.

There were inescapable limitations, but there were also achievements of no small merits; and the faith of Canadians in their own national destiny could find much to sustain it in the record of Canada's first century as a Dominion from sea to sea. (McInnis, North American Nations, p. 385 et 395; voir aussi Careless, A History of Challenge, p. 427, 432, 433)

The twentieth century dawned bright with hope for the young Canadian nation. For almost as long as men could remember, the shadow of failure had hung ominously over Canada's destiny. Indeed, many men had come to feel that the creation of the nation had been a mistake, and that Canada might be better off as part of the rich and powerful United States. Fortunately, however, there were people of greater faith who felt instinctively that Canada was a nation in the making. (Saywell, Modern Era, p. 52; voir aussi p. 57, 305)

Ballantyne, pour sa part, est convaincu que le Canada survivra comme nation, à condition que les Canadiens "learn to live with their

differences" (Canada's Story).

C'est chez Martel-Plante que nous relevons la note la plus pessimiste; l'unité nationale, y écrit-on, est menacée de partout et la situation paraît bien sans issue :

Un grave péril menace la nationalité canadienne : c'est l'américanisme [...]. De plus, le peuple canadien n'a ni l'homogénéité ni la culture qui lui permettraient de résister avec succès à l'absorption partielle. Entre les impérialistes anglais et les nationalistes canadiens-français se déroule toute la gamme des opinions et des sentiments. Un fossé large et profond sépare les uns des autres, catholiques et protestants, Anglais de l'Ontario, Canadiens français du Québec, Néo-Canadiens de l'Ouest. La Confédération n'est qu'une froide notion juridique, pour laquelle la plupart ne manifestent aucun attachement réel. (Mon pays, p. 398s.)

LES RELATIONS ENTRE LES DEUX CULTURES

Pour la plupart des manuels, il existe, en tout cas, un sentiment national, un sentiment d'appartenir à une même nation, même si à l'intérieur de cette nation vivent deux cultures principales : la culture anglaise et la culture française.

Avant de voir comment les manuels envisagent les relations entre ces deux cultures, essayons d'abord de décrire comment les manuels voient ces deux cultures. Il faudrait, en bonne logique, commencer par

établir la liste des caractéristiques que chacun prête à sa culture et à celle de l'autre groupe, mais ceci nous entraînerait dans un développement qui dépasserait les cadres de notre enquête ou nous amènerait à répéter ce que nous avons déjà dit ailleurs, sous une forme ou sous une autre. Qu'il suffise ici de dire que les manuels français s'attardent longuement à décrire la culture du groupe ethnique français; et ils en tirent des conclusions générales où sont mises en vedette les valeurs morales et spirituelles. Au contraire, quand les auteurs anglais décrivent la culture de leur groupe, ils n'en déduisent pas un système culturel aussi défini. Et, de même que les nations définissent souvent leur identité en procédant par contraste, de même les auteurs de manuels ont tendance à définir leur culture propre en montrant ce qui la différencie d'une autre culture : c'est une méthode plutôt insidieuse, car, presque à chaque coup, elle suggère un jugement et une condamnation de la culture opposée, et, en certains cas, on pousse la distinction aussi loin qu'entre noir et blanc... (voir, par exemple, Careless, A History of Challenge, p. 66, 101; McInnis, North American Nations, p. 19, 21; Ballantyne, Canada's Story, II : p. 61, 114; Filteau, Civilisation, p. 211; Martel-Plante, Mon pays, p. 182, 234, 297).

C'est ainsi qu'au point de départ, les deux cultures se trouvent opposées l'une à l'autre de par leur nature même, ce qui amène les auteurs de manuels à ne considérer que deux solutions : l'une, qui est

l'assimilation d'une culture par une autre culture, celle-ci transformant la première et lui donnant ses caractéristiques; l'autre, la coopération entre les deux cultures, chacune retenant essentiellement ses caractéristiques propres. On se serait attendu à une troisième solution : la fusion, par laquelle chacune des deux cultures se transformerait pour former un tout qui participerait des caractéristiques de chacune; aucun des manuels que nous avons examinés, ne paraît avoir proposé cette troisième solution.

a) l'assimilation

Evidemment, l'assimilation est tout entière rejetée par les manuels français :

Il y a, dans un pays comme le nôtre, des races immigrantes qui sont inévitablement appelées à perdre leur identité, à s'effacer en quelque sorte dans le composé anonyme qui les absorbe; d'avance, elles y consentent, parce que déracinées de leur sol, elles ne peuvent songer à survivre. Mais il y a aussi, dans un pays comme le nôtre, des races composantes qui ont des droits à leur survie, qui tiennent ces droits de leur histoire, de la priorité d'occupation territoriale, de la conquête, et qui sont maîtresses de leur personnalité comme elles le sont des terres qu'elles ont découvertes ou qu'elles ont conquises. Il ne peut s'agir pour elles de fusion; il ne peut être question pour elles que de coopération. (Filteau, Civilisation, p. 457)

C'est la résistance à l'assimilation qui sert de fondement aux

revendications d'autonomie provinciale :

Quoi qu'il en soit, la tutelle financière signifie pour Québec, non seulement la perte de l'autonomie législative et administrative, mais encore un péril pour ses institutions, sa foi, sa langue et sa culture. Cette province, différente de toutes les autres, ne peut, sans un grave détriment, céder ses droits à Ottawa. A preuve, le traitement injuste que l'on a infligé à toutes les minorités, depuis 1867 jusqu'à nos jours. La province de Québec est le seul cadre naturel, où nous puissions efficacement défendre, maintenir et enrichir nos valeurs spirituelles. Notre destin repose sur deux assises puissantes : L'Eglise et l'école pleinement autonomes. (Martel-Plante, Mon pays, p. 401)

Déjà, par l'assimilation, les pertes sont lourdes, selon Filteau :

Les minorités françaises des diverses provinces du Canada ont soutenu de dures luttes pour survivre et conserver leur culture. Les assauts subis et plus encore peut-être l'isolement ont entraîné d'assez lourdes pertes. Sur le million de Canadiens français établis hors du Québec, un tiers environ auraient abandonné leur langue et peut-être un dixième ne pratiqueraient plus la foi ancestrale. Heureusement, les autres semblent vouloir poursuivre l'effort entrepris jusqu'à ce qu'ils aient obtenu la pleine reconnaissance de leurs droits. (Filteau, Civilisation, p. 359)

Du côté anglais, seul le manuel de Ballantyne adopte la même position, au moins d'une façon implicite :

He (an Irish Catholic immigrant) knew that he had something in common with each of the two different groups of Canadians - either language or religion - but that he differed from both of them as well - in

either language or religion. In the end, Gerald Burke decided to remain in Quebec [...] In whatever colony they lived, they (Irish Catholics like Gerald Burke) stood, in a sense, between the two larger groups, the Canadian French Catholics and the Canadian English Protestants; and most of them chose to resist being absorbed by either group and to remain themselves. (Ballantyne, Canada's Story, II : p. 140)

Les autres manuels anglais optent pour l'assimilation, tout au moins au niveau de la langue et des institutions, tout en affirmant que les cultures originelles doivent être conservées, mais on comprend qu'elles se ramènent, pour eux, à quelque chose de folklorique :

And as newcomers continue to arrive from Europe to make their homes in Canada, it is the duty of those who live here to make them welcome, show them our ways, and teach them our language [d'où l'on déduit que, pour l'auteur, il n'existe au Canada qu'une façon de vivre, qu'une langue]. For, as we read earlier in this book, we are all newcomers here. Some of us came early, and other late, that is the only difference. (Brown, The Story of Canada, p. 337)

Ivan (c'est le nom d'un immigrant venu de l'Europe orientale) was not unhappy. His greatest satisfaction was to see his children go off to school where they could mix with Canadians and learn to speak their language. People like Ivan could not forget the days before Canada. They were proud of their traditions and their history. They were proud of their beautiful handicraft, of their haunting folk music, and of their ability to work. At night, they spoke their own language, sang their old songs, and told their children of their old traditions. But they were glad that their children would be real Canadians just like the other children. Before long, Ivan lost a little of his funny accent and a great deal of his feeling of loneliness. (Ballantyne, Canada's Story, II : p. 204s. Voir aussi

sur le même ton, Blakeley, Nova Scotia, p. 83, 175; Rogers, Canada in the World Today, p. 300; Careless, A History of Challenge, p. 409; Saywell, Modern Era, p. 59; McInnis, North American Nations, p. 391)

Les citations que nous venons de transcrire, comme les autres passages auxquels nous renvoyons, ne visent que les Néo-Canadiens, et non les Canadiens français, car, d'une façon générale, les auteurs de manuels anglais reconnaissent que les tentatives pour assimiler la culture du groupe ethnique français ont été vaines ou n'avaient aucune chance de réussir :

But it was still the hope of the British government that the Canadian French would become so impressed by the British way of governing and the British manner of life that before long they would abandon their own race, religion, and customs to share what they saw their English neighbours so fully enjoyed. It was hard for the British to see that not everyone would envy their way of life. As it turned out, the Canadian French did not copy British ways. On the contrary, they showed great skill in turning such British customs as they had into a means of defence for their own way of life. (Ballantyne, Canada's Story, II : p. 55)

But a people that had grown like this on its own was never to be swallowed up. (Careless, A History of Challenge, p. 71)

Quand on considère l'importance que les auteurs anglais attachent à l'assimilation des étrangers, on ne s'étonne pas qu'ils regrettent de n'avoir pu assimiler les Canadiens français. Careless est l'auteur qui exprime le plus nettement ce regret :

But in the second place, and more important for Canadian history, the Quebec Act meant that the province of Quebec had been put on a special basis by an imperial act of parliament. This would complicate the future development of Canadian government. The chance to fit Quebec from the beginning into the ordinary pattern of British institutions had been lost. No doubt there was never any likelihood of completely assimilating (which after all, meant swallowing) the French Canadians in an English-speaking Canada. But in some ways the future co-operation between the two language groups in Canada was made more difficult by this measure which increased the French feeling of separateness. (Careless, A History of Challenge, p. 104)

b) la coopération

Il ne reste plus que le second membre de l'alternative : la coopération. C'est la solution à laquelle se rangent les manuels anglais (comme à regret) et les manuels français. Ils l'acceptent, mais à condition qu'elle soit basée sur le respect et la compréhension des uns pour les autres (F.E.C., Mon pays, p. 180, 304; Ballantyne, Canada's Story, II : p. 59, 121, 195, 208), qu'elle se fasse dans les limites des droits de chacun (Ballantyne, op. cit., II : p. 253; Laviolette, L'épopée, p. 225; Filteau, Civilisation, p. 220, 337, 341, 456; F.E.C., Mon pays, p. 150, 151) et qu'elle puisse profiter du magnétisme de grands hommes d'Etat (Rogers, Canada in the World Today, p. 161, 188).

Quel est aujourd'hui le bilan de cette coopération entre les deux cultures ? Succès total, affirme-t-on dans un manuel (Brown, The Story of Canada, p. 340). Bilan négatif (sauf dans le domaine économique), avouent tous les autres manuels.

C'est dans le domaine politique que la coopération rencontre le plus d'obstacles. Les manuels français sont pessimistes là-dessus (Filteau, Civilisation et Martel-Plante, Mon pays). Ce pessimisme apparaît aussi dans plusieurs manuels anglais : quand deux cultures, soutiennent-ils, ont des objectifs et des façons de vivre irréconciliables, on n'a plus qu'à les laisser évoluer séparément; si on les contraint, il s'ensuit nécessairement un conflit armé (Brown, The Story of Canada, p. 181; Saywell, Modern Era, p. 28; McInnis, North American Nations, p. 21, 106; Careless, A History of Challenge, p. 222) : du séparatisme, quoi ! certes, ce qu'on vient d'écrire s'applique, non au problème culturel du Canada d'aujourd'hui, mais à celui du passé, ou à l'histoire de l'Irlande ou la guerre civile des Etats-Unis, mais la réponse a quand même de quoi surprendre.

De plus, dans tous les manuels anglais, l'opposition entre les deux cultures se présente comme l'obstacle majeur à la bonne marche du gouvernement, soit à cause du "legacy of bitterness" (qui est un thème important dans le Modern Era de Saywell), soit, parce que, selon

les auteurs, les différences de race et de religion sont les plus propres à pousser aux positions extrêmes (McInnis, North American Nations, p. 319; Ballantyne, Canada's Story, II : p. 21; Rogers, Canada in the World Today, p. 127, 166; Careless, A History of Challenge, p. 101, 175, 222).

Il reste quand même que les manuels anglais et français reconnaissent que le Canada profite de la présence d'une culture double ou même multiple :

Truly, "variety is the spice of life" in Canada. Canadian life is no drab one-colour tapestry, but has vivid strands representative of many different lands and tongues. This varied pattern makes Canadian communities interesting and novel. Likewise, it should, and does, make Canadians more tolerant and broad-minded. We try to see the other fellow's viewpoint. If he likes a different kind of food, or speaks English with a strange twist, that's all the more reason to get to know the interesting background of your fellow Canadian. We should be the losers ourselves if we laughed at customs any different from our own, or if we ignored them. (Rogers, Canada in the World Today, p. 320)

Au-delà de ces avantages superficiels (et qui, pour l'auteur du manuel, ne servent que d'illustration), il y a cette richesse culturelle qui devient le lot du Canada :

Canada's life has thus been made richer because Canadians have known and admired the plays of Shakespeare and Molière, the paintings of Turner and

Millet, and novels of Charles Dickens and Victor Hugo. (Rogers, op. cit., p. 212; voir aussi Ballantyne, Canada's Story, II : p. 251; McInnis, North American Nations, p. 307s.)

Nos deux cultures constituent une double richesse qui donne au Canada son caractère particulier. Elles contribuent, chacune dans son genre, au progrès matériel, intellectuel et artistique du pays tout entier. (F.E.C., Mon pays, p. 304)

C'est cette dualité de culture qui assure l'identité distincte du Canada en face de la nation américaine :

Both Canadians and Americans, however, sensed differences between themselves that were small but significant, extending sometimes even to dress and speech. At the root of these differences, besides the great fact of Quebec's presence in the centre of Canada, there was the fact that Canada still represents a middle ground between Britain and the United States in ideas and institutions. (Careless, A History of Challenge, p. 405)

Nos partenaires anglo-canadiens ont été lents à admettre que la dualité de culture pouvait constituer une richesse pour notre pays. Les luttes menées autour de l'école et de la langue au début du siècle actuel, les ont forcés à étudier nos problèmes; ils en sont venus à mieux nous comprendre. Puis, l'américanisation, danger auquel ils étaient tout particulièrement vulnérables, les a amenés à considérer les facteurs qui nous permettaient d'opposer une résistance efficace à cette menace. Ils en sont arrivés à conclure que c'est en partie la culture française qui confère au Canada un cachet d'originalité qui s'oppose au matérialisme américain. C'est grâce à notre présence que le Canada peut communier à l'une des grandes cultures européennes. C'est grâce à notre groupe que la pensée française peut circuler d'un océan à l'autre et apporter un stimulant fécond, source d'originalité et de personnalité. La culture française fait ainsi

partie du trésor de la nation canadienne. "Notre dualité de culture, disait l'honorable Lester B. Pearson, sera toujours notre signe distinctif, voire un mur de barrage faisant échec au grand tout américain". (Filteau, Civilisation, p. 477)

Cette dualité de culture contribue, en fin de compte, à cimenter le nationalisme canadien (Careless, A History of Challenge, p. 433); elle contribue encore à renforcer l'ordre et la stabilité :

Yet still the background of New France comes out. French Canadians continue to show a greater respect for authority in government and thought, and still stress man's responsibilities rather than his freedoms. It is healthy, no doubt, for a country to have both sides stressed, and French Canada strengthens the Canadian nation to-day with its order and stability. (Careless, A History of Challenge, p. 71)

Et nous terminons sur cet appel lancé par un manuel anglais :

Your Canada could be a haven of peace and an example of brotherhood to people of other lands. But if Canadian English and Canadian French cannot get along together in this beautiful and favoured land, if they cannot share it with other Canadians, what hope is there for all the crowded and mixed millions in less fortunate lands ! Canadians have been given much and so they owe much. They owe aid to others and they owe an example of unity. This is their challenge and their destiny - YOUR CHALLENGE AND YOUR DESTINY. (Ballantyne, Canada's Story, II : p. 256)

C O N C L U S I O N

Nous ne prétendons pas que tout l'enseignement de l'histoire du Canada se fait, à travers tout le pays, de la même façon que dans les 14 manuels que nous avons examinés, mais nous demeurons convaincus que ces 14 manuels sont bien représentatifs de cet enseignement : ils sont les plus répandus, ils sont rédigés par les auteurs les plus en vue dans le domaine des manuels; et ces auteurs dispensent une doctrine conforme à la mentalité et aux préoccupations de leur milieu. Ces 14 manuels peuvent donc nous montrer (et c'est l'objet de cette enquête) dans quelle mesure, à travers le pays, diffèrent le contenu et l'interprétation de l'histoire du Canada et, par conséquent, quelle sorte de formation historique on donne aux futurs citoyens du pays.

REPARTITION DE LA MATIERE

La période d'implantation (celle d'avant 1663) reçoit une part considérable dans les manuels français, qui l'appellent période héroïque et qui, en certains cas, en parlent aussi longuement que de la période

de la Confédération. Les manuels anglais, par contre, la négligent.

La période qui suit, 1663-1760, et qui nous apparaît comme la période importante de la Nouvelle-France, reçoit à peu près le même traitement dans les manuels anglais que dans les manuels français, même si ces derniers l'emportent par le nombre de pages : il y a vraiment un effort sérieux de la part des manuels anglais pour faire connaître, dans des proportions équitables, l'histoire de la Nouvelle-France.

C'est lorsque nous arrivons à la période du régime anglais et à celle de la Confédération, que nous nous sentons perdus : les manuels anglais et les manuels français ne racontent plus l'histoire du même pays ! Alors que les auteurs anglais s'efforcent de présenter une histoire globale du Canada, les auteurs français se désintéressent peu à peu des régions autres que le Québec : s'ils parlent encore des Maritimes, c'est à cause des Acadiens; s'ils parlent de l'Ouest, c'est surtout pour rappeler le rôle des Canadiens français; bref, ils ne racontent plus guère que l'histoire du Québec et de son expansion à l'extérieur.

EXPOSITION DE LA MATIERE

Et si nous comparons la façon dont cette matière d'enseignement est exposée, nous nous trouvons encore en présence de deux mondes distincts.

Cette différence ressort même, d'une façon inattendue, de la traduction qu'on a faite du manuel anglais de Brown : le traducteur a non seulement atténué bien des affirmations de l'auteur anglais, mais il en a même, en certains cas, changé la pensée, comme s'il fallait adapter le livre ad usum delphini...

Le style du manuel (titres, sous-titres, choix des mots, exclamations, illustrations) permet facilement de voir à quelle enseigne se loge l'auteur. Car il y a un ton anglais et un ton français. Le ton anglais est réaliste, généralement dénué d'émotion, même s'il échappe parfois aux auteurs des soupirs de soulagement devant le triomphe de leur cause. Le ton français est celui, souvent, du poème épique, de la littérature héroïque, ou bien celui de la victime scandalisée qui crie sa rancune ou chante sa revanche (en ce domaine, c'est Filteau, le plus représentatif de la mentalité canadienne-française, qui va le plus loin). Alors qu'on attendait ce ton français surtout au niveau primaire, c'est au niveau secondaire que les auteurs français entourent les faits d'une atmosphère étrangère au simple récit historique; c'est à ce niveau qu'ils s'appliquent à donner plus de force au message qu'ils veulent transmettre et faire retenir. Nous ne nions pas que les auteurs anglais aient leurs préjugés, mais ceux-ci ne sont jamais exprimés avec cette abondance verbale ni avec ce style de plaidoyer auxquels ont recours plusieurs auteurs français.

THEMES GENERAUX

Les thèmes d'envergure générale, qui constituent le fonds des manuels, contribuent tout autant à marquer la profonde différence qui existe entre deux mondes de pensée.

Pour survivre comme nation, le Canada a eu à affronter d'abord les Iroquois : ils attaquent par haine et par passion du pillage, expliquent d'abord les Français; par suite de rivalité commerciale, écrivent les Anglais. Puis, la Nouvelle-France a succombé devant les Anglais : les manuels français la présentent comme poursuivant simplement une oeuvre pacifique de civilisation, qui excite la "convoitise" des Anglais; les manuels anglais parlent plutôt d'un conflit inéluctable entre deux empires commerciaux. Autre péril pour la survie du Canada, à l'occasion des deux dernières guerres mondiales : péril grave, écrivent les Anglais; les manuels français n'ont rien vu de tel.

Le Canada survit, mais les groupes ethniques, eux, vont-ils survivre ? Les manuels anglais n'ont aucune inquiétude, ni pour leur groupe ethnique ni même pour le groupe français; les manuels français s'inquiètent constamment de leur propre survie : ils en font l'objet de toutes leurs préoccupations. Cette survivance est sans cesse exprimée par eux, dans les termes de péril; en réponse au défi, ils prônent le repli sur soi-même et l'immobilisation des structures traditionnelles,

ils dénoncent avec vigueur ceux qui veulent offrir au défi une réponse dynamique; la survie, écrivent-ils, c'est la "revanche des berceaux", c'est le retour à la vie de pionniers.

Or la vie de pionnier, ce qu'on appelle aussi la "frontière", l'esprit d'aventure, voilà justement un autre thème général qui accentue la différence entre manuels français et manuels anglais. Pour ces derniers, voici un phénomène très important qui produit d'heureux effets sur l'homme : il développe chez lui une culture originale, il rend l'homme réaliste, il lui donne de l'initiative qui est source de progrès, il en fait un être indépendant, il le rend supérieur à l'homme du vieux continent. Pour les manuels français, au contraire, le pionnier est un homme déjà tout formé, qui affronte le nouveau milieu sans être transformé par ce milieu : il ne le subit pas, il le domine tout de suite; ces manuels français soutiennent, d'ailleurs, que l'esprit d'aventure et d'individualisme n'ont eu qu'une faible part déterminante dans la vie des pionniers; ils condamnent ce qui sent l'aventure et l'indépendance, éléments qui, disent-ils, ont plutôt nui qu'aidé au développement de la Nouvelle-France. Pourtant, comme Français et Anglais ont longtemps vécu cette vie de pionniers, ce serait justement là un thème qui, s'il était exploité proprement, pourrait amener les Canadiens à mieux comprendre et à mieux admettre leur expérience commune du passé.

Anglais et Français ont eu, aussi, séparément d'abord puis en commun, une longue histoire économique, et ce thème aurait pu, aussi, produire la même compréhension. Or cet élément n'est pas utilisé d'une façon plus profitable que le précédent. Alors que, pour les manuels anglais, l'économie constitue une préoccupation constante et fondamentale, que le capitalisme leur est une doctrine chère, qu'il faut ouvrir largement la porte à la libre initiative, que les marchands jouent un rôle puissant et noble dans l'évolution du pays, les manuels français ne touchent à l'histoire économique que par surcroît, en supplément, parce qu'il faut bien venir à en parler; chez eux, la cité idéale, c'est celle qui se suffit à elle-même, en une économie fermée et sévèrement dirigée; on caresse le rêve d'une société agricole où tout le monde, paraît-il, est heureux et vertueux; et les marchands ne sont que des êtres vils, cupides, néfastes; les entreprises commerciales sont impropres à l'oeuvre grandiose et héroïque de la colonisation...

C'est que, dans les manuels français, la préoccupation constante et fondamentale, est une préoccupation religieuse. Certes, les manuels anglais parlent aussi de religion, mais comme d'un domaine qui ne relève pas proprement de l'histoire, ou bien, quand ils attachent de l'importance, par exemple à l'Eglise catholique, c'est à cause du problème des relations Eglise-Etat ou à cause de son rôle social; pour eux, les actions religieuses sont des actions individuelles : ils n'en font pas

pas un thème majeur de l'histoire ou ils les étudient sur le plan humain.

Dans les manuels français, la religion est à presque toutes les pages ou, en tout cas, continuellement sous-jacente. Dans tous les domaines, on met en évidence le rôle de Dieu par son intermédiaire, l'Eglise (c'est-à-dire, évidemment, l'Eglise catholique) ; et l'objet de ce rôle est de permettre au Canada français d'accomplir sa "mission providentielle", qui est la conquête pacifique "par la croix et la char-rue", et l'évangélisation; car l'idéal missionnaire est infiniment plus noble que le commerce des fourrures. Cette atmosphère religieuse pénètre tous les manuels français, à des degrés divers assurément, mais l'Eglise est partout, et l'étude de son rôle (par exemple, au 19e siècle) prend la place d'autres questions très importantes. Chez Fil-teau, en particulier, l'association constante des épithètes catholique et français revient comme une obsession; et comme on identifie catholi-cisme et groupe ethnique français, le protestantisme, en l'occurrence, devient l'ennemi.

Quand ensuite on veut se demander quel est l'idéal de vie que pro-
posent les manuels aux individus, on sait déjà quelle est la réponse des
manuels français : le courage, la vie rude et simple de "nos pères",
le désintéressement (général aussi à "nos pères"), l'esprit de sacrifi-
ce; et à mesure que s'élève le niveau d'enseignement, les sermons se

font plus longs et plus insistants. Les manuels anglais recommandent aussi le courage, mais surtout l'individualisme et l'esprit d'aventure (tellement condamnés dans les manuels français), et, à mesure que monte le niveau scolaire, ils laissent tomber les exhortations.

Après ces qualités individuelles, quelles sont les qualités sociales que l'on recommande ? Partout, on prône le respect de l'autorité établie; les manuels anglais ajoutent la loyauté, l'esprit de coopération; les manuels français, quant à eux, insistent plutôt sur l'esprit de résistance à l'égard de l'autre groupe et, par-dessus tout, les vertus familiales (soumission absolue au père, culte quasi-religieux de la mère), toutes qualités qui ne peuvent fleurir que dans une société agricole, à laquelle il faut retourner.

C'est le héros qui réunit en lui ces qualités que recommandent les manuels. Les manuels anglais ont le culte du héros, mais ils se montrent avares d'exaltation et ce héros reste un homme, un individu; par contre, le héros des manuels français est un surhomme, un personnage vraiment extraordinaire, dont le rôle est toujours en fonction directe de l'ensemble de son groupe; et, chose curieuse, ce héros est fréquent : on le rencontre à tous les moments de l'histoire du Canada français, dans toutes les couches de la société; rien de plus commun, vraiment, que ce surhomme...

Un dernier thème général est celui de la race. Evidemment, une "race" (on veut dire groupe ethnique) qui produit si prolifiquement des surhommes, est une race supérieure. "Race" française qui a été formée ici (disent les manuels français) par une immigration toute de qualité; "race", disent-ils encore, qui s'est maintenue pure sous le régime anglais et jusqu'à nos jours. On cherche en vain, dans les manuels anglais, pareil étalage systématique de racisme.

THEMES SPECIAUX

Au cours de notre enquête, nous nous sommes arrêtés aussi à l'étude de thèmes spéciaux : nous avons voulu voir comment les manuels décrivent certains personnages, certains événements et certaines institutions, dont l'interprétation prête à discussion.

Ici encore, il y a une interprétation française et une interprétation anglaise.

En général, les manuels anglais et les manuels français s'arrêtent aux mêmes grands personnages, mais dès que des personnages importants sont en rapport avec quelque rivalité ethnique, le désaccord survient : pour les manuels anglais, le découvreur du Canada, c'est Cabot; non, c'est Cartier, soutiennent les manuels français; pour les premiers, Iberville est l'homme de l'attaque; pour les seconds, il est

l'homme de la défense; dans les duumvirats (Balwin-LaFontaine, Macdonald-Cartier), les manuels anglais et les manuels français retiennent surtout celui qui représente leur groupe ethnique. Quand les manuels anglais négligent des personnages comme Mgr Briand et Mgr Bourget, c'est ou bien que l'histoire religieuse les intéresse moins ou qu'ils ne veulent pas s'arrêter à des hommes d'envergure seulement provinciale; et lorsque les manuels français laissent de côté George Brown, Selkirk et Mackenzie King, c'est que le rôle national de ces hommes ne semble pas offrir tellement d'intérêt au groupe ethnique français. Constatation plus étonnante : un Canadien français comme Laurier, qui a été premier ministre du Canada et que les manuels anglais traitent avec une sorte de vénération, retient très peu l'attention des auteurs français : on a l'impression qu'ils ne voient pas en lui l'un des leurs...

Les événements-crises donnent lieu aussi à des interprétations différentes. Ici, toutefois, à mesure que nous nous rapprochons des événements contemporains, les différences se font moins profondes, au point que, par exemple, devant la révolution que connaît actuellement le Québec, les manuels anglais et les manuels français réagissent, pour ainsi dire, de la même façon : les uns et les autres parlent de conciliation, de conservation de structures traditionnelles.

Si nous remontons dans le temps, ils s'éloignent les uns des autres et nous ne les trouverons plus en parfait accord que sur les invasions américaines : united we stand... La dépression économique de 1929 resserre les liens de dépendance des provinces à l'égard du gouvernement central : le seul manuel français qui en parle, s'en irrite; les manuels anglais en sont satisfaits. La conscription de 1917 n'était pas nécessaire, soutiennent les manuels français; elle s'imposait, répondent les manuels anglais. Ceux-ci voient dans la querelle des écoles séparées du Manitoba une crise à l'échelle nationale, qui met en cause tout le système de gouvernement; les manuels français ne l'étudient qu'en fonction d'individus. Devant le tribunal français, Riel est un suspect qui a bravement travaillé pour les siens et qui doit profiter de nombreuses circonstances atténuantes; devant le tribunal anglais, Riel est un rebelle et un meurtrier. Dangereuse Confédération, affirmation des manuels français; bienheureuse Confédération et dont la mise en place tient du miracle, disent les manuels anglais. L'Union, malgré ses défauts, a produit d'utiles conséquences, prétendent ceux-ci; les Canadiens français ont triomphé de cet arrangement "inique", lit-on dans les manuels français. Dans le rapport Durham, les manuels anglais voient un document qui marque une grande étape dans l'histoire du Canada et du Commonwealth; les manuels français retiennent surtout que c'est l'exaltation de la nationalité anglaise aux dépens des Canadiens français. Si, pour la plupart, les manuels anglais et les manuels

français font la même erreur de ne voir dans les troubles du Haut-Canada et du Bas-Canada que le fait d'un même mouvement de réforme et s'ils leur attribuent, en gros, les mêmes causes, les manuels français se dissocient des manuels anglais, à propos du Bas-Canada, par la sympathie évidente qu'ils éprouvent pour les Patriotes, dont ils font des victimes bien plus que des agresseurs. Selon les auteurs français, la conquête ruine l'économie des Canadiens français et laisse leurs droits en péril, même si ces effets sont atténués par la loyauté des nouveaux sujets et par la modération du vainqueur; pour les auteurs anglais, les droits des Canadiens français sont en parfaite sécurité avec l'Angleterre, et c'est plutôt la position de la trop généreuse Angleterre qui devient difficile : en assurant ces droits, l'Angleterre se crée des problèmes pour longtemps à venir; ce sont, d'ailleurs, les conséquences à longue portée pour le Canada que ces manuels anglais retiennent surtout. Enfin, regrettée par les uns et par les autres parce qu'elle est une solution pénible et entraîne d'inévitables brutalités, la déportation des Acadiens est, pour les manuels anglais, une mesure nécessaire de la guerre, dont les Acadiens, par leur conduite, sont autant responsables; par contre, tout en admettant qu'il y a ici et là à blâmer la France et certaines circonstances, mais en soutenant que les Acadiens ne méritaient aucunement d'être châtiés et chassés, les manuels français rejettent tout l'odieux de cette opération sur Lawrence et ils s'appliquent à la décrire d'un style pathétique.

Notre catalogue des divergences n'est pas terminé, car il y a aussi des divergences à propos de quelques-unes de nos institutions.

Les institutions du régime français étouffent la liberté, alors que, dans les colonies anglaises, les institutions laissent les colons libres d'agir : à cette affirmation des manuels anglais, les manuels français répondent : au 18^e siècle, le pays de la liberté, ce n'est pas la Nouvelle-Angleterre, c'est la Nouvelle-France... Alors que les auteurs anglais identifient le régime seigneurial à la féodalité du moyen âge, les auteurs français le présentent comme une institution qui charge le seigneur d'obligations et lui laisse peu de bénéfices. Société autoritaire et rigoureusement hiérarchisée, que la société de la Nouvelle-France, soutiennent les manuels anglais; classes sociales hiérarchisées, admettent les manuels français, mais il y a entre ces classes si peu de distinctions qu'elles paraissent non pas hiérarchisées, mais comme juxtaposées. Dans la période d'intégration à l'empire anglais (régime du Test et Acte de Québec), ce qui intéresse les auteurs français, ce n'est pas la recherche d'une forme de gouvernement, mais la recherche de garanties pour les droits (et ils ne songent qu'aux droits des Canadiens français, sans s'inquiéter de ceux de la minorité); pour eux, l'Acte de Québec que les Anglais ont été forcés d'accorder, est une reconnaissance officielle de la nationalité canadienne-française. Les auteurs anglais se contentent de dire que l'Acte de Québec s'imposait pour des raisons

d'ordre pratique : à cette ancienne colonie française, il fallait un régime spécial.

Le régime parlementaire, que tous les manuels déclarent incomplet en 1791, répondait aux exigences des Loyalistes : aux justes exigences des Loyalistes, écrivent les auteurs anglais; aux exigences de fugitifs, affirment les auteurs français, fugitifs qui réclament des privilèges et sèment la confusion. Toutefois, les auteurs français se réjouissent qu'on ait divisé le pays en deux provinces : ils y voient une autre reconnaissance officielle de la nationalité canadienne-française, alors que, pour les auteurs anglais, il s'agit là seulement d'un nouvel aménagement du pays, imposé par des impératifs d'ordre pratique.

La Confédération, à l'intérieur de laquelle les provinces gardent prédominance sur le gouvernement central, Confédération qui est un pacte, un "traité entre les races" et établit un Etat français, est une troisième reconnaissance officielle de la nationalité canadienne-française. A l'encontre de cette thèse des manuels français, les manuels anglais répondent : non, la Confédération n'est pas un pacte, c'est simplement une loi du gouvernement britannique qui groupe des provinces sous l'hégémonie d'un gouvernement central.

Enfin, du Statut de Westminster, les manuels français affirment que c'est l'aboutissement d'une lutte des Canadiens pour se gouverner

eux-mêmes; c'est plutôt, écrit-on dans les manuels anglais, le terme d'une évolution. Et alors que ces manuels anglais associent étroitement indépendance du Canada et union au Commonwealth, les manuels français ont bien soin de distinguer l'une de l'autre, et encore déplorent-ils que, faute d'une rupture complète entre le Canada et l'Angleterre, l'indépendance du Canada reste soumise à une "insaisissable pression", à une "subtile séduction" de la part de l'ancienne mère-patrie.

THEMES D'UN INTERET PARTICULIER

A LA COMMISSION

Enfin, nous avons voulu, dans une dernière partie, nous arrêter à des thèmes qui intéressent plus immédiatement la Commission : le nationalisme et les relations entre les deux cultures.

Quels sont les éléments de ce nationalisme ? Le même milieu physique, les mêmes obstacles qu'ils ont eu à surmonter ensemble, la vie de pionnier qui a été le sort commun, la grande aventure économique que les uns et les autres ont partagée : voilà qui devrait contribuer à donner aux deux groupes ethniques le sentiment de vivre au sein d'une même nation. Il y aurait aussi les luttes que les deux groupes ont eu à mener pour assurer leur autonomie (autonomie politique et culturelle, en regard d'un groupe opposé ou d'une nation voisine), mais, dans les

manuels français, l'autonomie devient l'arme d'une province contre le grand Canada, elle tend à "confirmer le principe d'une nationalité canadienne-française". Alors que les manuels anglais, appuyés par un ou deux manuels français, se prononcent pour un engagement sans réserve envers la nation dans son ensemble plutôt qu'envers les provinces, il se trouve des manuels français (et ce sont les plus influents) qui donnent la priorité au loyalisme provincial sur le loyalisme national : quand ils parlent d'indépendance nationale, c'est toujours "provinciale" qu'ils veulent dire; à la différence des manuels anglais, leur nationalisme n'est pas à l'échelle du Canada, mais à l'échelle de la province; leur Canada, c'est toujours celui du régime français, la vallée du Saint-Laurent.

Ce nationalisme, replié sur lui-même, exclut tout ce qui vient d'ailleurs. Les Canadiens français respectent la France pour ce qu'elle leur a laissé jadis, mais, comme ils ne se reconnaissent plus en cette France et que, ajoutent ces manuels français, les Canadiens n'étaient déjà plus en 1760 comme les Français de France, ils ne comptent plus que sur eux-mêmes pour la "mission" qu'ils ont à remplir en Amérique du nord. Quant à l'Angleterre, mère-patrie des Canadiens anglais qui lui vouent un loyalisme sans conditions et dont les fêtes traditionnelles leur causent de si vives émotions (nous nous fondons toujours sur les manuels anglais), cette Angleterre est pour les Canadiens

français une étrangère, quand elle n'est pas l'ennemie; et il est curieux de constater que, dans ces manuels français, les Anglais, où qu'ils soient, en Angleterre, aux Etats-Unis ou au Canada, ne forment qu'une pareille et même masse monolithique, partout agressive, partout dominante : après le refus de la France, il est normal qu'il y ait le refus de l'Angleterre, des Etats-Unis et du Canada anglais.

Dans ces conditions, les relations entre les deux cultures canadiennes deviennent difficiles. Qu'est-ce que les manuels entendent par culture ? les manuels anglais ne la définissent pas ou la définissent d'une façon tellement vague; quant aux manuels français, ils la définissent par opposition à une autre (ce qui les amène tout de suite à des jugements de valeur). Il reste que les deux cultures sont là et que les manuels doivent aborder le problème de leurs relations. Pensant aux Néo-Canadiens, les manuels anglais proposent que la culture anglaise assimile la culture des Néo-Canadiens, mais de façon à ce que chaque culture conserve quand même ses caractéristiques originelles; mais quand ces mêmes manuels anglais pensent à la culture canadienne-française, ils n'espèrent plus pouvoir l'assimiler et proposent une large coopération. C'est aussi, même s'ils se tiennent sur leurs réserves, la solution que proposent les manuels français. Pour les uns et pour les autres, la dualité culturelle, c'est encore ce qui assure en terre d'Amérique l'identité du Canada comme nation, en face de son voisin, les Etats-Unis.

LA GRANDE MISERE DES MANUELS FRANCAIS

Il ne nous appartenait pas de faire la critique des manuels et, tout le long de ce rapport, nous avons évité de corriger les erreurs que nous avons rencontrées. Toutefois, au terme de ce travail, nous ne pouvons nous empêcher d'écrire que, dans l'ensemble, les manuels français sont très inférieurs aux manuels anglais. Assurément, les manuels anglais ont leurs faiblesses, mais ce sont surtout des faiblesses inhérentes à ce genre d'outils, alors que les manuels français, en plus d'avoir de ces mêmes faiblesses, répondent rarement aux exigences de la discipline historique, telle qu'on la pratique de nos jours.

A l'exception du manuel des Frères Charles et Léon (préparé pour des minorités de langue française et beaucoup moins "engagé" que ceux du Québec), les manuels français s'expriment d'un ton qui est le plus souvent celui de l'exhortation, quand il ne va pas jusqu'à l'exaltation; ils sont animés d'un nationalisme provincial qui limite le champ de l'information à la province et néglige de montrer ce qu'il peut y avoir de beau par-delà la frontière; ils ne daignent s'arrêter à une question de portée nationale que dans la mesure où elle touche les intérêts particuliers du groupe ethnique canadien-français; ils présentent constamment comme un combat la vie en commun des groupes ethniques; ils prêchent ouvertement ou implicitement la supériorité de la race française; ils se servent de l'histoire à des fins de propagande ou

de formation religieuse. Il n'est que de feuilleter les livres de Filteau, l'auteur qui en ce domaine est le plus influent et le plus répandu, pour constater jusqu'à quel excès ces défauts peuvent être poussés.

Ce mal tient à plusieurs causes.

Alors que les manuels anglais sont composés en équipe, dont les noms sont affichés en tête du livre, les manuels français n'ont qu'un seul auteur, rarement deux. Que l'auteur fasse équipe ou cavalier seul, l'important est qu'il soit préparé à ce métier d'auteur de manuel d'histoire. Or, si nous regardons la liste des auteurs anglais, nous constatons que ces auteurs ou, du moins, les dirigeants d'équipe ont reçu, en histoire, une formation universitaire et que même, en certains cas, ils font carrière d'historien chevronné. C'est en vain que nous cherchons la pareille chez les auteurs français : pas un seul ne fait carrière d'historien, pas un seul n'a reçu de formation universitaire en histoire. Ils ont entrepris de rédiger un manuel, parce qu'on leur a imposé cette tâche (ce qui est fréquent dans les Communautés religieuses qui font le commerce du livre) ou parce que la chose leur a plu; point de recherches personnelles, non plus, qui leur auraient au moins appris la nuance, le doute, la sérénité : ils ont, d'ordinaire, utilisé un manuel ancien pour y déverser des vues traditionnelles ou pour les pousser à l'extrême afin que l'intelligence de l'élève en demeure frappée. Comme ces auteurs n'ont connu que l'atmosphère d'un nationalisme pro-

vincial surchauffé et qu'on leur a inculqué la conviction que l'histoire devait servir à ce qu'ils appellent "la cause nationale", ils ont fait de leurs manuels des instruments d'apologétique française et catholique. Quand on songe que la jeunesse d'aujourd'hui a reçu sa formation historique dans ces manuels, on ne s'étonne plus que le mouvement séparatiste connaisse tant de vogue chez les jeunes.

UN MANUEL MULTIPLE, REDIGÉ PAR DES HISTORIENS ANGLAIS ET FRANÇAIS

Comment corriger cette situation ? Il faudrait d'abord tenter d'amener les historiens de carrière à s'occuper davantage des manuels, à se former en équipe pour écrire un manuel qui soit aussi conforme que possible aux exigences de la discipline historique. Toutefois, si l'on a d'un côté une équipe française pour préparer un manuel français et, de l'autre, une équipe anglaise pour un manuel anglais, il y a encore danger qu'on se retrouve en présence d'une histoire qui soit celle de deux pays différents : l'histoire d'un Canada français (et, en fait, cela veut dire la province de Québec, plus quelques secteurs de la diaspora française) et l'histoire d'un Canada anglais, c'est-à-dire le reste du Canada continental.

Il faudrait donc une équipe composée d'historiens anglais et d'historiens français. Serait-ce alors le manuel unique tant de fois proposé

et tant de fois repoussé ? C'est que nous proposons ici, est autre chose que le manuel unique, tel qu'on le conçoit d'ordinaire : c'est un manuel multiple, rédigé par des historiens de langue française et de langue anglaise.

Dans ce manuel, on trouverait, au point de départ, une importante partie consacrée à l'histoire de la Nouvelle-France; écrite par un historien français, elle racontera l'installation de la France en terre d'Amérique, les problèmes auxquels elle a eu à faire face, son déroulement, sa vie intérieure, puis, sous la rivalité anglaise, son écroulement. Cette première période de l'histoire du Canada, qui est d'une grande importance pour les Canadiens français (parce que c'est là que, pour une bonne part, ils ont été faits), doit avoir autant d'importance pour le jeune Canadien du Manitoba ou de la Colombie britannique : Canadiens français ou Canadiens anglais, tous sont également intéressés à savoir comment, dans les premiers siècles canadiens, les Européens se sont adaptés à l'Amérique, comment ils ont évolué et comment, après 1760, ils se retrouvent, Anglais ou Français ou autres, engagés dans une même grande aventure.

Cette partie fondamentale assurée, on pourrait ensuite diviser le manuel selon des régions qui ont une vie en commun : les Maritimes, le Québec, le Haut-Canada ou Ontario, les Prairies et la Colombie-

britannique n'auraient consacré autant de ressources à la région dont on raconte individuellement l'histoire jusqu'à l'époque de la confédération. Ce système peut paraître un peu arbitraire, mais il ne rendrait pas justice à l'une des grandes régions du Québec, et, en particulier, à la région de la Gaspésie, qui a toujours été à l'opposition manifestée par la population (et, par conséquent, par la culture), à l'histoire unique), à l'histoire du Québec.

Enfin, la Commission de la Coopération à nos jours, serait composée, à la fois, de globaux problèmes qui se posent à l'heure de la continuité, et de problèmes propres à chaque région. Dans cet esprit, il y aura aussi l'apport des deux cultures, la langue et la culture, les deux aspects les plus importantes à la grande culture de la région.

Le projet qui a été élaboré par la Commission, ne devrait pas être celui qu'on a vu jusqu'à présent, mais une bonne-ententisme, car un regard sur l'histoire de la région révèle des fins d'un nationalisme plus ou moins affirmé, un autre, plus ou moins affirmé, de l'esprit, qui doit avoir une finalité objective, à la fois, à la fois, à la fois, et qui, en même temps, sans être une simple question de préférence ou de propagande, a une valeur éducative. On l'a écrit dans un récent Rapport sur l'enseignement au Québec, l'histoire peut équilibrer l'intelligence et l'affectivité, elle inspire à chacun le sentiment de son appartenance.

à la race humaine, de sa participation à cette commune aventure et le désir de collaborer à cette marche en avant, soit sur le plan international, soit sur le plan national ou local".

